Ex Libris CATEL
NOCTURNA VERSATE MANU
VERSATE DIURNA

REVUE

ANECDOTIQUE

REVUE

ANECDOTIQUE

DES EXCENTRICITÉS CONTEMPORAINES

Curiosités littéraires de Paris et de la province
Petits documents biographiques — Circulaires rares
ou bouffonnes — Complaintes et vaudevilles — Nouvelles
des librairies et des théâtres

PREMIER SEMESTRE. — ANNÉE 1859.

HUITIÈME VOLUME

ON S'ABONNE
A LA LIBRAIRIE, RUE DE SEINE, 11
A PARIS

LIBRARY
DEC 4 1972
UNIVERSITY OF TORONTO
AP
2
R435
v. 8

TABLE

DES PRINCIPAUX CONTEMPORAINS

CITÉS DANS LE HUITIÈME VOLUME.

Ampère 97, 125.
Ancelot 26.
Arago 98.
Artus 240.
Astruc 89.
Asselineau 244.
Audebrand 63.
Augier 55.
Aulnaye (De l')136.

Badère (Mme) 4.
Balzac 131, 165.
Banville (de) 1, 60.
Bardy 191.
Barranger 19.
Bataille 158, 216.
Beaucousin, 201.
Beauvoir (Roger de) 31.
Belloc 17.
Ber 241.
Berlioz 41.
Berthet 37.
Berthoud 244.
Bertron 42.
Beysser 213.
Bigaut 204.
Boblet 86, 105.
Boiteau 17.
Bolly (Mme de) 36.
Bonaparte (Pce L. L.) 195.
Bonhomme 200.
Boucairan 212.
Boullan 229.
Bouquelle (Mme) 187.
Brodin 62.
Brohan (Mme Aug.) 170.
Brunet (J. et Ch.) 195.
Buloz 29, 55, 61, 167.

Cahagnet 254, 275.
Calonne (de) 61.
Carrey 9.
Cassagnac (de) 209
Cesena (de) 139.
Chable 127.
Chambry 200
Champfleury 103, 238.
Chantrier 21.
Charvet 210.
Chasles 199.
Chaudesaigues 172.
Chevalier (Michel) 27.
Chodzko (Olympe) 29.
Cigongne 196, 274.
Clapisson 244.
Clussant 249.
Cochinat 64.
Coffetier 235.
Colard 218.
Colet (Louise) 28
Courtin 203.
Courtois (Mlle) 176.
Cousin 55.
Cucheval 62.

Czartoryski (prince de) 196.

Dablin 243.
Dauvin et Fontaine 22.
Dècle 235, 247.
Delasalle 237.
Delatre 107.
Delécluze 53.
Delessert (B. et G.) 188, 197.
Deslys 65.
Descamps 205.
Desperret 236.
Didier (Mme Ch.) 51.
Didier 85.
Didot 55, 197.
Du Camp 197.
Ducasse 124.
Duclos (Mlle) 206.
Duclos 202.
Dufresne 247.
Dumas 8, 123, 159.
Dutuit 205, 230.
Duval (Charles) 102.

Enault 49.
Estourbet (D') 30.
Evans 82.

Fauvelle 45.
Feuillet de Conches, 51, 200.
Féval, 101.
Feydeau 37.
Figuier (Mme) 158.
Fiorentino 183.
Flahaut (Mme) 118.
Fleury (Mme de) 139.
Fournier, 76.

Gachet 89.
Gagne 35.
Galliera (de) 54.
Galimard 278.
Gaspari 266.
Gatteaux, 237.
Geoffroy (Mme) 263.
De Gerebtzoff 117.
Gide (Mme) 51.
Girard 39.
Gomard 248.
Goncourt (De) 235.
Gounod 114.
Godefroy 65.
Grassot 70.
Grateloup 252.
Guérard 214.
Guibert 87.
Guigniaut 66.
Guizot 35.
Guldenstubbe 93.

Hachette 138.
Hédouin 203.
D'Héricault 88.
Hennequin 230.
Huet-Jacquemin 247.

Ivoi (de) 6, 181.

Jacottet, 181.
Janin (J) 230.
Jannet 88, 134.
Jomard 35.
Josse 278.
Jourdain 140.
Jourdan 111.
Julien (Stan.) 66.

Labanoff (prince) 199.
Laborde (de) 226.
Labédoyère (de) 230.
Labitte 142.
Lacaussade 62.
Ladvocat 94.
Laffite (Mme) 242.
La Fléche (pritanée de) 46
Lagrange (marquis de) 243.
Lambert 124.
Lami 85.
Langlois (colonel) 190.
Larochefoucauld (de) 36.
Lassagne 71.
Lassauzée 184
Launay (de) 254.
Lazareff 164.
Lignerolles (de) 230.
Lippmann 213.

Lebrun 52.
Lefebvre-Deumier (Mme) 118.
Lefeuve 123.
Lefrançois 16.
Lemonnier 30.
Lenormant 32.
Lespès 64.
Lespinasse (de) 55.
Levassor 14.
Leverrier 41.
Listz 129.
Livet 207.
Livry (Mlle) 177.
Lostange (de) 134.
Lorentz 212.
Loudun 52.
Louvet 89.
Lucas 53.
Lunel 59.
Lutterbach 100.
Luynes (duc de) 34.
Luzarches 250.

Magnin 42.
Mandre (de) 200.
Marmier 178, 199.
Mauras 78.
Mayneau 95.
Mazy 160.
Meissonnier 235.
Méric 255.
Méry 101.
Meyerbeer 41, 158.
Michel (Franç.) 18.
Michelet 17, 46.
Millaud 27, 37, 180.
Minart 204.
Minot 93.
Monnot 223.
Munster 225.
Musset(A.et P. de) 85, 173, 212.

Nadar 65.
Naquet 181.
Nicoullaud 64.
Noblet 17.
Nourrit 130.

Olliffe 54.
Orfila 25.
Orléans (duchesse d') 190.
Otrante (duc d') 232.

Paguet 245.
Pasquier (duc) 30.
Payen 199, 232.
Pécontal 177.
Pélissier (maréchal) 36.
Pichon 231.
Perrière-Pilté (Mme) 26.
Philipart 252.
Pick (Ulysse) 221.
Pierard 204.
Piette 128.
Pigeory, 138.
Pillon 187.
Planche 172.
Plessis (Mme) 53.
Plon 89.
Ponson du Terrail 5, 9, 100, 101, 121, 226, 229.
Pradier-Bayard 260.
Protin 217.
Prévost de St-Lucien 115.
Prondhon 113.

Rapilly 89.
Ratisbonne 177.
Reiset 236.
Révillon 229.
Reybaud (Mme) 50.
Reynaud 28, 66, 101.
Robaut 204.
Roland (Mme de) 245.
Rossignol 61.
Rossini 33, 39, 131.
Rotschild, 64.
Roux 58.
Roux (Ch) 250.

Sabatier (Mme) 50.
Sacy (de) 32.
Saïd-Pacha 107.
Salis (de) 246.
Salles 219.
Sanbuci (de) 112.

Sand (Mme) 173.
Sarcey 1.
Saulcy (de) 31.
Scheffer (Ary) 222.
Simon 237.
Simon (V.) 246.
Siret 158.
Sisson 46.
Solar 233.
Soleirol 235.
Soltykoff (prince) 201.
Sturm 83.
Sue 132.
Suisse 79.
Sykes 27.

Taschereau 234.
Taylor 101.
Ternaux 234.
Thiers 236.
Tranchant 81.
Tripier-Lefranc 188, 235.
Uchard (Mario) 34.
Vallière (Ste) 228.
Vallin 229.
Veinant 134.
Vernier (Val.) 89.
Viennet 263.
Vignaud 156.
Villagre 228.
Villemessant (de) 181, 183.
Vincent 33.
Vitu 50, 101.
Vivenel 249.
Vivien de Saint-Martin 66.
Vlangali 33.

Walferdin 234.
Wenzel 10.
Watripon 142.
Werdet 131.

Youssoupoff 90.
Yvon (Mme d') 243.

1re QUINZAINE DE JANVIER 1859.

Voltaire et l'Ecole normale. — Trois pièces inédites de Banville. — Proudhon réfuté par les femmes. — Dalloz et Badère. — Le carrosse de Ponson. — Nouvelle piémontaise. — Annonce vaudoise. — Un chroniqueur trop fort en latin. — Bévues d'historien, de romancier, de voyageur et de guide. — Coquilles d'Houssaye et de Bordeaux. — Où triomphent ces MM. de l'Union des Poètes. — Un réveillon au quartier latin. — Modèle de proclamation. — Bon pétitionnaire. — Trait désintéressé de Levassor. — Les centimes à la quête. — Trop de café. — Le café dans la littérature. — Les enjolivements de Procope. — Une carte de visite. — Succès des livres de Michelet et de Jourdan. — Cinq journaux. — Appel aux lettres de Béranger. — A propos de la vente Francisque-Michel. — Distractions philologiques. — Les faïences nivernaises et le restaurateur Bonvalet. — Annonce du libraire Danvin. — Pseudonymes d'*Esope peintre*.

= Le cri de guerre que M. (Sarcey) de Suttières vient de pousser au *Figaro* n'a pas laissé de causer une certaine sensation.

On s'est demandé si Voltaire avait absolument besoin du concours de l'Ecole normale.

Il court à ce sujet dans le monde des lettres trois petites pièces signées *De Banville* que nous nous dépêchons bien vite de donner, avant que M. de Villemessant lui-même s'en empare, avec l'implacable impartialité qu'on lui connaît.

VILLANELLE DES PAUVRES HOUSSEURS.

En avant, mes amis! sus au romantisme!
Voltaire et l'Ecole normale.
(*Figaro* du 30 décembre 1858.)

Un tout petit pamphlétaire
Voudrait se tenir debout
Sur le fauteuil de Voltaire.

Je vois sous ce mousquetaire,
Dont le manteau se découd,
Un tout petit pamphlétaire.

Renvoyez au Finistère
Le grain frelaté qu'il moud
Sur le fauteuil de Voltaire.

Il sera le caudataire
Du fameux Taine, et par goût,
Un tout petit pamphlétaire !

Prud'homme universitaire,
Il a l'air d'un marabout,
Sur le fauteuil de Voltaire.

Mais quoi ! ce parfait notaire
Reste, même aux yeux d'About,
Un tout petit pamphlétaire!

Tirez, tirez-le par terre,
Car il a... pleuré partout
Sur le fauteuil de Voltaire.

Ah ! le mauvais locataire !
Bah ! l'on raille et l'on absout
Un tout petit pamphlétaire.

Bornons là ce commentaire :
Mais il a manqué de tout
Sur le fauteuil de Voltaire.

Le célèbre phalanstère
Nous a donné pour ragoût
Un tout petit pamphlétaire.

Mons Purgon, vite un clystère !
Le pauvre homme écume et bout
Sur le fauteuil de Voltaire.

Qui veut dans son monastère
Jeter Pindare à l'égout ?
Un tout petit pamphlétaire.

De Ferney jusqu'à Cythère,
On rit de voir jusqu'au bout
Un tout petit pamphlétaire
Sur le fauteuil de Voltaire.

LA MALLE DE VOLTAIRE.

Cette malle doit être à nous,
Car c'est la malle de Voltaire.
Mettons-la sens dessus dessous,
Cette malle doit être à nous.

Voltaire a légué ses bijoux
A Lhomond, par-devant notaire.
Cette malle doit être à nous,
Car c'est la malle de Voltaire.

L'ÉLÈVE DE VOLTAIRE.

As-tu lu Voltaire ? Non pas,
Jamais, jamais, pas même en rêve.
Voyons, dis si tu nous trompas ;
As-tu lu Voltaire ? Non pas.
Il suffit ; je vais de ce pas
T'annoncer comme son élève ;
As-tu lu Voltaire ? Non pas.
Jamais, jamais, pas même en rêve.

THÉODORE DE BANVILLE.

= Deux femmes travaillent en ce moment à réfuter Proudhon :

L'une est Mme la Messine, une des muses blondes de l'*Union des Poëtes;*

L'autre est la première danseuse du théâtre de Drury-Lane, Mlle Zilia Michelet. Nous avons parlé déjà de ses *Bluettes antimondaines.*

Qu'on vienne encore nous vanter la femme forte de l'Ecriture !

= Mme Badère (1) vient de faire une nouvelle campagne dans le monde des lettres.

(1) Voir son nom aux tables de nos derniers volumes.

Après avoir pris d'assaut le *Moniteur*, elle a fini par céder aux supplications des assiégés. — Elle a évacué la place, mais elle veille.

M. Paul Dalloz en tremble encore, malgré ses fonctions de général en chef.

= Un romancier dont on se moque passablement, M. Ponson du Terrail, est en train de prouver au monde littéraire qu'avec de la persévérance et beaucoup de feuilletons on peut avoir une voiture à soi. — On parle même de son groom.

= On lit dans la *Terre promise*, *Gazette de Nice*, du mardi 8 juin 1858, ce *fait-divers* modèle ; il commence à moisir un peu, mais que sont six mois vis-à-vis de l'éternité que mérite le souvenir de cette reproduction ?

« Hier un pistolet chargé à deux balles a été trouvé dans une *commodité* de la place Victor par un homme qui y était descendu pour y chercher un porte-monnaie. Il a été remis à la gendarmerie qui se trouvait *sur les lieux*. On suppose qu'il a dû appartenir à *deux ou trois individus* que la Cour d'appel a jugés dernièrement. »

= On lit dans le *Nouvelliste vaudois*, journal suisse, 1er septembre 1858 :

« A VENDRE à prix modéré *une jambe artificielle* à articulations et ressorts n'ayant servi que pour essai, allant jusqu'à mi-cuisse, côté droit ; elle conviendrait à une personne taille moyenne. S'adres-

ser à Mme la veuve de Victor Favre à Corcelles-sur Chavarnay. »

= Depuis le 29 octobre (Voir *le Messager de Paris* dudit jour) nous restons stupéfait devant une chronique de M. Paul d'Ivoi, qui contient les assertions les plus étranges.

Il est vrai que le 29 octobre était un vendredi, jour néfaste, où le mauvais génie de notre chronique lui aura bien pu jouer quelque méchant tour.

Donnons d'abord le texte... de nos étonnements ; — il mérite d'être lu avec attention :

« J'allais, dit M. d'Ivoi en terminant, citer quelques vers d'Horace. Je m'arrête. On a tellement la fureur des citations latines, et l'on écorche tellement cette pauvre langue, que je ne conçois pas comment un homme de goût ose parler latin.

Nous parlons un latin qui n'a pas même le mérite d'être un latin de cuisine. L'autre jour, je lisais un feuilleton lardé de citations latines, il y en avait quatre inexactes, deux avec des solécismes, et une autre avec un barbarisme, sur huit : une citation exacte sur huit !

Mon Dieu, cela ne date pas d'hier. Le latin a l'habitude d'être écorché comme le lapin de la cuisinière bourgeoise. Regnard, dans son *Voyage en Laponie*, dit : « Stetimus ubi deficit *orbis*. »

J'ai là sous les yeux un journal excellent, fait avec soin, plein de notions utiles, de vues sages, la *Revue municipale*. Ce journal prend pour épigraphe une phrase latine dans laquelle il fait la même faute :

« *Lutetia*, non urbs, sed *orbis*. »

Quelque temps avant son mariage, Balzac, voulant avoir un cachet galant pour écrire à celle qui devint sa femme, alla chez un graveur et lui donna

un symbole et une devise à graver sur un cachet de lapis-lazuli.

« Vous graverez une étoile au milieu de l'écusson, dit le grand romancier, et autour ces mots : *Fulge, vivebo!*

— *Fulge, vivebo?* s'écrie le graveur tout surpris.

— Eh! oui : *brillez, je vivrai.* Ne comprenez-vous pas?

— Si, je comprends, mais il me semble que...

— Quoi donc? mon cher monsieur.

— Il me semble qu'il faudrait dire: *Fulge, vivam!*

— Du tout, du tout : *vivam*, mon cher monsieur, est un subjonctif... Il faudrait dire alors : *Fulge, ut vivam!...* ce serait d'un style moins lapidaire. »

Le graveur sourit et n'osa pas répondre que le subjonctif était *vivem*. le cachet fut gravé avec le barbarisme *fulge, vivebo.*

Cet extrait, un peu long, mais qu'il était nécessaire de donner en entier, nous donne le droit de demander à M. Paul d'Ivoi s'il a écrit tout cela bien sérieusement.

Nous avons trop bonne opinion de lui pour le croire.

Il sait que tout comme Regnard, et tout comme la *Revue municipale*, Ovide a dit : *Hinc orbis terrarum est terræ globus*, et qu'en dépit du graveur qui en remontrait si bien à Balzac, Cicéron, un autre apprenti latiniste, a osé écrire au *subjonctif* : *Ne vivam, si fallat.*

Mais alors quel rôle une pareille mystification fait-elle jouer au public ?

= Les bévues ne manquent pas d'ailleurs par

ces temps de précipitation littéraire, nous dit aujourd'hui une lettre anonyme commençant ainsi :

« Monsieur,

« On lit dans les *Mémoires* d'Alexandre Dumas (édition à deux colonnes, p. 855) la phrase suivante :

« Là, les deux mains dans les goussets de son pantalon, son grand corps incliné, sa belle tête intelligente éclairée par le désir, il plongeait son regard ardent au plus profond des étalages où il allait cherchant incessamment *ce trésor inconnu, la bible de Faust, un Manuce d'Elzevier* ! »

Ce n'est peut-être pas sur les parapets des quais que j'irais chercher l'introuvable bible de Faust, dont la plus riche bibliothèque se contente de posséder deux feuillets, un fragment déchiré. — Mais enfin si j'étais assez heureux pour la trouver, je la payerais au poids de l'or, surtout si cette bible de *Faust* (Mayence 1462) était un *Manuce*, c'est-à-dire si elle était imprimée par l'un des Aldes (Venise, vers 1480), et, autre condition à laquelle je tiendrais expressément, si ce *Manuce* de *Faust* était un *Elzevier* (Leyde, 1595 à 1660).

— Dans son immense roman de *la Dame au gant noir, ou Histoire intéressante et lamentable d'une femme qui a fait vœu de ne se laver jamais les mains*, le brillant vicomte Ponson du Terrail parle d'une maison que chacun doit connaître : elle est

située au coin de la place de l'Estrapade et de la rue de la Harpe, — voyez-vous cela d'ici? — et du premier étage d'icelle on voit se développer au loin tout Paris. — Or notez, — je donne ce renseignement pour les Parisiens qui pourraient n'avoir jamais mis le pied dans cette province, cette Cour des Miracles qu'on appelle le *pays latin* ; — notez que la rue de la Harpe est aussi loin de la place de l'Estrapade que le divan Lepelletier est loin de la rue de Provence, ou les Italiens de l'Opéra.

= Dans un sémillant article de l'*Univers illustré* sur le *Nord-Afrique* où M. E. Carrey nous montre la plus grande érudition, il nous apprend que Didon, l'illustre et malheureuse reine de Carthage, était la sœur du « statuaire amoureux, » ce qui bouleverse toutes mes connaissances mythologiques. Le frère de Didon s'appelait bien Pygmalion, mais le coupable roi de Tyr n'a, que je sache, aucune statue à se reprocher ; il n'est pas même certain que ce soit lui qui ait fondé le magasin de la rue Saint-Denis.

On lit dans un Guide de Paris à Lyon, fort bien fait d'ailleurs (p. 68) : « Sens est généralement bien bâti et propre ; ses rues sont un peu *étroites*, mais *larges* et bien percées. » — Plus loin (p. 85), M. C. (un amateur de l'endroit) montre un tableau de Jean Cousin, avec beaucoup de *complaisance* et de *jalousie* à tous les étrangers. Ailleurs une petite

localité est également connue des voyageurs par sa chapelle gothique et ses fromages.

= Aimez-vous les coquilles ?

L'impatience du public a laissé si peu de temps aux éditeurs du *Quarante-unième fauteuil* par Arsène Houssaye, que compositeurs, correcteurs, prote, libraire et auteur ont laissé passer celle-ci. — Après avoir nommé les *fantaisistes*, les *graves*, les *philosophes*, les *réalistes* les *archéologues*, le grand chambellan du *Roi Voltaire* ajoute : « Il y a aussi les *électriques* qui ne sont ni de leur temps ni de leur pays. » (4e édition, préface, p. 38.)

= Le directeur d'un des bons journaux de province a fait une petite compilation sur un épisode intéressant *de la Fronde à Bordeaux*. « Le chef des Ormistes, Dure-Testes, — y est-il dit p. 48, — vit tomber sa tête sur l'échafaud. » — Quelle émotion cela dut faire ! ! ! »

Agréez, etc. ***

= On dit que le dernier volume d'*Olympiades* publié par la Société de l'Union des poëtes contient d'excellentes choses, et nous le croyons sur parole ; — mais quand on fait d'aussi bons vers, pourquoi se mettre en frais d'une pareille prose ? On ne peut s'empêcher d'y réfléchir en lisant ces lignes de M. Wenzel dans un des derniers Bulletins de ladite Société. Il y célèbre le talent déployé par ses collègues :

« Si la poésie reflète involontairement les repous-

santes contradictions que présente l'existence humaine, du moins, les poëtes de l'*Union*, en laissant dominer l'élément élégiaque et religieux dans leur volume, n'ont pas la cruelle indifférence du sceptique en face de la vie. *Où ils triomphent*, c'est lorsqu'ils nous entraînent dans les forêts pour y écouter les soupirs timides de la jeune fille qui *veut* aimer ; c'est lorsqu'ils nous montrent, à travers les feuilles, les pâles clartés de la lune inspiratrice, éclairant, de ses rayons argentés, des nuages errants *qui semblent des îles* de bonheur et de gloire; c'est lorsque, faisant *gronder la lyre*, ils retracent les remords d'un cœur déchiré par le repentir, etc.»

= La veille de Noël a été fêtée cette année au quartier Latin avec une pompe inaccoutumée. Des étudiants qui avaient organisé un réveillon chez Ladmiral, le Véfour de la rue Sainte-Marguerite, se sont rendus coupables d'un manifeste spirituel, qui rappelle le bon vieux temps croqué par Gavarni. La *Revue* est trop indiscrète de sa nature pour ne pas reproduire la teneur de cette pièce confidentielle.

LETTRE D'ADMISSION

A UNE GRRRANDE SOIRRRÉE

Folichonne, Mangeante, Musicale et Dansante

DONNÉE

Par le Comité réuni des Étudiants en dèche, de concert avec la Section affamée des Francs-Lichеurs, Baguenaudiers, Croquants et autres Frères de la Panne.

MONTANT DE LA SOUSCRIPTION

12 fr. par Personne ou par Couple.

QUELQUES APERÇUS RÉGLEMENTAIRES

1. La femme a été trop longtemps considérée comme la moitié de l'homme; elle ne doit faire à nos yeux qu'un tout complet avec lui. C'est pourquoi nous ne l'avons point imposée.

   Nota. Qui ignore du reste que beaucoup de ces dames sont cette année *hors de prix*, et que de tout temps ce sexe gracieux a été *impayable*.

2. Les Grisettes, Lorettes et autres mammifères seront parfaitement accueillies, pourvu et non autrement, qu'elles se présentent accompagnées d'un membre du Comité, avantageusement connu déjà par sa rondeur, son entrain et sa gaîté.

3. Toilette d'intimité, entre la feuille de vigne et la robe de soie.

   Nota. Le Comité ne se sent pas *le droit d'exiger, un vendredi, du linge propre*. . . . . Il ne faut en rien contrarier de bonnes habitudes.

4. Le Bully et odeurs pénétrantes sont prohibés.

   Nota. Ne tombons pas non plus dans l'excès contraire : il serait tout aussi nuisible et opposé aux vœux du Comité qu'on pût dire d'un invité : « *Tiens! il a des bottes, Bastien.* » (Romance trop connue.)

5. Il est expressément défendu de jouer.
6. Manger proprement, si faire se peut.
7. Un piano — qui ne sera pas d'Erard — sera tapoté par de jeunes virtuoses — qui n'ont jamais pu entrer au Conservatoire.

Nota On pourrait au besoin remplacer le piano par des violons et un flageolet . . . En fait de *parties*, ce serait un de ceux qu'il resterait à prendre.

8. Toute souscription devra être payée d'avance du 21 au 23 courant. En échange du montant, sera donnée la présente lettre, qui servira de carte d'admission.

ORDRE DE LA SOIRÉE

9 h. 1/2. L'entrée des voitures par la rue
Les cochers voudront bien prendre la queue.

10 h. Arrivée à sa place à l'improviste et sans exorde.

Nota. Boule-de-Neige, négrillon du Comité étant sur le flanc par suite d'une indigestion d'indigo qui lui fait voir tout en bleu, ne pourra annoncer les invités.

10 h. 1/2. Premières titillations vibrantes et sonores des instruments rhythmiques, invitant les jambes à se livrer à un exercice aussi agréable que sudorifique.

11 h. et minuit. Continuation d'une danse échevelée, mais honnête.

Nota. Ne pas lever les jambes trop au dessus du niveau de la mer.

1 h. Heure de Réveillon, cloche de réveil de l'appétit, carillon de l'estomac et tocsin des *huitres !*

Nota. Qu'on se rassure : le *Comité* ne fait aucune *personnalité*.

3 h. . . . On n'éteindra pas les chandelles . . .

5 h. Péripéties de séparation. — A l'année prochaine ! — Tirez le cordon, S. V. P.

Pour le PRÉSIDENT aux Indes en tournée pour acheter une cargaison de cure-dents, LE SECRÉTAIRE D'OCCASE :

Place du Sceau.
(Pas de jeu de mots).

MONTE AU SECOND
SANS ENTRESOL.

Imprimerie W. REMQUET et Comp., rue Garancière, 5.

= Un grand personnage a reçu, il y a quatre mois, ce modèle des pétitions passées, présentes et futures :

« Monsieur et cher protecteur,

« J'ai attrapé au service du grand homme deux blessures *mortelles* qui sont ma gloire et ma récompense depuis 45 ans, l'une à la cuisse gauche, et l'autre à Wagram.

« Si ces anecdotes peuvent m'obtenir quelque avantage dans la considération de la Légion d'honneur, je vous en serai extrêmement reconnaissant, et madame Bougnol y sera particulièrement sensible.

« BOUGNOL. »

= On nous rapporte un mot charmant de Levassor.

Un curé des environs de Paris l'avait prié de concourir à une matinée musicale donnée au bénéfice de je ne sais quel orphelinat. L'invitation fut acceptée volontiers par notre artiste, et il sut prouver qu'il n'avait point perdu l'habitude de charmer son auditoire.

Après le concert, un déjeuner réunit les exécutants et les organisateurs de cette petite fête. Une des meilleures places était de droit réservée à Levassor, qui trouva sous sa serviette un œuf pascal dont l'enveloppe fragile se rompit en laissant rouler cinq louis. « Ah! monsieur le curé, dit-il gaiement au président de la table, combien vous connaissez mal mes goûts! J'adore les œufs à la coque, mais je n'en mange jamais que le blanc. Ne vous étonnez donc pas si je laisse le jaune sur la table. »

= Pendant que nous chassons sur les terres du clergé, signalons un fait assez curieux.

Le dépouillement des sommes recueillies à chaque quête dans les paroisses du quartier Saint-Germain amène trop souvent la découverte de regrettables mystifications.

Des dames opulentes, — à en juger du moins par l'étalage de leurs toilettes, — laissent tomber avec ostentation dans la bourse qui leur est présentée de petits paquets de papier glacé.

Vérification faite, ces enveloppes mystérieuses se trouvent contenir deux ou trois centimes.

= Paris devient décidément l'Eldorado des limonadiers. C'est à n'y rien comprendre. Plus les loyers de ces estimables débitants prennent des proportions fabuleuses, plus ils semblent chercher à en grossir le chiffre par des embellissements coûteux. — Chaque jour voit fonder un café nouveau, et quoique plusieurs, montés sur le pied de vingt à trente billards, semblent vouloir dévorer leurs confrères, ceux-ci, loin d'en paraître émus, ne songent qu'à accaparer les étages des maisons voisines. Jamais nous n'aurions cru les Parisiens aussi fanatiques de la demi-tasse et du gloria. La littérature elle-même a fini par plier le genou devant l'estaminet.

Tout chroniqueur qui se respecte est tenu aujourd'hui de faire entendre à ses lecteurs, sous le premier prétexte venu, qu'il soupe volontiers chez Leblond, que Bignon ne lui est pas inconnu et qu'il a ses grandes entrées au café Sche. Il rougirait

de ne pas connaître les caves du café Anglais. S'il s'agit d'une nouvelle littéraire, il la placera sous l'égide du café des Variétés, ou sur une marche du perron de Tortoni.

= Puisque nous en sommes là-dessus, redisons, après tous les gens de goût, que les mânes de Procope viennent d'être déshonorés par d'exécrables enjolivements. Un café comme celui-là aurait dû respecter davantage le nom que lui avait légué la tradition.

Nous n'osons parler des portraits qui décorent le rez-de-chaussée. Jamais les grands hommes du dernier siècle n'ont eu ces figures de carton et ces habits aux couleurs effrontées. Pour couronner l'œuvre, on a enchâssé leurs caricatures dans des cadres qui paraissent avoir conservé le reflet criard des citrons de l'établissement.

= Pour ajouter à la collection de nos cartes baroques :

LEFRANÇOIS

l'année dernière

Professeur de français à la cour de S. M. l'Impératrice douairière de Russie.

« Hôtel Vanneau. »

= L'*Amour*, de Michelet, est le grand succès de librairie du jour. — On nous a garanti l'écoulement de vingt mille exemplaires.

La première édition des *Mauvais Ménages*, de Louis Jourdan, a été également épuisée en un clin d'œil.

— *Le Mois*, journal du confortable élégant, par Mme Constance Aubert. — C'est tout simplement un petit recueil d'annonces.

— *Le Carnet*, recueil autographié dernièrement annoncé par nous, a déjà changé de titre. Il s'appelle *La Chronique galante*.

— *Le Curieux*, paraissant le mercredi et le samedi. Directeur : Noblet, 41, rue de Seine. — La Chronique est faite par Mme Mélanie Waldor. — Cette feuille paraît être une succursale de la *Ruche parisienne*, à laquelle M. Noblet a déjà attaché son nom.

— *Jehan Frollo*. Hebdomadaire. Rédacteur : Raymond Belloc. — En tête du premier numéro, on remarque une lettre par laquelle Victor Hugo agrée sa dédicace et encourage son esprit.

— *Le Nobiliaire*, journal historique et héraldique de la France, paraissant le dimanche. Rédacteur : Cuvillier Morel d'Acy, 9, rue Jacob. Des nominations, des mariages, des décès, des éphémérides et une notice historique sur la maison Bonaparte composent sa première livraison.

= MM. Paul Boiteau (108, rue du Cherche-

Midi) et Perrotin font un appel général à tous ceux qui possèdent des lettres ou des écrits de Béranger. « Aucune lettre n'est inutile, et celle qui paraît n'avoir en soi aucune importance, souvent donne de la valeur à une autre, » déclarent-ils dans une circulaire où ils annoncent l'intention de publier la correspondance du célèbre chansonnier.

= M. Francisque Michel vend sa bibliothèque!

Un pareil événement ne pouvait se produire sans exciter un étonnement général, sans éveiller une curiosité universelle, sans inquiéter vivement le public. Pourquoi M. Francisque Michel vend-il ses livres? serait-il malade? serait-il mort? Un ami de M. Francisque Michel a prévu ces questions, et s'est empressé de nous rassurer : « M. Francisque-Michel (*sic*), grâce à Dieu, est plein de vie; il n'est ni vieux ni malade, et il compte bien accroître considérablement les services qu'il a déjà rendus à la science; en ce moment même il a sous presse et il prépare plusieurs publications importantes.

« S'il se sépare des livres réunis dans son cabinet, c'est qu'ils ont rapport à des sujets qu'il a déjà traités, et qu'il désire les remplacer par d'autres ouvrages que réclament les nouveaux points du vaste territoire de l'érudition vers lesquels il dirige ses pas. »

On trouve, en effet, dans le catalogue de sa bibliothèque des livres que la nature de ses travaux devait faire espérer d'y rencontrer. Une nombreuse

collection de livres dans les différents dialectes de la langue basque nous rappelle une de ses dernières publications; son dictionnaire d'argot est représenté par une réunion nombreuse de livres sur le langage des voleurs des divers pays; l'ancienne littérature française par une collection nombreuse, mais cependant incomplète et faite un peu au hasard. Il y a beaucoup de lacunes importantes, et trois ou quatre exemplaires d'un même livre, fussent-ils classés à des endroits différents, ne sont pas une compensation pour un livre essentiel absent. Cette surabondance, bonne chez un libraire, nous déplaît chez un savant; la grande variété qui règne dans la composition de cette bibliothèque nous déplaît aussi. Il y a de tout, en effet, c'est une véritable encyclopédie : et lorsque M. Francisque Michel nous présente sa bibliothèque comme une image fidèle de ses travaux passés et comme une collection inutile pour ses travaux futurs, nous trouvons qu'il manque de modestie. S'il s'est occupé de tant de choses, c'est un savant homme! S'il a découvert des sujets d'étude en dehors de ce cercle, c'est un habile homme !

= M. Barranger, pasteur d'un petit village de la Côte-d'Or, vient de publier, — avec les intentions les plus innocentes, nous en sommes convaincu, — une brochure qu'on peut assurément regarder comme le dernier mot du genre grotesque en fait d'étymologie.

Cette brochure, intitulée *Odyssée étymologique gallo-grecque de Lyon à Paris*, se vend à Paris, chez Coursier, libraire, rue Hautefeuille. Elle est dédiée à M. le chevalier Bard, académicien dijonnais, par M. A. Barranger, de Tillenay, près Auxonne.

Nous reproduisons le passage qui concerne cette dernière localité :

« TILLENAY, c'est le séjour de Flore, le pays de Pomone, le domicile de Cérès ! C'est, par les bocages qui l'environnent, les résidences des Dryades, des Hamadryades, des Querquétulanes et de Vertumne ! Je ne sais même si Priape et les Satyres n'y ont pas un palais ! Mon TILLENAY, c'est tout un Olympe sur la terre, limité par l'Araris, un lac et un étang. Quel pays plus privilégié du ciel et de Neptune ?

« Savez-vous, docte, qu'à TILLENAY on parle grec ? oui, vrai grec ! Voici l'extrait de son idiome attique :

« Demandez à mon village le nom de la *pomme de terre*, petits et grands de vous répondre : TREUFE, qui vient de TREPHÒ, *nourrir*, ou de TROPHÈ, *nourriture*. Comme cette *solanée* est d'importation récente, nos pères lui donnèrent le nom de la *truffe gauloise*. Voyez-vous ce gamin qui nous fait la *nique*, NIKÈ, *victoire ?* Et ce *maniaque* donc, MANIA, *folie*. Et cette *lance*, LANKIA. Connaissez-vous ce mot patois, *bailler*, *beiller*, pour dire *donner*,

BALLO, BALLEI, *payer*, *jeter*. *Bougre*, dites-vous ? mais vous jurez en grec : BOU, particule augmentative et GRU, *cochon :* aussi dit-on toujours *bougre de cochon*. Entendez-vous cette ménagère qui chasse son porc en lui disant OUSSE ! elle parle grec à l'animal : VS, *cochon*, prononcez comme primitivement, OUSSE. Ecoutez ce fermier qui *boucane* son monde, il parle grec aussi : BOU, particule augmentative comme plus haut *fraas*, *bruit ;* BOUKANÊ, *faire tapage*. Que tient à la main cette jeune fille ? c'est une ORMESSE, *balai*, qui vient de ORMÊ, *impulsion*. Et cet enfant qui *gueule ?* il crie en grec ; GUEÔ, *goûter*. Et notre *car*, ne vient-il pas de GAR ? On *bricolle* partout, à Athènes comme à *Tillenâ* : RRI particule augmentative et KOLOS ou KOLÊO, *tronguer* : BRI-COLÉÔ, *bricolle !* Enfin voyez-vous cet *argonter ?* ARGONIER, ARGOS, *inculte*, *brut*, *qui n'a pas bien travaillé*, *qui reste à refaire :* NOOS NOUS, *intelligence*, *esprit :* ARGO-NOOS, qui ne sait pas son métier! etc., etc. »

= Les *faenza* nivernaises de M. Chantrier, — dont nous avons loué déjà les essais purement artistiques, — viennent de recevoir à Paris leur premier encouragement.

N'allez pas croire que la manufacture de Sèvres, qu'un riche amateur ou même un simple banquier soient pour quelque chose là dedans. Non. C'est un restaurateur du boulevard du Temple (Bonvalet) qui, le premier, a dit à M. Chantrier :

« Vos produits me paraissent appelés à un certain avenir, ils ont pour eux le goût de la forme, l'harmonie de la couleur, la solidité de la matière. Faites-moi un service complet, pour l'ornementation duquel je vous laisse carte blanche. »

Si François Ier eût fait concurrence au *Cadran bleu*, il n'eût point parlé autrement.

= Comment se fait-il qu'au passage des Panoramas, — c'est-à-dire au beau milieu de ce Paris qu'on appelle le centre des lumières et du goût, — une librairie de luxe, comme celle de MM. Dauvin et Fontaine, expose à une place d'honneur un petit livre d'Heures qui peut remonter au plus à la seconde moitié du *quinzième siècle*, et dont les ornements sont d'une médiocre exécution, — avec cette étiquette malheureuse :

« Très-beau manuscrit du onzième siècle sur peau vélin avec miniatures. Exemplaire (?) bien conservé et sans défaut. Très-rare (!!!) — 500 francs. »

= Est-il permis de dévoiler quelques-uns des pseudonymes d'*Esope peintre*, un livre qui vient de paraître chez Dentu?

Esope peintre est M. Gorin, un peintre de l'Académie de Bordeaux; le beau Théodore est M. Léo Drouyn, dessinateur et graveur à l'eau-forte; enfin, Samos est Bordeaux.

LIVRES

Frèd. Henriet. — *Chintreuil.* — C'est moins une étude biographique que l'expression raisonnée d'une sympathie; sentiment personnel rendu d'ailleurs avec une certaine chaleur artistique et avec la finesse, parfois un peu marivaudée, d'un esprit délicat.

— Mouzin. — *Esquisse historique sur l'école de musique de Metz.* — Nous touchons, avec cette intéressante étude, à l'une des villes de France qui ont le plus puissamment contribué au progrès de l'enseignement populaire. Metz a depuis plus de vingt-cinq ans son Conservatoire. Classée au premier rang des succursales de la métropole, grâce à l'habileté de sa direction et à la supériorité de son enseignement, cette école compte aujourd'hui près de cinq cent cinquante élèves, de diverses classes, et une bibliothèque déjà précieuse; elle a vu, de plus, grandir sous ses auspices un orphéon et une société pour l'exécution de la musique de chambre.

— C. Bataille. — *Le Chancelier de Henri II et son époque* (chez Ducroq). — L'auteur est du petit nombre des gens de goût qui trouvent dans l'évocation du passé le repos de la vie présente. Son portrait de Thomas Becket est bien étudié; il a pour lui la finesse et la chaleur du coloris, et mérite qu'on surprenne, par de justes éloges, la modestie craintive que trahit son avant-propos.

—Eliacim Jourdain. — *Les Réalistes*, drame bouffe, en un seul acte. — Mais quel acte, grand Dieu! — Il ne compte pas moins de quatre-vingt-six scènes en cent vingt-deux page (texte archi-fin). L'intrigue est d'un romantisme à frapper d'apoplexie les Petrus Borel, les Lasailly et les Siméon Chaumier. — La prose a fourni aux calculs de notre observation la somme de vingt citations, de trente maximes, d'une cin-

quantaine d'aphorismes et d'un millier de calembours, — au plus bas. — Nous demandons un *Eliacimiana*, et nous couvrons désormais le marquis de Bièvre de notre mépris.

Les Réalistes se trouvent à la librairie Ledoyen.

THÉATRES

Revue aux Variétés, revue aux Délassements, revue au Palais-Royal, revue à Beaumarchais, revues partout et toujours! — sous plusieurs titres que le bon goût ne permet pas toujours de nommer.

Les Français sacrifient à Demoustier par le ministère de M. Ratisbonne. — *Héro et Léandre* est un petit plat mythologique, réchauffé par Delaunay. — Les Emilie de 1859 s'en lèchent encore les lèvres.

L'Opéra-Comique a donné enfin *les Trois Nicolas*. Et son ténor Montaubry est un petit homme poupon, mignon, avec des cils longs comme ça! et de grands yeux qui paraissent encore tout étonnés du succès de sa voix, — la plus délicieusement timbrée qu'on puisse entendre. — Nous ne craignons pour lui qu'un défaut, la surdité, — car on l'applaudit trop.

Les bruits qui viennent d'attribuer à M. Jules Sandeau la préparation d'un rapport semi-officiel sur la situation littéraire actuelle n'ont aucune espèce de fondement. — On nous autorise à l'affirmer.

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, place du Panthéon, 2.

1859. — Numéro 2. — Tome viii.

2e QUINZAINE DE JANVIER.

Monographie des rendez-vous de l'esprit parisien. — Première liste de vingt-sept salons grands et petits. — Les Muses et le maréchal Pélissier. — Belle répartie de Mme X. — Elie Berthet et le canon du bagne de Brest. — Rossiniana. — Vogue des *Bottes de Bastien*. — M. Bertron, réformateur de la Boucherie — Un nouvel inventeur du mouvement continu. — Extrait du *Piment*, journal de l'épicerie Marseillaise. — Carte de magnétiseur. — L'esprit au collége. — Réaction-Michelet. — Le parapluie de M. Leverrier.

= Les abonnés de la *Revue anecdotique* ont regretté plus d'une fois que ses rédacteurs ne courussent pas assez le grand monde pour la plus grande satisfaction de leur indiscrète curiosité.

Les abonnés sont en général aussi exigeants qu'ingrats. Néanmoins la *Revue* condescendra pour cette fois à leur désir en faisant dans chacun de ses numéros, le catalogue aussi raisonné que possible des...

Rendez-vous

DE L'ESPRIT PARISIEN.

(Première liste sans ordre de mérite.)

Mme *Orfila*. — Rue Saint-André-des-Arts.

Un premier étage. — On y arrive par un magnifique escalier.

Gens de lettre : Galoppe d'Onquaire, Jules Janin, Crémieux.

Pianistes et compositeurs : Weckerlin, Goria, Mme Mariquita de Biarott.

Ponchard et Mmes Vandenheuvel-Duprez, Ugalde, Plessis-Arnoult, ont fait de ce salon une scène de premier ordre.

Peintre : Eugène Trouvé.

Mélomane : Le général Mellinet.

Mme *Virginie Ancelot*, rue Saint-Guillaume. — Le mardi.

Au rez-de-chaussée.

Une tribu de poëtes : Pécontal, Ch. Lafont, A. et Emm. des Essarts, les deux Daudet, Clovis Michaud, Claudius Hébrard, Berville, Desaint, Viennet.

Artistes : Nadaud, Mme Brian, l'organiste de Saint-Eustache et la plupart des musiciens étrangers de passage à Paris.

Causerie, vers et musique. — On ne danse jamais.

N. B. — Bien que ce salon soit simple et orné surtout par trois volières, on y voit le meilleur monde du faubourg.

Mme *Perrière-Pilté*, rue de Monsieur. — Le lundi.

En son hôtel. — Salons des plus élégants avec théâtre donnant sur le jardin.—Lefort, Malézieux, Mmes Sabattier et Damoreau y ont joué les opéras de Mme Pilté.

Elle est poëte, peintre, musicienne et plusieurs fois millionnaire.

Toujours des poëtes : Octave Lacroix, Daclin, Daillère, Daudet, Lefebvre-Duruflé, et une partie de ceux qui vont chez M^me^ Ancelot.

On soupe.

Sykes, rue Ville-l'Evêque.

Au troisième étage.

Salons fortement capitonnés en satin jaune et bleu. Habitués : Alfred de Vigny ; tous les correspondants des journaux anglais : Crawford, Bowes, O'Meagher, etc.

Souper à la mode britannique. — Les dames se retirent à minuit et les hommes passent dans la salle à manger. — Sherry, porter, jambons et cigares à indiscrétion.

N. B. — Une des plus belles collections de photographies qui soient à Paris.

Chevalier (*Michel*), rue de l'Université. — Le dimanche. Au premier étage.

Des économistes, de grands industriels, des journalistes humanitaires.

Anglais et Américains.

M. *Millaud*, rue Saint-Georges. — En son hôtel.

Grand dîner le jeudi. — Soirée ensuite.

Quatre tables de whist.

Habitué de fondation : Méry.

Journalistes : M. et Mme de Cesena, Louis Jourdan, le Dr Yvan.

Compositeur : Félicien David.

Exécutant : Seligmann.

Réaliste : Champfleury,

Des inventeurs, de gros industriels.

On rend des visites à Mme Millaud le samedi, dans le fumoir qui donne sur la place Saint-Georges.

Reynaud (de l'Institut), quai Conti. — Le jeudi.

Au troisième étage.

Tous les orientalistes français et étrangers.

Quelques dames.

Les voyageurs scientifiques de passage.

Buffet chargé de petits gâteaux, table couverte de brochures. —Celles-ci ne sont pas les plus feuilletées.

N. B. On nous signale à l'instant la subite disparition des brochures pour lesquelles le voisinage des quais devenait trop dangereux. — Quel dommage pour notre mot!

Mme *Louise Colet*, rue Vanneau.

Au deuxième étage.

Soirées sans façons le dimanche.

Académiciens: Babinet, Patin, de Vigny, Cousin.

Ils viennent de préférence le jeudi, au sortir de de leurs séances.

Poëte : Pécontal.

Mais on ne lit jamais de vers.

Romancier : Champfleury.

Sculpteur : Préault.

Philosophe : Antony Deschamps.

Quelques princesses valaques.

Buloz, rue Saint-Benoît. —Le samedi

Au premier étage.

Quelques dames.

Les rédacteurs de passage à la *Revue des Deux Mondes*. — Leur mobilité ne permet pas de saisir les noms.

Les rédacteurs de fondation : le mélancolique Mazade et V. de Mars, quand il n'est pas absorbé par la confection de l'*Annuaire*.

Le Dr Yvan.

Whist concentré. — C'est la passion du maître.

Conversation sobre.

Mme *Olympe Chodzko*, rue des Beaux-Arts. — La journée du mardi.

Un entre-sol.

Beaucoup de poëtes : les Lesguillon, les Delcambre, Amédée Pommier, Bathild Bouniol, Alfred de Martonne, les deux des Essarts, Claudia Bachi.

Quelques artistes : Lazerges, René Luguet, Mme Laurent, de la Porte-Saint-Martin,

On cause, on récite quelquefois des vers ; on a fait tourner des tables avec acharnement.

Une loterie-tombola vers le milieu de l'hiver.

M. *le duc Pasquier*, rue Royale. Le lundi et le jeudi.

En son hôtel.

Le seul salon où se réunissent les académiciens de toutes les nuances, en supposant qu'il y ait des nuances à l'Académie.

Principaux habitués : Vitet, Sainte-Beuve, Montalembert, duc de Noailles, duc de Broglie, Lebrun, Mérimée, Viennet.

Beaucoup d'anciens pairs de France, d'ex-ministres ; des magistrats ; quelques écrivains.

Il est surprenant et touchant à la fois de voir un homme d'Etat comme M. Pasquier, qui a vu depuis quatre-vingt-douze ans se succéder tant de choses, conserver toutes ses facultés intellectuelles, la mémoire de tous les faits auxquels il a part, et un intérêt extrême pour tout ce qui touche au mouvement scientifique et littéraire.

M^me^ *de Tourbets*, rue Vendôme. — Au second étage.

Dîner le mercredi.

Tous les chroniqueurs, et surtout Villemot, Albéric Second, Claudin, Hector Crémieux.

Des romanciers : Flaubert, Feydeau, Champfleury.

Un directeur : Marc Fournier.

Le secrétaire de la *Presse* : Charles Edmond.

On joue aux petits papiers.

M. *Lemonnier*, rue Tronchet. — Le mercredi.

Toute la rédaction de la *Revue philosophique*.

Michelet, La Madelène et Fauvety.

Mmes Souvestre, La Messine et Jenny d'Héricourt, deux anti-proudhonistes.

De Saulcy — Pourquoi a-t-il émigré rue du Cirque? — Le musée de Saint-Thomas d'Aquin retentit encore de ses joyeuses journées du jeudi.

A onze heures, il y avait un dejeuner de garçon. — Menu invariable : bifteck, café et cigares. — Pas de nappe sur la table, qu'on allongeait aux jours de foule en serrant les coudes.

Habitués : l'adjudant-major de son bataillon. Des voyageurs : Prisse d'Avesnes, Lottin de Laval, Victor Langlois et l'abbé Michon.

Un parfait gentleman : Edouard Delessert.

M. le comte de Niewerkerke.

Des naturalistes.

On y savait causer.

Mme *Roger de Beauvoir*, rue des Pyramides. — Au troisième étage. — L'été sur les bords charmants de la Bièvre.

Arsène Houssaye, Dumas (quand il ne va point chez Schamyl), le beau Gaïffe.

Un ex-directeur du Vaudeville : Thibaudeau.

La musique est représentée par Félicien David, Paul Henrion, Nadaud, Lefort et Jules Bouché.

Mmes Guyon, Savary, Mantelli et Dubois, du Théâtre-Français.

Mme la marquise de Païva.

Des princes russes.

Quadrilles pour les danseurs ; whist pour les gens sérieux ; tombola pour ceux qui ne détestent pas les petits lots ; bals masqués dont les costumes sont l'objet des plus savantes études.

Lenormant, rue Madame. — Le samedi.

Au premier étage.

Les rédacteurs du *Correspondant*.

M. Guizot (il se tient ordinairement debout contre la cheminée).

L'Académie des Inscriptions : côté normand et ultramontain.

Quelques étrangers de distinction, parmi lesquels des membres de l'Académie pontificale.

Des princes grecs.

M. *de Sacy*, au palais de l'Institut.

Un premier étage faisant face au Louvre.

Le mercredi soir.

Les rédacteurs des *Débats*, et surtout Alloury, John Lemoine, Xavier Raymond, Baudrillard, Villemain et Cousin.

Les bibliothécaires de la Mazarine : Jules Sandeau, Moreau, le Dr Daremberg.

Philarète-Chasles n'y apparaît qu'avec la rapidité fulgurante du météore; Baudement y re-

grette encore son déportement à la Bibliothèque impériale.

Un savant : Littré.

Une tombola vers la mi-carême.

Prince Vlangali, rue du Cirque. — Premier étage.

Un sénateur; — un académicien; — plusieurs orientalistes; — des princes valaques.

Soirées académiques, lectures de mémoires, dissertations érudites dont l'organe officiel est la *Revue* orientale et américaine.

C'est une concurrence à la Société orientale du duc de Doudeauville.

Punch et glaces.

Rossini. — Un splendide appartement à l'angle du boulevard et de la chaussée d'Antin.

Réception le samedi.

Toutes les étoiles qui brillent dans le ciel parisien : hommes de lettres, journalistes, femmes charmantes.

La meilleure musique du monde, et même celle de Weckerlin.

N. B. Rossini se retire dès que le monde arrive.

Vincent, de l'Institut. Rue Saint-Jacques. — Un second étage.

Le jeudi.

Tout ce qui fait à Paris de l'esthétique ou de l'archéologie musicales.

Savants de province.

Candidats à l'Académie des Inscriptions : Beulé, Miller, Defremery.

Un exécutant distingué, M. Populus, y joue de l'orgue à quart de ton.

Mario Uchard, rne de la Paix.

On a parlé de ses dîners du dimanche.

Convives : Paul de Saint-Victor, About, les deux de Goncourt, Aurélien Scholl.

On ne nous a pas nommé Baschet, mais il doit y être. Où ne serait-il pas?

Duc de Luynes, rue Saint-Dominique. En son hôtel.

Les membres de l'Académie des Inscriptions (côté de l'archéologie pure): Lenormant, De Longpérier, De Saulcy, De Witt, etc.

Illustrations scientifiques de passage.

Un contingent choisi du faubourg Saint-Germain.

Causeries érudites constituant une véritable chronique de l'archéologie et de la philologie orientales.

N. B. Ce salon n'est pas sans influence sur les élections académiques.

M. et Mme *Gagne* (de Montélimart), rue de Valois. Palais-Royal.

Le dimanche, après deux heures.

Un cinquième étage meublé en bureau d'esprit.

Force lectures de manuscrits de tout format et de toute nature.

Habitués : M. et Mme de Monmerqué.

Guizot, rue Ville-l'Evêque. — Le jeudi. En son hôtel.

Soirées semi-politiques, semi-littéraires, où se réunissent des fonctionnaires de l'ancien régime, quelques écrivains des *Débats*, des étrangers de distinction.

Ce salon conserve un reflet particulier des œuvres du maître, de son fils qui a déjà une certaine notoriété, et de ses filles qui ont publié divers ouvrages.

Jomard-bey (de l'Institut). — Rue de Seine.

Le dimanche.

Tout ce que Paris renferme ou voit passer de géographes et de voyageurs : Texier, d'Avezac, Cortambert, Guigniaut, Texier, Maltebrun, prince Tchitchatcheff, Alfred Maury.

Les Russes et les Allemands de distinction.

Explorateurs de l'Afrique centrale.

Le chevalier de Paravey, poëte anacréontique.

Conversation cosmopolite en plusieurs langues.

Mme *de Bolly*, rue de Luxembourg. — Le mardi.

Au premier étage.

Causeries à jet continu.

Un dactyliologue : le capitaine d'Arpentigny ; Louis Enault, Alfred de Martonne.

Habituées : la baronne Brillat-Savarin, belle sœur de la *Physiologie du goût;* Mme de Lajolais, muse académique ; Mme Manoël de Grandfort, bas-bleu américain ;— princesses, marquises et baronnes à foison.

Duc de Larochefoucauld-Doudeauville.— Rue de Varennes. — Le samedi de chaque mois.

En son hôtel. —Salons du rez-de-chaussée.

La Société Orientale,—dont il est le président,— s'y rencontre avec quelques invités du faubourg.

Véritable séance académique, entrecoupée de conversations confidentielles.

Trop de bougies.

Pas mal de Turcs.

Quelquefois des dames, parmi lesquelles Mme Manoël de Grandfort, déjà nommée.

= Tous les journaux se sont dernièrement plu à reproduire une fantaisie poétique du maréchal Pélissier.

Les muses continuent, paraît-il, à lui sourire, car nous avons lu ces jours-ci une lettre de lui tout ce qu'il y a de plus rimée.

Que les vers se plaignent encore de ne plus être à la mode !

= Un romancier que le ton passionné de ses écrits vient de mettre à la mode joue volontiers au Lovelace dans la conversation. Plus une femme sera réservée, plus il lui plaira de l'étonner par quelque phrase don-juanesque.

« Mon Dieu ! madame, disait-il ce mois-ci à l'une des étoiles financières de l'époque, vous me demandez comment j'aime à travailler. Eh bien ! je vous l'avouerai, j'écrirais volontiers sur les épaules nues d'une belle femme.

— Grand Dieu ! fit Mme X*** intriguée, mais où placez-vous donc l'écritoire? »

Démonté par cette question terrible, notre homme resta court. — Une naïveté avait suffi pour déconcerter sa roueric.

= On nous raconte sur Elie Berthet une historiette bonne à conserver.

L'historiographe des chauffeurs eut un jour la fantaisie de visiter la Bretagne. Parti avec de nombreuses lettres de recommandation pour les notabilités départementales, il se rend, pendant un séjour à Brest, à l'hôtel de la sous-préfecture. Le sous-préfet, qui donnait ce jour-là un grand dîner, se dit : « Ma foi ! invitons ce Parisien. La politesse sera toujours faite. »

Et Berthet vient s'asseoir à sa table avec la fine

fleur du monde brestois, réunion dont le choix caresse doucement ses petites vanités. car les ouvrages de Berthet faisaient, comme ils font encore, les délices de beaucoup de Français. et en y réfléchissant bien, il était probable que cette vogue avait dû envahir l'élite des populations du Finistère. Pendant le dîner, l'amphitryon, qui n'avait cessé d'avoir pour son hôte les prévenances les plus délicates, lui adressa cette question :

« Connaissez-vous nos bagnes, monsieur Berthet? »

Et sur sa réponse négative :

« Si vous aviez la curiosité de les visiter, je me tiens à votre disposition demain soir. »

— Vous êtes véritablement trop bon pour moi, s'écrie Berthet ; j'accepte. »

Le lendemain donc, visite au bagne.—A l'instant où nos visiteurs en franchissaient la porte, part un coup de canon.

C'était le signal ordinaire du coucher des forçats, mais ce détail était complétement ignoré de Berthet ; encore plein de la réception de la veille, il croit ces détonations ordonnées en son honneur.

Se retournant du coté de son introducteur, il s'écrie aussitôt avec toute la chaleur d'une modeste surprise :

« Pour le coup, monsieur le préfet, c'en est trop !... Pas un de plus, je vous en supplie... pas un de plus ! — je ne pourrais le souffrir. »

= En général, on parle toujours avec trop de libéralité de la causticité des savants.

Sous le rapport de la charité chrétienne, les musiciens ne leur cèdent en rien.

On demandait à Rossini s'il comptait enrichir bientôt le monde musical d'une partition nouvelle.

Il s'est contenté de répondre :

« Quand les petits zouifs auront fini leur sabbat. »

= Une saillie moins connue est celle que Rossini fit lors des plus grands succès d'Halévy.

Il allait de France en Italie où tout le monde musical s'entretenait des *Huguenots*.

A peine est-il arrivé que tous ses amis l'entourent, et, après les compliments d'usage, le pressent ensemble, en criant sur tous les tons : *Ugonotti! Ugonotti!* de donner son avis sur ledit opéra.

« Les *Huguenots*, mais les voilà, crie Rossini en faisant allusion au tapage des interrogateurs; vous n'avez qu'à prêter l'oreille. »

Les mots font foule du reste quand il s'agit de Rossini ; ils sont presque tous empreints d'un cachet particulier de bonhomie malicieuse.

« Venez goûter mon macaroni, disa t-il à M. G***, son ami ; vous me direz des nouvelles de certaine recette apprise depuis mon dernier voyage.

— J'irai d'autant plus volontiers qu'on m'a parlé de certaines symphonies...

— Nous verrons, nous verrons.

— Vous ne pouvez vous refuser à me les faire entendre. »

Après lui avoir arraché une demi-promesse, M. G*** vient un jour prendre sa part du fameux macaroni.

Il le trouve excellent, mais pas encore assez aux yeux du maestro qui ne tarit pas en éloges sur sa propre cuisine.

Cependant la symphonie promise est exécutée ; — M. G*** s'émeut, se transporte et applaudit avec frénésie, pendant que Rossini se retourne en versant cette phrase sur son enthousiasme :

« C'est égal, mon ami, vous direz tout ce que vous voudrez... mais c'est encore moins fort que mon macaroni. »

= On présente à Rossini une dame qui, voulant du moins mériter par sa faconde cet honneur insigne, lui lâche à brûle-pourpoint une bordée de compliments de mauvais goût. Après avoir épuisé son vocabulaire d'épithètes admiratives, elle finit ainsi :

« Je ne sais plus en vérité quel nom décerner à un homme de votre génie !

— Mon Dieu ! madame, appelez-moi *mon petit lapin*. C'est le petit nom que je préfère. »

= Autre mot non moins piquant sur M. B***, mais sur la provenance duquel nous ne sommes point aussi fixé :

« Quel dommage que ce pauvre B*** n'ait point appris la musique, celle qu'il fait est si mauvaise ! »

= Si méchants que paraissent ces propos, ils le sont encore moins que l'acte d'un compositeur fort connu.

Celui-ci loue volontiers plusieurs loges aux représentations des opéras les plus goûtés de ses rivaux.

Seulement il a soin de laisser toutes les places inoccupées.

Ça coûte un peu cher, mais ça contrarie si bien un succès !

= M. Leverrier paraît le plus préoccupé des astronomes. A la clôture d'une des dernières séances de l'Académie, au moment où chacun de ses collègues quittait son siége, il ouvrit gravement son parapluie avant d'abandonner la salle.

Aurait-il découvert une nouvelle planète sous ce nouveau firmament ?

= Le succès des *Petits Agneaux* a fait son temps.

Il n'est plus de petit gamin qui ne glapisse aujourd'hui sur tous les tons : *Tiens ! il a des bottes, Bastien*, etc.

Le sel de cette composition lyrique est pour nous un mystère. — Elle se chante sur l'air des *Lanciers*.

= Grosse nouvelle ! M. Bertron reparaît sur l'horizon économique.

Le candidat du parti *humain*, — dont en somme il ne faut pas trop se moquer, car les dernières élection lui ont valu encore quelques voix, — M. Bertron, disons-nous, annonce une réforme radicale de la boucherie. Son système coûterait 24 millions de moins que celui de l'État.

Maintenant ce système, quel est-il ?

Lecteur, vous êtes bien curieux. Sachez que M. Bertron ne livre jamais au vulgaire la clef de ses calculs.

Chantons, célébrons ce mystère !

= M. Magnin, lui, a bien un autre martel en tête. Il veut tout bonnement résoudre le problème du mouvement perpétuel. Quand je dis *il veut*, j'en demande pardon à M. Magnin, c'est *il a voulu*. Il annonce en ces termes sa découverte :

MOUVEMENT CONTINU

avec impulsion à volonté avec le poids seul proprement dit.

M

« La chose étant tellement immense pour le monde entier, que je vous prie d'examiner sérieu-

sement s'il ne conviendrait pas d'insérer dans votre intéressant Journal l'exposé ci-après.

« Je ne mentionnerai pas tous les déboires, toutes les rebuffades que j'éprouve depuis dix-huit mois, pour me procurer un secours de 1,000 à 2,000 fr. y compris 400 fr., encore dus en sus de 5,100 fr. dépensés, afin d'achever le modèle specimen que nous en avons dans le même état depuis cette époque, c'est-à-dire pour ajuster et augmenter quelques parties, afin que le jeu sommaire de cette machine ait lieu comme celui d'une horloge, et que la chute du mouton ne soit pas à craindre.

« D'un autre côté, j'en ai établi et formulé géométriquement et algébriquement, le problème élémentaire théorique et pratique à une telle évidence, et avec conviction telle qu'à regret, *tant la chose est mystérieuse, qu'il m'a été gratifié de comprendre*, je suis contraint de défier tous les savants de pouvoir me prouver mathématiquement, que je n'ai pas dix fois, cent fois eu raison, comme à la balance bascule et à la romaine, un kilog. intrinsèque a et peut avoir pour raison impulsion, ces mêmes membres respectifs.

« En vain, depuis plus de dix-huit mois, j'ai sollicité ce secours à qui de droit, et à un grand nombre de riches de ma connaissance.

« Aussi cette découverte, la pierre d'achoppement de tant d'hommes de génie depuis des siècles, reste en suspens depuis bientôt deux ans, à défaut d'une si modique somme, et ce dans notre riche France et au su de beaucoup de riches sollicités.

« C'est pourquoi je suis forcément obligé au nom des trois inventeurs, deux ouvriers Ingénieurs et moi, de solliciter par souscription ce faible secours d'argent, tout spécialement de petites bourses, afin qu'en plus grand nombre elles profitent de cette occasion incomparable de la fortune, puisque le gouvernement anglais, *je n'ose le dire*, pa-

raîtrait avoir promis 20 millions pour sa part, et qu'aux bailleurs de fonds est attribuée la moitié des bénéfices nets, pendant toute la durée des brevets.

« Et l'argent qui ne serait pas dépensé, restera en réserve pour les besoins imprévus de cette découverte, appelée à produire des changements, des améliorations, à étonner dans les sciences mécaniques, industrielles, et à l'égard de la navigation, des chemins de fer et même de l'agriculture, etc.

« MAGNIN,

« Receveur des Douanes en retraite, Membre du Comice de Lille, et auteur d'un Manuel général agricole.

« Wazemmes, le 4 octobre 1858. »

« Wazemmes, imp. Horemans.

= La petite presse marseillaise vient de voir paraître.... *le Piment*, journal de l'épicerie artistique, littéraire et commerciale, paraissant tous les mardis.

Ci-joint un extrait de cette feuille folâtre.

AVIS PLUS QU'IMPORTANT.

« *NOTA. Les lecteurs du* PIMENT *qui seraient tentés de passer outre l'avis qui va suivre, sont prévenus que tous ceux qui n'en auront pas pris connaissance n'entreront jamais dans le paradis de Mahomet. — Dans ce paradis, il y aura des houris ; qu'on se le dise.*

Avis et cote.

« Le PIMENT, le moins rageur et le plus harmonieux des journaux de Marseille, ne cote son abon-

nement qu'à 10 francs 10 centimes par an. C'est pour rien, comparativement au prix des boudins. — Les 10 centimes de surtaxe sont destinés aux pauvres chanteurs qui ne gagnent qu'un peu plus de 8,000 francs par mois.

Proclamation.

« Marseillais, peuple de braves, il ne faudrait pas avoir 10 mauvais francs au fond de quelque vieux tiroir pour laisser mourir d'inanition un journal qui ne demande qu'à vivre. — Allons, zou... précipitez-vous rue Thiars, 8; empilez-vous dans nos bureaux comme les harengs-saurs dans le ventre d'un chiffonnier, mais essuyez vos pieds avant de monter et ne salissez pas l'escalier, attendu que, pour qu'on ne lui use pas trop son immeuble, notre propriétaire ne veut laisser balayer qu'une fois par semaine.

Invitation à la valse.

« Le particulier, auquel son intelligence et sa fortune permettent de dépenser 10 francs mal à propos, est invité à venir faire un tour de valse rue Thiars, n° 8. — Le caissier du Piment a quelque chose d'agréable à lui dire à l'oreille, surtout si ce particulier porte crinoline. — A. Didier. »

= Encore une carte qui mérite une place dans notre musée.

FAUVELLE LE GALLOIS

seul et ancien magnétiseur

DE Mmes FLEURQUIN ET BEHEM

Rue J.-J. Rousseau.

= Récemment, dans la classe de mathématiques spéciales du lycée de ****, le professeur interpellait un élève qui, comme on dit vulgairement, *piquait l'étrangère*, c'est-à-dire ne suivait pas la leçon du professeur au tableau.

« Eh! monsieur, à quoi pensez-vous? vous ne suivez pas.

— Pardon, monsieur, riposte le délinquant, *je pense, donc je suis.* »

Le professeur n'a pas compris.

= Après avoir admiré l'*Amour* de M. Michelet sous toutes ses faces, on commence à l'égratigner.

Dans huit jours on l'aura mangé, — comme il est, — tout cru.

Un journal (nous n'osons nommer *les Débats*), appelle ce livre *l'Art de vérifier les dates;* un autre critique propose à son tour le titre : *les Règles de l'amour;* un autre, *les Mois;* enfin un sobriquet, que notre petite bouche se refuse à prononcer, vient d'être donné à l'auteur par une actrice bien connue. *Figaro* lui-même n'a pu le reproduire qu'en en changeant la lettre initiale.

Que voulez-vous? l'esprit parisien est ainsi fait. Quinze jours après les étrennes, il casse ses joujoux.

= Le seul organe qui reste encore aux vieilles libertés de l'Eglise gallicane, — l'*Ami de la Religion*, — va devenir quotidien. M. l'abbé Sisson en conservera toujours la rédaction en chef.

LIVRES

— *L'armée et la garde nationale pendant la révolution de* 1789, par le baron Poisson. In-8° (Durand).

L'histoire ne saurait trop revenir sur certaines époques. Aussi a-t-il paru, non sans raison, intéressant à l'auteur de montrer par quels moyens la France militaire, renversant et dispersant d'un seul coup les éléments de son ancienne organisation, put se reconstituer assez vigoureusement pour résister aux efforts combinés de l'Europe. — L'accueil favorable fait à ce premier volume en fait souhaiter la continuation.

— *Les Gloires de l'enfance* (libr. Janet). — Ce somptueux volume nous paraît une dixième édition des *Enfants célèbres*, sans compter ceux de Mme Colet. — Par bonheur, ce cadre vermoulu s'est trouvé rajeuni par quelques jolies nouvelles signées Des Essarts, De Bornier et Rostaing.

— *Les Deux Paris*, par le commandant Azéma de Montgravier, correspondant de l'Institut. — Artilleur, archéologue, poëte, voilà qui est beaucoup pour un seul homme. Et cependant l'auteur courtise sa muse avec l'assurance d'un amant fidèle. Les *Deux Paris* offraient des contrastes dont sa verve lyrique et son rhythme habilement varié ont su faire valoir à propos la puissance.

— *Du style épistolaire*, par Mme Sorlin (5, rue Voltaire). — L'auteur nous a paru fonder sur la publicité de ce méchant bulletin bibliographique des espérances trop flatteuses pour n'être pas justifiées de notre part. Son petit manuel brille par deux qualités trop rares : le naturel et la simplicité. — N'est-ce pas son plus bel éloge ?

THÉATRES

Odéon. *La Saint-Hubert.* — Un seul acte, mais il est bourré de crimes. — Encore une scène, et le héros de cette lamentable histoire n'avait plus personne à massacrer. — Les fauteuils d'orchestre en ont tremblé sur leur base.

Nous aimons mieux la reprise du *Père de famille,* — une honnête pièce qui fut bien décriée de son temps, mais où nos dramaturges pourraient trouver plus d'une leçon de simplicité. Qu'eussent dit les grenouilles du dix-huitième siècle, si le dieu de la tragédie les avait gratifiées d'un Dennery ? — La pièce a été jouée rondement et bien mise en scène. — Kime, surtout, est entré tout entier dans la peau de son commandeur.

Maintenant, place aux petits théâtres !

Les Folies-Nouvelles nous ont régalé d'un pot pourri en deux morceaux, — *les Chansons populaires* incarnées en la personne d'une prima donne *assoluta*, Mme Géraldine.

A ce propos, nous demandons la régénération de la pantomime. Partout ce genre estimable est débordé par l'opérette. Aux Funambules mêmes, — ô profanation ! — on ne veut plus que des pièces à poudre, à mouches et à paniers, avec accompagnement de marquises et de petits vicomtes.

Gardons-nous d'oublier le Théatre du Luxembourg ! Dussions-nous passer pour actionnaire de M. Gaspari ou pour intéressé dans la succession de feu Molé-Gentilhomme, nous affirmons que cette modeste scène donne en ce moment l'une des plus jolies Revues de Paris. — Et Dieu sait si les Revues deviennent un genre ingrat !

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, place du Panthéon, 2.

1re QUINZAINE DE FÉVRIER.

Quatorze salons. — Les lacunes et les superfluités de l'almanach Didot. — Pour servir à l'histoire de l'Académie. — Comment une miniature peut en valoir trois. — Dix mille francs pour un grand air. — Un billet doux de Mme Scarron. — Nouvelles cartes de visite. — Petits bénéfices de certaine critique. — Plagiat. — *La Revue européenne.* — Polémique à propos de cuirs. — Dix journaux nouveaux. — Réclame Violet-Rothschild. — Gare aux limonadiers! — Bataille d'orientalistes. — MM. Reinaud, Julien, Guigniaut et Vivien. — Réclame fléchoise. — Concierge et vidangeur. — Les recettes du punch-Grassot.

Louis Enault, rue Saint-Lazare.

Un somptueux rez-de-chaussée à l'entrée duquel on remarque un trône dont l'origine se perd dans la nuit des mobiliers. — (Ne touchez pas, S. V. P.)

Réceptions irrégulières, mais splendides. — Il y a deux préposés au vestiaire.

Salons-musée : curiosités cosmopolites, fauteuils byzantins, lustres de Venise, tableaux de maîtres, lit monumental, bahuts sans nombre, candélabres hauts de six mètres et hérissés de bougies multicolores, etc. — (On réclame la confection d'un livret.)

Toute la jeune France littéraire : de Pène, d'Audigier, de Pontmartin, Jules Lecomte, Baschet, Claudin, E. et J. de Goncourt, Félix Platel, etc., etc.

Des notabilités financières.

On y entend d'excellente musique.

N. B. — Arriver avant dix heures, si l'on veut pouvoir entrer.

M^me^ *Reybaud*, rue Boursault. — Au rez-de-chaussée.

La rédaction de la *Presse*.

Quelques saint-simoniens, et, à leur tête, le Père Enfantin.

M^me^ Plessis-Arnoult.

Auguste Vitu, rue des Martyrs. — En son salon du premier étage.

Les samedis.

La rédaction du *Pays*.

L'auteur des *Contes invraisemblables*, Henri Nicolle.

Un membre du comité de lecture de l'Odéon, Supersac.

Quelquefois Monselet, Jouffroy (de l'Institut), et Achille Jubinal (prononcez Bagnères-de-Bigorre).

Whist aimable et cigares toujours secs.

M^me^ *Sabatier*. — Un petit hôtel aux Champs-Elysées.

Le dimanche, dîner et soirée.

Théophile Gautier, Maxime du Camp, Louis Bouilhet, Flaubert et Préault.

Le czar de l'Odéon : La Rounat.

Un avocat de Blois *extrà-muros* : Me Blau.

M. Mosselmann.

Mmes Ernesta Grisi et Alice Ozy.

Des Russes.

Feuillet de Conches, rue de la Ferme-des-Mathurins. Troisième étage au-dessus de l'entre-sol.

Le vendredi,

Mobilier trié avec soin dans les plus délicates reliques du dernier siècle. Au milieu, se dresse cette armoire fameuse, contenant la crème des quarante mille autographes du maître. — Et quels autographes !!!

Habitués de fondation : Paulin Paris ; Henriquel Dupont ; Saint-Germain Leduc (un Nestor du journalisme) ; Bouret, quand il ne fait point de diplomatie à Téhéran, et Baschet, si le carnaval de Venise veut bien le permettre.

Habitués intermittents : Corot, Francis Wey, Guillaume Guizot, bon nombre de conseillers, parmi lesquels MM. Anspach et de Monmerqué.

Mme *Gide*, rue Bonaparte.

Feydeau et Paul d'Ivoy.

Peintre : Stevens.

Financier : Rodrigues.

Une soubrette regrettée : Mlle Dupont.

Le haut personnel du Jardin des Plantes.

On joue des opérettes de M. Gide.

Mme *Charles Didier*, rue d'Isly. — Le mardi.

Henri Martin, Jules Simon, Alexandre Rey, le capitaine d'Arpentigny, l'éternel Louis Enault.

L'abbé Dall' Ongaro et le général Ulloa, — celui qui a défendu Venise.

Une Irlandaise polyglotte, Miss Black.

Un ami des de Maistre et un ancien correspondant de Stendhal ; le baron de Mareste.

Le sculpteur Adam Salomon.

Mobilier d'une élégance sévère. — Causerie grave.

M. *Lebrun*, de l'Académie. — Quai et maison de Voltaire. — Au quatrième étage.

Les mercredis.

Béranger en fut le *Dieu* jadis, car il était l'intime ami du maître de la maison.

Causeurs : Thiers, Mignet, Vitet, le maréchal Vaillant, Empis, l'Eternel en la personne de M. le duc Pasquier, Emile Augier.

M. et Mme Fréderic Cuvier.

La maréchale Suchet.

Loudun, à la bibliothèque de l'Arsenal. — Le vendredi

Au rez-de-chaussée.

Clan de poëtes : Ch. Lafont, Pommier, de Bornier, Bouniol, Develey, Daudet, Daclin, Daillière,

Oct. Lacroix, Pécontal, Marc Peyssoneau, etc., etc.

Peintres et sculpteurs : Antigna, Duvaux, Cabuchet, Lazerges, de Curzon.

Journalistes : Douniol et Narcisse Cotte.

Un dîner annuel.

On récite de nombreuses poésies et on lit quelques pièces de théâtre.

N. B. — Cette société est baptisée du nom de *Cénacle de l'Arsenal.*

Delécluze, rue Chabannais.

Premier étage.

Les débris de l'école de David : Heim, Hesse, Gleyze, Abel de Pujol.

Signe particulier : recrudescence de visiteurs deux mois avant chaque exposition.

Hippolyte Lucas, rue Bréda. — Un premier étage.

Soirées irrégulières sur invitation.

Petits appartements meublés de poëtes. — Une demi-douzaine de portraits de la maîtresse du logis, charmante d'ailleurs et sachant recevoir ses invités.

Muses : M^mes^ Anaïs Ségalas et Louise Colet.

Causeurs : Louis Enault, Paul Meurice et Vacquerie.

Thé complet, punch et petits fours.

M^me^ *Plessis-Arnoult*, rue des Saints-Pères. — Un troisième étage.

Reçoit sans façon les soirs où elle ne joue point.

Intimes : Mme Berton, Georges et Maurice Sand.

Un peintre : Gérôme.

Un poëte : Pierre Véron.

Sir Joseph Olliffe, rue Saint-Florentin. — Au premier.

Le samedi, pendant la journée.

Romanciers : Dickens et Thackerey.

Journaliste : John Lemoine.

Presque toutes les illustrations médicales.

Des membres de l'aristocratie anglaise.

Le salon est orné de superbes mosaïques.

Duc de Galliera, rue de Varennes. — Le lundi et le jeudi.

Son hôtel est celui qu'habita Madame Adélaïde.

Beaucoup d'ex-ministres et d'anciens ambassadeurs : Dumont, Duchâtel, Guizot, De Broglie, De Noailles, etc.

Quelques écrivains : Cuvillier-Fleury, Comte de Marcellus, Villemain et Cousin.

Des étrangers de distinction, — surtout des Italiens.

Quelques concerts auxquels concourent les premiers artistes de l'Opéra et des Italiens.

Omissions regrettables.

Parmi les habitués du salon officiel de la *Revue des Deux Mondes*, il convient encore de citer

Montégut, Albert Blanc, Jules Sandeau, Quatrefages, M. et Mme Blaze de Bury.

Parmi ceux du salon de M. Guizot, on distingue encore Cousin, Saint-Marc Girardin, le prince et le duc de Broglie.

= *La Revue anecdotique* ne le cache point ; elle attend avec une grande impatience la prochaine apparition de l'Almanach-Didot pour cet an de grâce 1859.

Cette impatience a deux causes.

La première est de savoir si elle aura enfin l'honneur de figurer parmi les journaux, revues et recueils périodiques quelconques dont cet estimable volume prétend donner la nomenclature complète.

La seconde est de s'assurer si l'on a maintenu à l'article *Hôtels garnis*, page 664, en haut de la deuxième colonne, les cinq lignes d'annonce que voici

« Côte-d'Or (grand hôtel de la), tenu par le général de Lespinasse, C☼, *très-confortablement meublé, écuries et remises*, Ville-l'Evêque, 38. »

= C'était au temps où M. Augier se portait candidat à l'immortalité... académique.

Sa première visite fut pour le bonhomme Oronte qui se montra poli sans rien promettre. — Augier insista.

« Voulez-vous connaître le fond de ma pensée? fit Oronte en branlant la tête. Eh bien! nous avons nommé Cléanthe et voici que Cléanthe boit outre mesure.

— Je ne dis pas, réplique Augier; mais je n'ai rien de pareil à me reprocher.

— Sans doute, sans doute, reprend le bonhomme en usant de la même tactique. Mais continuez à connaître le fond de ma pensée. Nous avons nommé aussi Philinthe, vous le savez... Eh bien! ce Philinthe n'est qu'un joueur.

— Permettez! mais moi je ne joue pas.

— Sans doute, sans doute... Mais, vous admettre, ce serait ouvrir les portes à Dumas fils... Cependant écoutez! voici mon dernier mot : *Voterez-vous avec nous?*

— Je voterai naturellement avec les gens de lettres.

— Avec les gens de lettres! Alors je ne vous nommerai jamais. »

Augier fut élu cependant, mais il n'eut pas de remercîments à faire au bonhomme Oronte.

= Un petit calcul bon à enregistrer dans les fastes de la galanterie positive : il n'est pas nouveau, mais il est vrai.

Un protecteur qui n'a su payer trop cher la protection dont il couvrait M^lle^ ***, vint demander à

un miniaturiste connu la reproduction des traits de cette aimable personne. Le peintre se mit au travail et réussit de manière à mériter les compliments les plus flatteurs de son modèle.

« Décidément, c'est joli, très-joli ! fait-elle après un examen de connaisseuse. Et, dites-moi, quel est le prix de ce petit bijou ?

— Un millier de francs, madame.

— Ah !... Eh bien ! pourriez-vous m'en faire encore deux pareils ?

— Certainement.

— Votre œuvre est si belle qu'elle mérite bien cette reproduction... Ainsi, c'est convenu... Ah ! j'y pense, il est inutile de détailler le chiffre que vous devrez demander à M. ***. Il vous payera ces trois portraits comme un seul, trois mille francs. Pour un homme de votre talent, ce n'est réellement pas trop. »

. . . . . .

= Mais cette fantaisie n'est rien auprès de ce qu'a failli coûter à un protecteur non moins magnifique une fantaisie de M^me^ Z***.

Forcé de plier devant cet ennemi terrible qu'on appelle un désir de femme, — M^me^ Z*** voulait chanter sur une des grandes scènes de Paris... rien que cela ! — il vient d'assiéger plusieurs directions comme de simples Danaés. Il a été, dit-on, jusqu'à offrir dix mille francs pour qu'on voulût

bien laisser entendre Mme Z*** dans une pauvre petite représentation.

Dix mille francs, c'est une somme.

Malheureusement, il paraît que la voix de Mme Z*** vaut encore plus.

= Dans une publication, charmante d'ailleurs, des lettres du comte d'Avaux à Voiture, suivie de pièces *inédites* extraites des papiers de Conrart, M. Amédée Roux vient peut-être d'attribuer un peu légèrement à Mme Scarron ce billet, d'une concision si éloquente :

« M

« Je hay le péché ; mais je hay encorres davantage la pauvreté ; jay receu vos dix mil écus, si vous voulez encore en apporter dix mille dans deux jours, je verray ce que j'auray à faire, je ne vous deffens pas d'esperrer. »

Faisons aussi observer que ces lignes curieuses ont déjà été imprimées ailleurs et qu'elles n'ont pas été toujours mises sur le compte de celle qui fut plus tard Mme de Maintenon. — *Lux fiat !*

= Une nouvelle mode concourt à l'ornement des cartes de visite. On en fait autant de petites photographies destinées à perpétuer le dos, la face ou le profil de la personne qui est venue frapper à votre porte. Ces petits chefs-d'œuvre de portraiture coûtent de quarante à cinquante francs.

= Si la critique n'est pas encore un métier

lucratif, ce n'est pas la faute de M. Lunel (Adolphe Benestor).

M. Adolphe Benestor Lunel est, — c'est lui qui le dit du moins, — directeur de la *Revue des Sciences, des Lettres et des Arts* (fondée en 1849 sous le titre de *Mémorial*), Journal officiel de la Société des Sciences industrielles, Arts et Belles-Lettres de Paris. Bel in-4° à 3 colonnes, illustré, paraissant tous les mois *une ou plusieurs fois*.

Il est de plus Membre de l'Académie impériale des Sciences de Caen ; ancien Médecin commissionné par le Gouvernement pour l'épidémie cholérique de 1854 ; Membre honoraire et Secrétaire perpétuel de la Société des Sciences industrielles, Arts et Belles-Lettres de Paris ; Membre correspondant de l'Académie royale de Chambéry, de la Société d'Émulation littéraire de Joigny, de la Société de l'Union des Arts de Nancy, etc. ; Rédacteur en chef du *Dictionnaire universel des connaissances humaines*.

Ses Bureaux sont rue des Bourdonnais, 41, au centre du commerce et des affaires.

Quant aux articles de son journal, voici la méthode expéditive et piquante employée par M. Lunel pour leur préparation. Il trempe sa plume dans l'encrier, remplit les blancs de plusieurs lettres autographiées, plie, cachète et met à la poste sans affranchir. Chacune de ces missives, adressée à l'auteur d'un ouvrage récemment paru, est conçue dans les termes que voici :

(Celle ci vient d'être envoyée à M. Théodore de Banville).

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous offrir d'insérer dans la *Revue des Sciences* un article de 60 à 80 lignes sur les *Esquisses parisiennes* dont vous êtes l'auteur, à la seule condition que vous souscrirez à 100 exemplaires du numéro qui contiendra cet article, soit une dépense de *vingt-cinq francs.*

« Si vous acceptez ma proposition, veuillez, Monsieur, m'honorer d'une réponse, en m'adressant quelques notes destinées à la rédaction de l'article.

« J'ai l'honneur de vous prier, d'agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

« B. Lunel, M. D. P. »

Paris, ce 25 janvier 1859.

41, Rue des Bourdonnais.

« *P.-S.* — S'il pouvait vous être agréable, Monsieur, que je fisse à la Société des Sciences industrielles, Arts et Belles-Lettres de Paris dont je suis le secrétaire perpétuel, une communication sur votre livre, je mentionnerais cette circonstance dans l'article que je vous propose de publier dans ma Revue. »

« Conditions expresses. — Toute commande doit être accompagnée d'un mandat sur la poste, à l'ordre de M. B. Lunel, ou d'un bon à vue sur une Maison de Banque ou de commerce. »

= La famille des plagiaires sera toujours aussi nombreuse.

Un journal d'érudition publia dernièrement plusieurs articles dont la teneur avait été littérale-

ment extraite d'un livre publié jadis chez Delalain par M. Rossignol (*Virgile et Constantin*).

Ce dernier va trouver le directeur du journal en question et lui dit :

« Votre religion a été si audacieusement surprise que je puis presque vous donner le commencement du prochain article qui vous sera soumis. »

Le délinquant ne serait pas étranger au corps universitaire.

= Le directeur d'une Revue répandue sur les deux hémisphères jetait dernièrement un regard mélancolique sur son passé. « C'est singulier, s'écria-t-il, autrefois j'avais des rédacteurs et point de lecteurs, et maintenant que j'ai des lecteurs, je n'ai plus de rédacteurs ! »

= Les périodiques récemment parus sont :

La Revue européenne. Mensuel. Environ du même format et de la même grosseur que la *Revue contemporaine.* — Bureaux et imprimerie au *Moniteur.*

Les faits qui ont présidé à sa formation sont connus. Nous nous contentons d'en résumer la portée.

Les ministères, sous les auspices desquels la Revue de M. de Calonne s'était placée, lui avaient, depuis peu, adjoint un comité dont les attributions restreignaient assez ses pouvoirs pour qu'il ait cru

devoir s'en séparer complétement. Cette scission n'a pas été, paraît-il, du goût de ses rédacteurs, qui ont tous, ou bien peu s'en faut, mis leurs plumes au service de la Revue nouvelle.

Ceci se passait presque à la fin du mois de janvier. Quelques jours ont donc suffi pour méditer le plan, préparer la copie et mettre sous presse les matériaux du premier numéro de la *Revue européenne*. — C'est un tour de force digne de souvenir aux yeux des gens du métier.

La Revue européenne se trouve sous la direction du même comité qui fit tant d'ombrage à M. de Calonne. — M. Lacaussade, avec le titre de secrétaire général, peut en être considéré comme la cheville ouvrière.

— *Le Mémorial diplomatique*. Paraît tous les samedis en 16 pages in-4° à trois colonnes. — Rédacteur : Cucheval-Clarigny, 44, rue Basse-du-Rempart.

« Se consacre spécialement à l'étude des questions internationales, trop souvent négligées ou dénaturées par la presse. »

— *La Halle aux Cuirs*, journal *scientifique*, commercial, industriel et *littéraire*. Hebdomadaire. Rédacteur : Brodin, 12, rue Saint-Guillaume.

En lisant ce premier numéro, nous constatons avec un vif chagrin que la discorde la plus complète règne entre les trois organes spéciaux des cuirs parisiens.

Ils s'accusent à qui mieux mieux d'être ou asservis à des intérêts privés, ou écrits en *charabia*, ou rabâcheurs d'utopies irréalisables, ou complétement inutiles à la sainte cause de la mégisserie, — ce qui est encore moins flatteur que tout le reste.

Si ces discoureurs acerbes étaient simples ouvriers tanneurs, nous aurions compris à la rigueur qu'ils aient importé dans leur polémique les rudes traditions du métier; mais, pour des publicistes *scientifiques* et *littéraires* (nous avons retenu le mot), nous trouvons peu digne une pareille attitude.

— *La Halle aux Cuirs* se sauve, il est vrai, par un feuilleton de M. Audebrand : *l'Hôtellerie du Gril-d'Or*.

En voici la première phrase :

« Cela se passait dans les beaux temps du règne de Louis XIV. Un soir du mois de novembre que le vent mugissait avec force, le comte de Chavigny, alité depuis quelques semaines, prévoyait qu'il était près de mourir... »

Après une visite du médecin, ce pauvre comte fait appeler son intendant, auquel il veut faire part de ses dernières volontés. Mais avant de prendre la parole, *il vida*,— dit toujours M. Audebrand,— *une tasse de tisane pour se donner des forces.*

Tisane... de champagne ?

= Qu'a donc fait M. de Rothschild à la maison Violet pour qu'elle fasse insérer dans le *Journal des Coiffeurs* du 1er février cette réclame flatteuse?

« En frôlant toutes ces belles dames qui étaient, il y a peu de jours, au bal brillant du baron James de Rothschild, *on songeait* à la maison Violet. Leurs gants avaient sans doute été renfermés dans quelques-uns de ses sachets embaumés; leurs mouchoirs contenaient quelques gouttes de ses enivrants parfums; leurs cheveux, lisses et reluisants comme des ailes de corbeau, décelaient la présence de ses pommades superfines, et la fameuse *crème Pompadour* avait été étendue délicatement sur un grand nombre de jolis visages, dont la fraîcheur était enchanteresse. »

— *Paris nouveau*. Hebdomad. Rédact. : Nicoullaud, 45, rue Laffitte.

Les premiers numéros contiennent une revue très-vive et très-piquante des publicistes financiers qui florissent en ce moment à Paris. Elle est attribuée à Leo Lespès.

— *La Causerie*, Journal des Cafés. Rédacteur : Cochinat, 35, boulevard Bonne-Nouvelle. — Bihebdomadaire.

Paraît vouloir régner despotiquement sur les limonadiers : « Honte, s'écrie M. Cochinat, aux patrons qui ne feront pas rédiger avec une sainte terreur dans leurs officines le moka divin qui régénère

et console ! Qu'ils tremblent et pâlissent dès ce moment ! »

Mais peut-être les coupables trouveront-ils moyen d'apaiser ce grand courroux en s'adressant à M. Théveny, l'administrateur dudit journal, qui se charge, — annonce encore M. Cochinat, — de leur fournir tout le personnel utile à l'exploitation de leurs maisons.

Obligeant administrateur ! Fortunés limonadiers !

— *Le Diable à Paris*, journal satanique, diabolique, infernal, charivarique, funambulesque, etc., écho des bourdonnements du jour et des chuchotements de la nuit. Paraissant tous les dimanches, 28, rue Bergère.

Ce titre cherche trop à être drôle pour donner de grandes espérances.

— Un journal de musique : *l'Harmonie ;* — de pédagogie : *l'Ecole normale ;* — de médecine : *la Clinique européenne ;* — d'enfance : *l'Arc-en-ciel.*

= Une humeur belliqueuse semble saisir notre monde littéraire.

Nous ne parlons pas de l'année 1858, pendant laquelle le journalisme parisien a bien eu sa vingtaine de duels et sa centaine de provocations, au plus bas.

Mais, tout récemment, à la Société des Gens de lettres, il y a eu bataille entre MM. Nadar et Charles Deslys, au sujet de certains reproches adressés à M. Godefroy, l'ex-agent de la Société.

Mais, en plein Institut, il y a eu encore (le 21 janvier) bataille entre les orientalistes de la section des Inscriptions et Belles-Lettres.

Et les orientalistes n'y vont pas de main morte quand ils s'y mettent. — Ce sont vrais Turcs et vrais Arabes.

Comme tout, en ce bas monde scientifique, doit finir par des brochures, celle de M. Reinaud, qui vient de paraître, ne me semble que l'avant-garde d'une armée de petits mémoires fort récréatifs au point de vue de la polémique.

De la brochure de M. Reinaud, membre de l'Institut et professeur d'arabe, il ressort en effet qu'un complot a été organisé par M. Stanislas Julien, professeur de chinois, et M. Vivien de Saint-Martin, simple géographe, à seule fin de faire croire au monde savant que lui, Reinaud, ne savait pas un mot de la géographie de l'Inde, et que toutes ses découvertes en pareille matière étaient un vol fait à autrui. Lesdites machinations auraient de plus abouti à lui faire recevoir en face de ses collègues assemblés « le reproche le plus direct et le plus insolent qui puisse être adressé à un honnête homme, » — celui d'un véritable abus de confiance et d'un impudent plagiat.

M. Reinaud, c'est lui-même qui nous l'apprend, n'essaya pas de répondre à l'heure même; mais c'était pour se dédommager avec usure de ce pénible silence, si nous en jugeons par le mémoire que nous avons sous les yeux.

M. Stanislas Julien y est accusé de ne rien savoir en fait d'histoire et de géographie, d'avoir commis à propos de Pline une ânerie qualifiée, et d'être aussi injustement agressif que feu Quatremère, — reproche toujours vexant, même pour un professeur de chinois.

M. Vivien de Saint-Martin a pour son lot l'ingratitude et la partialité la plus injuste.

Enfin M. Guigniaut, — encore un académicien, — qui a eu l'imprudence de soutenir ces messieurs dans leur dire, est représenté comme n'ayant ja-

mais fait de livres, comme étant incapable d'en faire, laissant mettre son nom sur la couverture de volumes à la confection desquels il est resté complétement étranger.

Quant à la justification proprement dite de M. Reinaud, nous n'osons trop la résumer, dans la crainte de faire quelque faux pas. Comment, en effet, pouvoir faire entendre aux délicates oreilles de nos lecteurs que M. Reinaud a « pu constater la mention, déjà soupçonnée par lui dans la relation de Hiouen-Tsang, des noms des rois Harchavard Dhana, Vikramaditya, etc., qui, sous les formes chinoises Ko-li-cha-fa-tan-na, et Pi-ki-lo-mo-o tie-to, etc., avaient échappé à l'intelligence de MM. Rémusat, Klaproth et Landresse ? »

=Les répliques des adversaires de M. Reinaud ne pouvaient se faire attendre. La première a paru déjà sous le titre épigrammatique de : *Réponse mesurée de M. Stanislas Julien à un libelle injurieux de M. Reinaud, membre de l'Académie des inscriptions.*

« Dans la séance de l'Académie des inscriptions du 14 février, dit M. Julien, M. Reinaud, sans aucune provocation de ma part, a lancé contre moi un libelle rempli d'injures. L'injure n'est pas une arme à mon usage; c'est l'unique ressource de ceux à qui manquent la force, la raison et le bon droit. Je rédigeai sur-le-champ dans un style calme et modéré une réponse de 24 pages in-4° qui ne laissait aucune attaque impunie... Je soumis ma réponse à plusieurs de mes confrères; ils furent tous d'avis que si, par un scrupule exagéré, je tenais à conserver toutes les parties de ma défense, ce serait, comme disent les Chinois, *employer une massue pour écraser un moucheron.* »

. . . . . .

En conséquence, M. Julien se borne à réfuter — assez péremptoirement, il faut en convenir, — les assertions de M. Reinaud.

Voici un extrait du passage où il démontre que ce dernier lui a emprunté son propre ouvrage :

« Je passe au second fait dont j'espère démontrer la réalité, pour expliquer à l'Académie comment M. Reinaud avait pu se procurer sans peine un certain nombre de transcriptions indiennes qui exigeaient la connaissance du chinois et du sanscrit; je racontai que M. Reinaud, ayant appris dans mes conversations avec lui que les pages de mon exemplaire du *Fo-Koue-Ki* étaient couvertes de transcriptions sanscrites, opérées à l'aide de mon alphabet harmonique, me l'emprunta pour quelques jours et ne me le rendit qu'au bout de trois mois.

« M. Reinaud protesta énergiquement contre la déclaration que je venais de faire : il me reste à la démontrer avec une évidence complète.

« Pendant que M. Reinaud avait chez lui mon exemplaire du *Fo-Koue-Ki*, il crut un jour me rendre service en écrivant à la marge de la page 391, vis-à-vis du n° 94, plusieurs transcriptions de sa façon. J'avais eu d'abord l'intention d'en faire graver le *fac simile* et de le donner ici; c'eût été une peine superflue, par la raison que plusieurs académiciens qui connaissent parfaitement l'écriture remarquable de M. Reinaud pourraient, au besoin, attester qu'ils ont vu, de leurs propres yeux vu, sur mon volume en question ces transcriptions tracées de sa main. Le coupable s'est donc trahi lui-même, et je suis en droit de

lui appliquer ces mots de l'orateur romain : *Habemus confitentem reum.*

. . . . . .

« Stanislas Julien,

« Membre de l'Institut, administrateur du Collége de France. »

Nous ne savons si quelques brochures viendront encore égayer ce petit scandale scientifique ; mais, tout en en profitant, nous ne pouvons nous empêcher d'en regretter les fâcheuses conséquences, au point de vue du relief qu'il importe à une aussi illustre compagnie de garder vis-à-vis du monde savant.

= On joue à la Flèche les *Crochets du père Martin*. — Si les cœurs sensibles de cette localité ne font pas queue dès le matin, ce ne sera pas la faute de l'affiche.

Lisez plutôt :

« Cette charmante pièce intéresse à raison de la simplicité de son intrigue, de la moralité de son enseignement, et du naturel des sentiments de douce sympathie qui y sont en jeu.

« Point de meurtres, point de ces éclats de convention, de ces scènes horribles pendant lesquelles les spectateurs étouffent sous le poids d'affreux cauchemars ; le public reste sous le charme d'un bout à l'autre de la pièce. On pleure ; mais ce sont

de douces larmes, *nul ne cherche à les cacher ;* car elles ne peuvent *qu'honorer*, *ces larmes qui partent du cœur*, comme un tribut d'hommage à la morale et à la vertu. »

= Voici de quoi donner raison aux pessimistes qui nous montrent la corruption s'infiltrant dans toutes les classes de la société.

Ce document, que nous reproduisons dans son intégrité, est un petit carton dont la couleur chamois nous a paru un raffinement de coquetterie :

Avis.

« Le S^r^ Chevaly a l'honneur de faire part à Messieurs les Concierges qu'il se charge des travaux de Vidange par les meilleurs procédés employés jusqu'à ce jour et aux prix les plus modérés. Il sera fait une gratification proportionnée à l'importance des travaux à ceux qui voudront l'avertir de leur exécution. N° 5, rue Galande. »

Jusqu'à l'adresse, tout en est bon ; seulement un seul point nous intrigue : la gratification sera-t-elle en nature ?

= Tout compte fait, le Punch-Grassot se trouve avoir déjà rapporté quarante mille francs de bénéfice à ses actionnaires. — Il est vrai qu'ils n'avaient pas craint de se mettre en frais de publicité.

Une autre société se forme en ce moment pour l'exploitation d'une autre liqueur, dite *Vermouth-Lassagne*, — avec l'autorisation de l'acteur susnommé.

Ce genre de commerce nous paraît peu digne d'encouragement.

LIVRES

Champfleury. *Les Amoureux de Sainte-Périne.* (Librairie nouvelle.)

— La revoilà donc cette œuvre grosse de scandale! — Du monstre auquel la *Presse* a si précipitamment rogné les ongles, il ne reste plus qu'une histoire attachante, qu'une étude précieuse par la vérité et la nouveauté de ses détails.

— Signalons deux nouveautés entre les jolis petits volumes de la librairie Tardieu :

Un in-32, *la Feuille du coudrier*, historiette conçue dans les bonnes traditions de Berquin, une idylle agréablement filée dans un coin de cette *petite Pologne*, si chère aux promeneurs du Luxembourg ;

Un in-12 qui est presque un roman, — *Lady Clare*, — mais toujours dans cette gamme honnête et douce dont l'auteur s'est fait une loi. — Une page des poésies de Tennyson est devenue entre ses mains une intéressante moralité. — On a deviné déjà que ces deux ouvrages sont dus à la plume de M. J. T. de Saint-Germain.

— W. Reymond. *La peinture alpestre* (Cherbuliez). — Après cette monographie consciencieuse, il reste bien peu à dire sur les artistes de l'école genevoise. — On peut même reconnaître que le patriotisme de l'auteur s'y est piqué d'une rare im-

partialité; mais pourquoi avoir dédié ce livre à un peintre? A la place de M. Hornung, nous en serions embarrassé.

— *A bas les cuistres!* par Bonav. Soulas (Lib. Nouvelle). — Petit livre de circonstance qui n'a pas besoin de nous pour faire tapage. — C'est un plaidoyer imprimé tout vif. — Beaucoup de bruit pour pas grand'chose!

THÉATRES

Odéon. *Les Grands Vassaux*, drame, 5 actes, par V. Séjour. Pièce embarrassée et malhabile — Des réminiscences de partout. — Un beau rôle pour Ligier qui a soutenu la pièce, aidé par la blonde Mlle Périga — Chute bruyante le premier jour — La pièce s'est relevée à la seconde représentation.

Nous aimons mieux les débuts de Mlle Debonne dans *Iphigénie*.

— Théatre Impérial. *Maurice de Saxe.* — Si nous avions eu l'honneur de siéger au conseil de révision qui examine les pièces présentées au Cirque, nous eussions certainement renvoyé celle-ci dans ses foyers. — La charpente en est par trop débile, et la prose par trop cacochyme.

On ne peut excuser M. Paul Foucher qu'en supposant la perte momentanée du binocle que vous connaissez. — Sa myopie lui en recommandait cependant bien l'usage, à la distance où nous sommes du vainqueur de Fontenoy.

— Les *Folies-Nouvelles* continuent avec un certain bonheur l'exploitation de leur petit filon mythologique — Le *Jugement de Pâris* est une bouffonnerie de la bonne école et vaut la peine qu'on se déplace pour aller l'applaudir. — Dupuis est un berger qui vient en droite ligne du mont Ida.

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, place du Panthéon, 2.

2e QUINZAINE DE FÉVRIER.

Un auteur inconnu. — La poésie d'un tapis-franc de la Cité. — L'atelier du père Suisse. — Friture historique. — Bévues : — Le roi David germanisé par la *Patrie*. — Vénus *de* Callipyage. — Une rectification à la *Gazette des Tribunaux*. — Halévy auteur des *Huguenots*. — Les inconvénients du décès d'un notaire. — Le plus naïf des rapports. — Petites distractions d'un grand mathématicien. — Le tonneau du porteur d'eau et les jupes de Mme X***. — Un amateur de Musset. — Originaux : Louis Achille Boblet. — M. d'Héricault et les bibliographes toulousains. — A propos de la Bibliothèque Elzévirienne. — Journaux : le *Quart d'heure* et le *Magasin d'illustrations*. — Eloge du prince Youssoupoff. — Profession de foi nivernaise. — Spécimen des *Pensées d'outre-tombe*.

On ne saura jamais assez combien notre temps produit d'auteurs manqués, incompris, malheureux, et trop souvent, hélas ! dépourvus des plus simples éléments qui puissent servir de base à leurs prétentions. Le peuple, en sa langue brutale, les confond sous le terme d'auteurs *toqués*, et, entre nous, le terme ne manque pas de justesse. Celui dont nous publions la lettre nous a paru présenter un type curieux et complet à ces divers points de vue, et notre publicité, dont l'écho ne parviendra pas jusqu'à lui sans doute, sera peut-être la seule dont ses œuvres aient été gratifiées jusqu'ici. C'est, comme on le verra, une offre faite à un libraire; nous la reproduisons intégralement :

« Monsieur,

« Depuis quelques jours étant dan lintensions de trouver une personne qui veuillie bien traiter une ou plusieurs affaires avec moi, et par la visite que je vien de recevoir dun amis a qui jai manifesté més désirs. Il ma desuite dit que je ne pouvais mieux faire que de madresser a vous, Monsieur, et que si la chose vous convenait, vous étiez a même mieu que personne de traiter avec moi. Surtout moi qui suis un peauvres diable. Paralysé depuis trois ans au moin et des deux jambes et par consequans pas heureux de ne pouvoir quiter la chambre vus mon infirmité, et ne demende pas mieux que de traiter nimporte les conditions que lon voudras bien me faire, il sagit donc de vous dire que je vien de terminer un de més dernier ouvrage, qui sons vingt quatres Chansons, tel que Rommense, Chansonnaite, godriole et autres, dun estil assé grandiose et surtout bien gazées ; donc jespaire, Monsieur, que vous dégnierai en acsepter loffre que jai lhonneur de vous en faire, si du moins elles pouvait vous convenir, en vous portant intéret.

« Mais, jaurais plus a vous offrir encore, cest un Dramme, Vodeville ou non vodeville, mais en suppriment lés coupplets, ce qui serait grand dommage, vus quil sons charmans et non ménagé, il est en cinq actes, et dun grand intéret, et intitulé :

Paris, Bordeaux et Marseille, ou le dévouement d'une femme, et je vous proteste que si vous pouviez en avoir, ou trouver le plassement, soit dune maniere ou d'une autres, se serait une superbes affaire pour vous et ne croyéz pas, monsieur, que se ouvrages soit un ramassis de tous ce qui a dejas étés repraisanté sur lés prinsipeaux théatres de la capitales, je vous offre se travail comme étant entierement nouveaux, car jamais on na vus une femme se dévouer de cette maniere dan lintéret de ces maitres, et donc se intéret dis-je, monte déchelon en echelon jus quaux grands dénouement qui devras interesser toute la populations de la capitale, vus que se ouvrages est dabord trais moral, ensuite sérieux, et surtout excesivement commique.

Jai donc encorres un troissieme et dernier de més ouvrages, qui ne porte pas moins dintéret que lés premiers, cest un Vodeville, en trois actes, donc lés coupplets ni sons poins égallement menage, et intéressant, il est intitulé : *les Amours de Georgette, ou la faute reparaie*, travail aussi entierement nouveaux, donc la charpante commanse du village a la ferme, et vas se terminer au chateau de Madame la duchesse de *** avec dés honneurs des plus grandiose, enver une simple villagoise et sa famille. Donc le fils unique de cette même duchesse, et pard une ruzes dés mieux combinée de lui cest volontairement mis dan un enchainement beaucoup audesous de cés dignietés, mais aussi

repare til cés torts puis que la jeune villagoise ne se voit antourée que dhommages dés plus éclatans et toutes sés honneurs se passe dan linterieur du parc du chateau

« En consequanse, Monsieur, si un ou tous cés ouvrages pouvait vous porter intéret, je vous supplie en grasse de bien voulloir men donner connaissance le plutot possible, vous mobligerais infiniment pard égard a ma douleureuse infirmité

« Tout a vous, Monsieur, et je suis votre trais humble et dévoué serviteur

« FOURNIER. »

Paris, ce 21 février 1859.

49 rue du ponceau, pré celle St denis.

= La réclame a décidément accompli son tour du monde.

L'hôte d'un *tapis-franc* de la Cité publie une brochure dans le seul but d'achalander son comptoir.

Or, nos lecteurs le savent, la brochure est un moyen d'annonce des plus relevés. Les maîtres du genre, comme Fattet, Giraudeau et Jacowski, s'en étaient jusqu'ici seuls permis la confection. Une brochure n'a rien des vulgarités de l'annonce ; c'est une amorce destinée à flatter les goûts littéraires d'une certaine catégorie de clients.

Aussi n'a-t-on pas vu sans étonnement sortir des presses d'Appert-Vavasseur, passage du Caire (nous livrons l'indication aux incrédules), un fascicule de

24 pages intitulé : *la Maison du* Lapin-Blanc (1re édition).

Les derniers mots indiquent assez la noble confiance de ceux qui sont intéressés dans cette singulière publication ; elle est divisée en deux parties, — prose et vers, — qui composent assurément la lecture la plus ébouriffante du monde. — Les extraits qui suivent tâcheront d'en donner une idée. Ceux de nos lecteurs qui n'en comprendraient point tous les termes pourront consulter avec fruit les livraisons déjà parues de notre Dictionnaire des *Excentricités de la langue française* (7e volume).

« Eugène Sue, notre célèbre romancier, nous a dépeint, il y a déjà près de vingt années, l'intérieur de cette fameuse maison du *Lapin-Blanc*, située rue aux Fèves, dans la Cité.

« La maison du *Lapin-Blanc* se ferme maintenant à dix heures du soir, la police n'a plus l'occasion d'y venir exercer sa rigueur et ses arrestations ; cette cantine de l'indigence est plus morale peut-être que les maisons de jeu et certaines sociétés en commandite ; elle a pour propriétaire actuel le père *Mauras*, né à Bordeaux vers 1783, et qui réunit les qualités et les défauts du présomptueux Bordelais.

« La consommation presque exclusive du *Lapin-Blanc* consiste en vins de Bordeaux d'une nature louche et hyperbolique, en bière à quatre sous la canette, en eau-de-vie à un sou le verre, et dans les jours de somptueuses ripailles, quand un ouvrier

chaudronnier ou corroyeur est embauché, on obtient quelquefois de la munificence du travailleur du champagne des Batignolles à 22 sous la bouteille.

« L'eau-de-vie pure de betterave règne en souveraine dans ce singulier Eldorado ; il serait difficile de la détrôner ; les habitués l'adorent à l'exclusion du vrai cognac.

« Le père Mauras préside en patriarche aux joies et aux peines de son établissement.

« Ce vieillard original, doué d'esprit naturel et d'une petite érudition, est presque poëte. « Je fais des bouts-rimés, dit-il avec abandon ; je sais l'orthographe, mais je ne connais pas bien les règles de la versification. » Or, il monte souvent sur son cheval Pégase, et voici quelques échantillons de ce qu'on lit sur les murs moisis de sa truanderie : nous copions textuellement au hasard :

Vieille femme de Saint-Lazare,
Si tu viens ici, par hasard,
Te chauffer comme un lézard,
Ne fais pas de commerce dans le bazar.

Lapin-Blanc, que tu m'amuse!
Tes mystères sont charmants ;
Quand je suis dans ta cambuse,
J'éprouve mille agréments.

Illustre chiffonnier, quand tu trinques à la ronde,
Tu dis que ton état est le plus propre du monde ;
Comme de ton réduit, tu t'en fais un manoir,
Tu es donc philosophe sans le savoir.

Fumeur, fumeuse et fumoir,
Ne faites pas tomber de tabac sur le comptoir,

Ami, prends un sou de Raspail,
Pour rincer de tes dents l'émail.

Lapin-Blanc, que me veux-tu
Avec ton jaune et ton camphre ?
Tu déranges ma faible vertu
Jusque dans le fond du ventre.

Commère, prends un sou d'absinthe,
Elle est de la Terre-Sainte,
Prise, brin par brin,
Sur les bords du Jourdain.

Ne croyez pas qu'au Lapin-Blanc,
La goutte soit quelque chose de dégoûtant.
Pour un sou, on en donne d'aussi bonne
Que n'importe chez quelle personne.

= Le marteau des démolisseurs va faire sous peu disparaître un des temples les plus curieux qui aient été érigés aux études artistiques. L'académie du père Suisse, le doyen des modèles, est située au premier étage. Un corridor assez sombre conduit à un escalier usé par les semelles des rapins. Sur la première porte que l'on rencontre, on lit : *Suisse*, on lit même quelquefois au-dessous de ce nom vénérable des plaisanteries plus ou moins caustiques. Pénétrez le soir dans ce sanctuaire, vous verrez un modèle, homme ou femme, exposé aux plaisanteries les plus grivoises, posé sur une table ronde et facile à mouvoir.

Le maître du lieu a mis ce patient dans la situation qu'il doit garder au moins huit soirées, et ne le quitte pas de l'œil.

Assis dans un grand fauteuil, il se mouche, cra-

che et impose silence, au besoin. Lorsqu'il est bien portant et de bonne humeur, il égaye ses élèves par le récit de ses souvenirs. — David le trouvait un homme superbe; Gros et Géricault l'ont honoré de leur confiance; Prud'hon l'estimait tant qu'il ne voulait jamais, dit-il, avoir recours à un autre.

La salle est éclairée par un quinquet à vingt lampes resplendissant de lumières; quatre-vingts tabourets ou banquettes disposées en amphithéâtre sont plus ou moins occupés selon la saison; mais jamais cependant on ne voit trop de vides. Les murs sont couverts d'académies laissées en payement d'un mois en retard, de figures abandonnées par de généreux rapins. Une tête de guillotiné, due au pinceau de Géricault et donnée par le peintre à son modèle préféré, est saisissante de réalisme.

Si le modèle, pour un motif ou pour un autre, était en retard, on voyait naguère Suisse lui-même quitter ses chausses et livrer aux regards scrutateurs des élèves les restes du corps qui lui avait valu tant de triomphes.

L'académie de Suisse est ouverte le dimanche comme les autres jours, de six à dix heures du soir; le premier de l'an et le mardi gras sont les deux seuls congés que la gent artiste se permette.

= Où va se nicher l'histoire!

Au-dessus de l'antre fumeux d'un marchand de

friture de la montagne Sainte-Geneviève se balance cet écriteau :

Beignets à la frise-poulet,
inventés par Stanislas, roi de Pologne.

= Il n'est jamais trop tard pour régler ses comptes. — Prouvons donc à M. Alfred Tranchant que nous ne l'avons pas oublié.

M. Alfred Tranchant a l'imprudence de signer les faits divers de la *Patrie*.

Or, dans les faits divers proposés le 6 février par cet estimable journal à l'émerveillement de ses nombreux abonnés, nous lisons ce qui suit :

« — Notre vie dure 70 ans, *dit un auteur allemand*, *David*, et elle peut arriver à 90. Admettons 70 ans que l'homme passe sur la terre au milieu de ses semblables, et voyons combien il passe d'années avec l'usage de sa raison. Les vingt premières disparaissent tout d'abord, parce que les années de l'enfance ne sont pas les années pendant lesquelles l'homme fait usage de sa raison. Restent 50 années. Les 5 années de jeunesse qui suivent sont le plus souvent employées en amusements et en folies. Restent 45 années. De ce nombre, il faut retrancher un tiers que le sommeil nous fait perdre, car, sur 24 heures, la plupart des gens en dorment 8. Restent 30 années.

« Comptons 4 heures par jour, c'est-à-dire le sixième du temps pour boire, manger et pour d'autres besoins communs à l'homme et aux animaux; il nous reste 25 années que l'homme pourrait vivre avec l'usage de sa raison. Mais combien faut-il en retrancher, si l'on réfléchit que chez la plupart, les dix dernières années de la vie son

passées au milieu des maladies, et que le peu de temps qui reste est bien employé par la minorité des hommes et tout au plus pour se conserver ? Nous nous arrêterons là, car il pourrait à la fin rester trop peu de temps pour la raison, qui pourtant nous doit élever si haut au-dessus des autres animaux. »

Ce calcul n'est pas neuf, mais il est peu consolant, dirait Bilboquet. Mais que n'ajouterait-il point s'il ouvrait, comme nous l'avons fait, les *Psaumes de David*. (Ps. XC, v. 10), et s'il y lisait ce texte sacré :

« La durée de notre vie est de soixante-dix ans, ou de quatre-vingts pour ceux qui ont le plus de vigueur ; l'âge même de la vigueur des hommes n'est que travail et que peine ; il passe vite, et nous nous envolons. »

Oh ! *Patrie ! Patrie !* que vous ont fait les auteurs allemands pour leur décerner de semblables réclames ?

= Dans le dernier catalogue publié par l'éditeur d'estampes Evans, nous trouvons mentionnée une copie de la Vénus *de* Callipyge.

De Callipyge mérite une couronne.

= Dans la *Gazette des Tribunaux* du 25 de ce mois on lit, sous la rubrique *Province* :

« Une erreur *grasse* s'est glissée dans notre dernier compte rendu.....

Pour une rectification, il faut avouer que c'est avoir la main malheureuse

= N'oublions pas, parmi toutes ces bévues, de signaler le N° 2 de la *Revue anecdotique*, qui, dans ses anecdotes sur Rossini, donne à entendre qu'Halévy a fait les *Huguenots*.

Ce n'est pas mal non plus pour une petite publication qui se mêle d'éplucher ses voisins.

= On lit dans le *Messager de l'Allier* du 9 février, — sous la rubrique *Annonces légales :*

Avis.

« Le public est prévenu que le sieur Labouesse, ancien notaire à la Petite-Marche, a, *par suite de décès*, cessé ses fonctions de notaire. »

Au moins voilà un motif sérieux !

= Voici qui est encore un peu plus fort.

C'est un rapport adressé par un chef de station au chef de service d'un chemin de fer de la rive gauche, — il date de ce dernier été :

« Monsieur,

« J'ai lonneur de vous informer que l'orage est tombé sur le fil electric pres de ma station, le tonnerre ma pasé entre les jambes, envoyer moi l'inspecteur de la ligne pour vérifié *si rien n'est dérangé dans mon appareil.* ***. »

= Il n'est pas un apprenti mathématicien qui n'ait entendu conter, à ses heures perdues, les distractions du bon et savant St... ; — le souvenir de celles-ci nous a paru digne de mémoire.

M. St... cheminait un jour dans la rue, fort absorbé par je ne sais quelle suite de calculs. Tout à coup un beau disque noir, — un vrai tableau tentateur, — s'offre au morceau de craie que sa poche tenait toujours en réserve. — C'était le fond du tonneau d'un porteur d'eau qui montait ses deux seaux à un étage voisin. M. St... s'arrête instinctivement et s'abîme en quelques minutes dans une myriade de chiffres qu'il essuie de temps à autre avec le pan de sa redingote. Cependant l'Auvergnat redescend, et, sans dire gare, fait rouler de nouveau son équipage. Mais il avait compté sans M. St... qui, toujours attaché à son char et toujours crayonnant, ne s'en sépara qu'après avoir terminé ses observations.

= Si le porteur d'eau s'étonna, il en fut bien autrement d'une dame qui, vêtue de grand deuil, rendait un jour visite au même savant.

Visiblement préoccupé, M. St... paraissait sonder du regard la jupe de sa visiteuse. Tout à coup sa main s'allonge convulsivement, et à l'instant où la dame, surprise, se préparait à répéter avec l'Elmire de Molière :

Ah! de grâce, laissez, je suis fort chatouilleuse,

elle voit avec stupéfaction le même morceau de craie sortir de cette main audacieuse et barioler impitoyablement sa robe.

C'était encore un problème dont M. St... cherchait la solution.

= Ces deux traits ne sont que comiques. En voici un d'une touchante modestie.

Entre autres services rendus à la science, M. St... est l'auteur d'un théorème qui porte son nom. Lorsque vient le moment de le démontrer à son auditoire, il ne sait comment s'y prendre pour dissimuler son *ego,* et murmure en rougissant :

« J'arrive, messieurs, au théorème dont j'ai l'honneur de porter le nom. »

= Un admirateur frénétique de Musset, — M. Didier, — travaille en ce moment à s'en faire une édition merveilleuse.

Chacune des pages de son auteur favori est choisie parmi les plus belles que peuvent offrir plusieurs exemplaires, puis *renmargée* avec le plus grand soin.

Enfin notre habile aquarelliste, —Eugène Lamé, — fait tout exprès pour lui une charmante série de dessins originaux.

Que d'enchères tous ces raffinements ne préparent-ils point aux ventes futures !

= Encore un excentrique de moins :

Le public des bibliothèques s'étonne de ne plus voir depuis longtemps un habitué à tête vénérable, aux yeux protégés par une forte paire de lunettes,

vêtu, hiver comme été, d'un costume absolument blanc (pantalon, jaquette, cravate et gants), qui fût au moins une journée neuf et frais.

Ce bonhomme, — car c'était un bonhomme aussi inoffensif qu'obligeant, — se nommait Louis Achille Boblet. Il était fils d'une femme artiste, Mme Boblet, née Gipoulou, et avait longtemps partagé sa vie entre le commerce d'estampes et la politique. Cette dernière lui avait même joué quelques mauvais tours qui avaient contribué à blanchir sa chevelure hérissée.

Fureteur de bibliothèques, bienfaiteur acharné de ces établissements, Boblet passait sa vie à recueillir des brochures et des images qu'il offrait généreusement aux dépôts publics. N'aurait-il eu que dix centimes dans sa poche, il aurait acheté une carte de visite qu'il savait manquer à la Bibliothèque Impériale.

Malheureusement le café Génin, café pittoresque dont la *Revue* a déjà entretenu ses lecteurs en 1855, attirait Boblet presque autant que les établissements littéraires. Bavard et bon convive, il avait su grouper autour de lui un certain nombre de *bohèmes* avides de nouvelles qu'il émerveillait tous les soirs rue Vavin ; le cercle était nombreux et de nombreuses libations conduisaient souvent Boblet dans un quartier éloigné sans qu'il s'en doutât. Une âme charitable se chargeait alors de le ramener au bercail, quelquefois aussi le sommeil le lais-

sait attardé dans une rue qu'il ne pouvait jamais reconnaître le lendemain.

Quérard, compagnon bibliographique de Boblet, lui a consacré dans sa *France littéraire* une longue notice dans laquelle il fait ressortir les qualités sérieuses de ce singulier personnage. Nous nous dispenserons donc de donner ses titres littéraires. Nous dirons seulement que L. A. Boblet a publié la *Vie de sainte Élisabeth de Hongrie* de M. de Montalembert, et qu'il entrait en fureur à la moindre allusion défavorable sur l'écrivain du *Correspondant*.

= Le soleil du Midi nous paraît avoir singulièrement échauffé la tête des bibliophiles toulousains.

Ne voilà-t-il pas qu'ils font paraître chez l'éditeur Abadie, 4, rue Croix-Daragnon, une *Bibliographie toulousaine*, bulletin mensuel, dont le premier numéro nous apprend, entre autres choses merveilleuses...

Que la *Bibliothèque Gauloise* de Delahays l'emporte de beaucoup sur la *Bibliothèque Elzévirienne* de Jannet.

« Dans la Bibliothèque Elzévirienne, dit M. F. Guibert, vous lirez les œuvres de : d'*Héricault*, l'abbé de Marolles, Alain Chartier, Coquillart, Cretin, Roger de Collerye, Des Perriers, Maynard, Sarrazin, et quelques autres ouvrages d'un mérite

vrai, mais presque toujonrs ennuyeux. » Etc., etc.

Pendez-vous, monsieur Guibert! car ce d'Héricault, mis par vous au rang de nos vieux poëtes, est tout bonnement le moderne éditeur des *Coquillart* et des *Roger de Collerye* que vous lui assimilez si imprudemment.

Et M. d'Héricault n'a nullement la prétention d'être presque toujours ennuyeux, même en compensation de son vrai mérite.

= Puisque nous avons parlé de la collection Elzévirienne, versons un pleur sur la retraite de son fondateur.

Après s'être donné beaucoup de peine et de soins, M. Jannet vient de se retirer sous sa tente... en plein Vaugirard.

Nous n'avons point à discuter les débats administratifs qui ont déterminé cet acte ; nous savons seulement que M. Jannet laisse derrière lui une collection de cent volumes et plus qui tiendra parmi les grandes publications de notre époque une place des plus honorables. — Une bonne partie des vieux monuments de la langue française ont été réédités là avec tout le respect et tous les égards qui leur étaient dus. — Depuis les notes et les index jusqu'au papier et à l'impression, tout, dans cette longue série, mérite un éloge dont le temps ne diminuera point la portée. — Enfin leur cartonnage élégant et solide a servi de type à différentes publications du même genre.

On dit que la maison Pagnerre s'est chargée provisoirement d'écouler les produits de la maison Jannet, en prélevant une remise de 50 pour 100. — Ce n'est pas une trop mauvaise affaire !

= Une nouvelle Revue de quinzaine, — *le Quart d'heure*, — gazette des gens demi-sérieux. Rédacteurs : Vernier, Astruc, Louvet et Gachet, 40, rue du Bac.

Le premier numéro forme un fort volume, ne contenant pas moins de deux nouvelles et de cinq ou six articles critiques, et sur la couverture bleue duquel on a figuré un cadran solaire dont l'aiguille est formée par une plume. Nous souhaitons qu'aucun nuage ne vienne arrêter cette petite machine littéraire dont la marche paraît assez bien réglée, à en juger du moins par ses débuts.

= L'éditeur d'estampes Rapilly vient de faire paraître un *Courrier de l'Amateur*, bulletin bibliographique à l'usage de l'artiste et du curieux, paraissant tous les deux mois.

L'éditeur Plon lance jeudi le premier numéro de son *Magasin d'illustrations*. — Ce journal, hebdomadaire, aura quatre pages de texte et quatre pages de gravures. Il ne coûtera pas plus de dix centimes par livraison, et son abonnement sera de six francs

par an. Il est sous-entendu que ces gravures sont des reproductions de clichés anglais, sans cela des conditions aussi modiques seraient impossibles. — C'est un pendant à l'*Univers illustré*, qui est d'un plus grand format, mais dont le plan nous paraît absolument le même.

= *Etude sur les œuvres du prince Youssoupoff.* (Extraits de plusieurs journaux de Paris.) Impr. Boisseau. Une broch. in-32.

Le nom du prince Youssoupoff n'est pas inconnu à Paris, où il a été pendant près d'un an le synonyme de magnificence et de prodigalité. La presse allemande a chanté déjà sur tous les tons les talents de ce noble boyard, et les chroniqueurs de la capitale n'ont pas manqué de saluer sa bienvenue dans un hôtel de la rue Laffitte. Un si grand retentissement ne pouvait manquer de l'entourer d'un cercle d'adulateurs plus ou moins délicats dans l'expression de leur enthousiasme. Il n'en faut pas plus pour faire pressentir un gros *pavé* dans cette brochure, microscopique comme le catalogue d'un confiseur. Quelques fragments pourront en faire juger. Ils ont trait à la supériorité des compositions musicales du prince Youssoupoff :

« Déjà fort répandues en Allemagne, en Italie, en Belgique, elles se recommandent par une facture large et simple à la fois...

« On trouvera surtout ces qualités dans la nouvelle symphonie dédiée au duc de Saxe-Weimar,

et qui porte le titre de *Gonzalve de Cordoue*. On se, croit, en écoutant les chants neufs qu'elle renferme, transporté au temps des rois de Castille. On retrouve l'amour et la chevalerie. On entend le bruit des batailles et les soupirs des sultanes. C'est bien un héros, c'est bien Gonzalve dont l'habile compositeur interprète les mâles accents; mais que Fathmé est touchante et vraie !...

« Les autres ouvrages du prince Youssoupoff lui avaient déjà fait une réputation presque européenne; nous ne doutons pas que *Gonzalve de Cordoue* ne le place au premier rang.

« Et quand on songe que c'est au milieu des occupations souvent les plus étrangères à la musique, au milieu des études les plus diverses, que le prince Youssoupoff trouve ses brillantes inspirations, on reste étonné. Les *grands compositeurs* ne sont ordinairement que compositeurs, le prince Youssoupoff, au contraire, est un *des plus brillants instrumentalistes* de l'Europe. C'est aussi *un savant distingué, un diplomate éminent, un linguiste de premier ordre ;* mais, nous l'avons dit, nous ne parlons ici et ne voulons parler que de musique. »

Un Nivernais collectionneur a bien voulu nous apporter une profession de foi qui mérite de trouver ici sa place, même après celle d'Aubril, qu'a reproduite notre 3e volume; elle mérite une lecture attentive :

« Citoyens,

« J'ai été nommé conseiller municipal l'année 1832 de puis cette époque, j'ai toujours exercé. Faisant partie du nombre des membres du conseil de ladite commune, j'ai toujours été reconnu et renommé par ma fidélité à l'égard de soutenir les

droits publics, sans être réformé par le nombre des électeurs qui ont eu majorité en ma faveur.

« Citoyens, je viens donc me présenter, si vous voulez m'accepter, pour soutenir les droits publics de toute la population générale ; le droit de la classe ouvrière, auquel c'est la partie que j'ai exercée toute ma vie. Je connais la fatigue de l'ouvrier, je sais à l'apprécier, sur quoi, je soutiendrais les droits public, et à examiner ses mérites. J'ai toujours travaillé, sans y refuser. C'est pour solliciter le malheureux ouvrier, car je peux le démontrer que dans ce règne d'anéantissement de travail, que je me suis occupé à l'égard de l'ouvrier, attendu que je puis le prouver, par une circonstance présente, puisque je suis porteur de l'exemple ; je peux le faire voir de suite à celui qui me ferait la poursuite, attendu que j'ai la preuve à la main de ce qui est certain : je dirais que j'ai écrit à M. le Président de la Chambre nationale auquel ce magistrat m'a répondu à l'instant : j'ai reçu la réponse du ministre des travaux publics, attendu que je suis porteur du titre. J'ai eu l'honneur de demander, pour nous fonder dans les droits que nous désirions exercer, auquel on nous les a accordés en faveur de l'ouvrier qui m'avait chargé de cette commission à M. Louis-Napoléon, président, auquel nous nous sommes adressés. J'ai formé cette demande, l'égard du soupçon que nous avons à l'égard d'une mine à charbon, que nous espérons trouver, qui existe dans les terrains de Saint-Ouën, dans ce cas, nous pouvons réussir; ce serait dans l'intérêt des ouvriers de tout le pays. Pour prouver ce que j'avance, le travail est commencé par l'ouvrier qui m'a chargé d'écrire à M. le Président.

« Je ne suis pas de l'avis des candidats qui se présentent, qui promettent beaucoup, veulent tout faire et ne font rien, surtout ne sont pas à même; ce n'est que pour faire croire et se faire nommer, après,

arrange-toi, le malheureux ouvrier ; ils disent : tu m'as donné ton suffrage, je profite du travail ; à l'égard de l'ouvrier, je ne veux plus m'en occuper.

« Pour quant à moi, je ne suis pas de cette condition ; je ne promets rien de plus dans ce moment à l'ouvrier, car c'est inutile avant d'être nommé. Pour pouvoir concorder à l'illustre désir des bons sentiments du candidat qui pourrait être nommé, selon sa capacité qui part du fond de son cœur, dont il promet partager avec ses nominateurs, qui lui ont porté un témoignage, à l'effet des suffrages remplis de courage en majorité, alors ce dernier n'a rien à leur refuser, attendu qu'ils l'ont protégé.

« Philibert MINOT,

« Natif de la commune de Saint-Ouën et demeurant aux même lieux, même commune, demeurant au lieu de Jaillette.

Nevers, imprim. Bégat.

=*Pensées d'outre-tombe*, publiées par le baron de Guldentubbé, auteur de la *Réalité des esprits et du phénomène merveilleux de leur écriture directe*, et par sa sœur, J. de Guldentubbé. (Librairie Franck.)

La lecture de ce recueil nous a fait rabattre beaucoup de notre vénération pour les esprits qui sont censés en avoir fait les frais. Parole d'honneur ! nous les croyions plus forts que cela, — plus neufs surtout.

EXEMPLES.

« La justice est le casque du sage.

« La loyauté doit être la base d'un homme vertueux.

« Les adversités fortifient un noble cœur.

« L'hypocrisie est le manteau du méchant, etc., etc. »

= Les curieux qui tiennent à savoir si l'on retarde encore beaucoup en France, liront sans doute avec autant d'intérêt que nous un prospectus de la *seule* maison Ladvocat :

« La *seule* maison Ladvocat, — fondée en 1850, — a l'honneur d'informer le public qu'il n'y a rien de commun entre les fards superfins de sa fabrique et ceux de la maison Tissier et Vanel, qui vient de se fonder. »

Il paraît que le commerce des fards est décidément en hausse.

« La fabrication des fards devant appliquer aux anciens secrets de fabrication du dix-huitième siècle les progrès acquis par l'esprit de perfectionnement actuel, exige des connaissances spéciales dont les *vieilles maisons seules* ont conservé la tradition, » — dit encore la *seule* maison Ladvocat avec un aplomb écrasant pour ses modernes rivaux Tissier et Vanel.

Ce que c'est pourtant que d'être depuis 1850 dans le commerce des fards du dix-huitième siècle!

En attendant, la *seule* maison Ladvocat ne fabrique pas moins d'une vingtaine de fards différents, parmi lesquels nous remarquons :

1° Trois blancs : le blanc de cygne qui est mat,

— le blanc Lavallière qui est rosé, — le blanc de Paris qui est jaune pâle.

2° Deux roses : le rose de Jouvence pâle « pour la ville, » qui est « d'un usage si répandu » (Aïe! aïe !!), — et le rose de Jouvence rouge mat, imitant tout à fait la nature. »

Il y a encore le fard de Ninon qui est à la fois blanc et rose; la fleur de Riz blanche, rose et jaune; la Crème anglaise, également blanche et rose, « qui rend à la peau toute la fraîcheur de la jeunesse, » etc., etc.

Il est bien entendu que tous ces ingrédients sont « les protecteurs incontestables de la peau. » — C'est toujours le prospectus qui le dit.

= Voici le titre exact d'une brochure qui vient de paraître dans le département de l'Hérault :

« *Triomphe de la vérité*, divisé en sept livres. Livre 1er. Triomphe des merveilles de la nature. — Livre 2e. Triomphe de la révolution du soleil. — Livre 3e. Triomphe des empires. — Livre 4e. Triomphe du paradis terrestre. — Livre 5e Triomphe du génie guerrier. — Livre 6e. Triomphe du conquérant de l'univers. — Livre 7e. Triomphe du plénipotentiaire, du conquérant de l'univers, par l'abbé T.-J. Mayneau, de Béziers, protonotaire apostolique de France, *ancien* auteur d'une quantité de livres approuvés et imprimés à Paris *ou ailleurs*, ancien professeur d'éloquence et de philosophie, etc., etc., etc. »

CONCERTS.

Le 15 février. — Concert donné par Mlle Louise Krolikowska. Si le nom manque d'euphonie, celle qui a l'honneur de le porter a du talent pour deux.— Un concerto en *la* mineur nous a révélé en elle l'excellente musicienne, l'éminente artiste. — Alard et Stockhausen ont fait merveille à ses côtés.

Quittons la salle Herz pour les hauteurs du faubourg Poissonnière et signalons deux primeurs dramatiques entre toutes celles à qui le temple du grand Ricourt ouvre à deux battants ses portes complaisantes. L'une a conservé toutes les grâces mutines de la Marinette du *Dépit* en la personne de Mlle Conti; — l'autre fait de M. Dancourt, dans l'Alceste du *Misanthrope*, un bourru qui promet.

Concerts de Paris. — Dès huit heures, une queue compacte se prolongeait du n° 19 de la rue du Helder au boulevard des Italiens. Je ne sais quelle fatale présomption nous empêcha de marcher à la suite de cette foule patiente. — Une heure après, tout était plein, tout jusqu'aux canapés et aux fauteuils, sur lesquels étaient juchés les derniers rangs de spectateurs. — Un effort désespéré nous a seul permis d'entrevoir les dix têtes des bouffes américains qui faisaient l'ornement de ce concert. Elles sont du plus beau noir.

THÉATRES

Théatre-Français. — Les débuts de Mme Guyon sont en bonne voie. — Cette reine du boulevard était taillée pour *Rodogune;* elle a l'ampleur, la voix et le geste. Son *rictus* est peut-être un brin canaille, mais cela réchauffe une tragédie.

Porte-Saint-Martin. — *Un outrage.* — Traduisez un attentat à la pudeur sur une jeune fille ayant moins de vingt ans, avec escalade et sans circonstances atténuantes. — Beaucoup de drame; des coups de théâtre à foison; des effets bien rencontrés; — mais une délicatesse de sujet telle, que sans le talent des interprètes, plus d'une scène vraiment pathétique friserait le ridicule. Laferrière est encore jeune, même à côté de la charmante Mlle Judith Ferreyra.

PARIS. DE SOYE ET BOUCHET, PLACE DU PANTHÉON, 2.

1re QUINZAINE DE MARS.

Distractions d'un mathématicien. — Le poulet fantastique. — Coup d'État domestique. — L'astronome berlinoise. — Politesse exagérée. — A quel prix on devient célèbre. — Dîner du Comité de la Société des gens de lettres. — Débats des orientalistes (suite et fin). — Le Casino de la rue Cadet. — Cabale des Champfleuristes. — Encore un mot sur Boblet. — Curés traités sans façon. — Anecdotes égyptiennes. — Un pacha protecteur des arts, des lettres, de l'industrie, du commerce et des voyageurs. — Un feu d'artifice en plein jour. — Carte d'un restaurateur du Caire. — *Le Causeur*. — *Le Mercure galant*. — *La Grenouille verte*. — Proudhon marchand de fromages. — Gounod et Lulli. — Chanson et courtage. — Nouvelles. — Deux salons.

= Nous avons raconté quelques distractions de M. St... Les préoccupations du célèbre A*** n'ont pas été moins célèbres. On nous conte les faits suivants qui ont dû échapper jusqu'ici aux collections *d'ana*.

Le domestique de M. A***, — un Scapin de la mauvaise espèce, — vint à bout de lui faire croire pendant une semaine qu'il avait mangé du poulet.

« Eh bien ! et cette volaille ? demandait A*** en s'asseyant à table pour déjeuner.

— Monsieur a mangé hier ce qui en restait.

— Vraiment !... Alors, veillez à m'en servir pour demain... C'est égal, voilà qui est particulier !

— Monsieur sera obéi, disait le valet en riant sous cape. »

Et le lendemain voyait joner la même comédie avec un égal succès.

= Une autre fois, les amis de M. A*** l'avaient fort taquiné sur la mansuétude, sur la faiblesse avec laquelle il tenait les rênes de ses affaires domestiques ; ils en étaient même arrivés à cette conclusion irritante pour l'homme le plus pacifique : — « Tu n'es pas maître chez toi.

— Ah ! je ne suis point maître chez moi ! s'écrie A***. Nous allons voir. »

Et il rentre en appelant à grands cris sa cuisinière.

« Qu'on serve mon dîner !

— Mais, monsieur, il n'est que deux heures. Mon pot-au-feu n'est pas...

— Vous m'avez entendu, commande impérativement notre distrait. *Je... veux... dîner !* et je vous ordonne de me servir. »

Le bouillon qu'A*** prit ce jour-là fut peu corsé, mais il avait été le maître chez lui.

= Un autre jour, Arago annonce à M. A*** l'arrivée d'une Berlinoise dont les connaissances en astronomie sont véritablement fort étendues.

« J'ai eu, dit-il, occasion de m'entretenir avec

elle et son savoir m'a positivement surpris. Du reste, elle se propose de vous allez voir, car elle m'a demandé votre adresse. »

Effectivement, quelques jours après, M. A*** voyait entrer chez lui une dame voilée dont la mise étrange et les allures cavalières sentaient de fort loin leur bas-bleu. Après une heure de conversation transcendante, soutenue à grand renfort de germanismes, cette savante berlinoise (car c'était elle), se retire en laissant à M. A*** la plus haute idée de ses capacités.

On se doute que cette femme prodige n'était autre qu'Arago lui-même, grimé et costumé d'une façon méconnaissable, surtout pour un homme aussi distrait que l'était son éminent confrère.

= Lorsqu'il sortait de sa rue des Fossés-Saint-Victor pour vaquer à ses occupations du jour, A***, connu et considéré dans tout son quartier, recevait de si nombreuses marques de politesse qu'il avait pris l'habitude de saluer à tout bout de champ le premier corps animé qui pouvait le frôler d'un peu près.

Il y avait parfois quelque, politesses de trop dans le nombre; mais, en somme, l'esprit était plus tranquille, et la main pouvait bien agir un peu inconsidérément à ce prix-là.

Aussi un de ses contemporains nous affirme l'a-

voir vu ôter son chapeau rue Clovis devant un gros chien de Terre-Neuve.

= En quelle monnaie singulière on paye parfois la célébrité !

L'autre jour, notre Figaro, — un artiste qui nourrit au plus profond de son cœur une folle passion pour les choses littéraires, — nous disait en repassant son rasoir d'un air quasi ému :

« Saviez-vous, monsieur, que le vicomte Ponson du Terrail vient de recommencer ses *Drames de Paris* dans la *Patrie*?

— Ma foi non !

— Il taille cependant de fiers feuilletons, ce monsieur du Terrail... Tenez, dans son premier, il a déjà tué un courrier espagnol. »

Un homme qui eût passé cent courriers au fil de sa plume pour faire parler le plus petit *clerc* de coiffure, c'était ce pauvre professeur Lutterbach qui vient de mourir pour le plus grand dommage de son sytème de *médecine mécanique*. (Voir les tables de nos précédents volumes.)

=Après les rudes assauts qu'il vient d'essuyer en assemblée générale, le comité de la Société des gens de lettres éprouvait le besoin de se restaurer par un banquet fraternel. Cette touchante réunion a eu lieu un lundi chez Véry ; elle comptait à peine dix-sept convives sur les trente-deux

qu'on espérait réunir, mais on n'en a pas officié avec moins d'appétit.

Le comité boit. Vive le comité ! Mais voici le fond du verre, pour ne pas dire le revers de la médaille. Le père vénérable des associations artistiques passées, présentes et futures (on a déjà reconnu le baron T***) est un peu sorti de table, comme le loup du fabuliste, avec un os dans le gosier.

Cet os incommode était un toast préparé par lui tout exprès pour la circonstance; par malheur, les discours avaient été impitoyablement rayés du menu par A. Vitu, qui est d'ailleurs un maître ordonnateur de festins. Mais comment débarrasser l'orateur infortuné de cette harangue malencontreuse ? — On demande partout une cigogne.

Après le repas, on a voulu prouver que non-seulement les lettres dînent, mais qu'à l'occasion elles peuvent risquer de l'or sur un tapis vert. Trois romanciers à la mode ont lutté à outrance en une partie de lansquenet. Nous avons nommé les *Drames de Paris*, les *Mystères de Londres* et la *Guerre du Nizam*.

= Les débats de M. Reinaud et de M. Stanislas Julien sont marqués par la publication d'une nouvelle brochure.

L'Académie des inscriptions avait exprimé le regret qu'une semblable polémique eût été engagée

devant le public, et avait invité ses acteurs à n'y point donner suite. Malgré sa déférence pour le vœu de ses honorables confrères, M. Reinaud confesse que son propre honneur et l'intérêt de la science ne pouvaient lui permettre d'en rester là. Si toutefois il continue le débat, c'est, il le déclare hautement, avec l'intention de ne point l'envenimer.

Le mémoire de M. Reinaud est, en effet, tout à fait technique et convenablement modéré. Nous ne l'enregistrons donc que pour mémoire.

= Il y a neuf mois tout au plus, nous annoncions le dessein où étaient plusieurs spéculateurs d'ouvrir dans le faubourg Montmartre, et non loin du boulevard, un nouveau temple chorégraphique.

En notre temps de fiévreuse activité, une pareille entreprise ne reste pas longtemps à l'état de projet. Le temple susdit a donc ouvert déjà ses portes, grâce à la baguette de ce grand improvisateur en architecture qui a nom Charles Duval.

C'est beau, spacieux et commode; il y a des glaces partout, de l'or partout, du gaz partout. Il y a de grandes salles où l'on valse et de petites galeries où l'on cause. Il y a des divans à foison, des huissiers à chaînes et des domestiques à livrées. N'oublions pas surtout un orchestre dont Arban est le chef souverain. La distribution des salons de bal, de concert et de conversation, — car l'on paraît vouloir faire un peu de tout, en ce riant séjour, —

paraît bien entendue sous le triple rapport de la perspective, de l'acoustique et de la ventilation. — On ne saurait trop insister sur ce dernier point.

= Nous recevons la lettre suivante :

M.

M. Champfleury est persécuté par vos confrères avec un tel ensemble, une telle férocité, que cette levée de boucliers me paraît au fond n'être qu'un nouveau système de réclame.

On attribue à Marmontel l'ingénieuse idée d'avoir fait siffler une de ses pièces assez mal à propos pour assurer son succès en provoquant la foule à une réaction salutaire.

Je soupçonne l'auteur de *Chien caillou* de baser le succès de ses romans sur de semblables manœuvres. A n'en pas douter, ses critiques les plus enragées émanent de camarades assez obligeants pour s'être chargés d'émouvoir sur son compte l'opinion publique. — L'éloge est devenu trop banal aux oreilles de la foule, et il sait, le madré compère, celle-ci d'autant plus libérale en certains jours que, marchant à la remorque d'une douzaine de critiques, elle se trouve de temps à autre fière de relever sans leur conseil un homme méconnu ou soi-disant tel.

Autrement, je vous le demande, pourquoi une foule de braves gens qui n'avaient jamais pensé à faire concurrence à M. Poitevin s'érigeraient-ils

chaque jour en grammairiens ? Est-ce uniquement pour le plaisir d'abîmer ledit Champfleury ? Les délices d'une pareille vengeance seraient trop chèrement achetées.

Non, c'est dans le seul but, sous un faux semblant d'échantillon cacographique, de propager ses phrases et de vulgariser ses expressions.

Pourquoi d'autres personnages, également peu connus pour se piquer de pruderie, se seraient-ils tout d'un coup mis à crier au scandale pour certains détails fort innocents des *Amoureux de Sainte-Périne*, sinon dans le but d'en accélérer la vente ?

Marivaux a traité les femmes de soixante ans d'une façon beaucoup plus décolletée dans son *Paysan parvenu*, et personne n'a pensé à lui en faire un crime.

Pourquoi de même a-t-on poussé la complaisance jusqu'à vouloir édifier la curiosité du lecteur sur le compte des personnalités plus ou moins réelles contenues dans un autre roman de Champfleury, les *Amis de la nature ?* Pourquoi a-t-on voulu absolument faire reconnaître MM. X.***, Y*** et Z*** dans tel ou tel personnage ?

Malgré le prétexte d'une honnête indignation, il est facile de reconnaître dans cette remarque plus qu'indiscrète un moyen détourné de dire que M. Champfleury s'entend à merveille à peindre les gens.

Pourquoi enfin Nadar, — qui est lui-même un des

plus fameux pseudonymes de France, — a-t-il fait à Champfleury l'amusant reproche de ne pas porter son véritable non de Fleury, sinon pour jouer sa artie dans ce concert de popularité ?

Sans parler des articles charivariques qui nous représentent chaque jour Champfleury ramassant des trognons de chou, examinant des épluchures de carotte, analysant de la *bouse* de vache, etc. (Voir l'avant-dernier numéro de la *Causerie.*)

Vraiment, plus j'y pense, et plus je ne vois partout qu'un bataillon de *Champfleuristes* prêts à sacrifier leur dernière goutte d'encre pour faire le renom d'un seul homme.

Athénaïs GIBASSIER.

= La *Revue anecdotique* a fait en quelques mots, dans son dernier numéro, l'oraison funèbre d'un de ces types singuliers qui vont tous les jours s'effaçant : de *Boblet.* Pourtant elle a passé sous silence un fait qui achève de peindre l'homme.

On se rappelle encore sans doute cette émeute terrible qui eut lieu en février 1831, à la suite d'un service funèbre célébré à Saint-Germain l'Auxerrois, pour l'anniversaire de la mort du duc de Berry. Cette émeute, qui pouvait prendre d'immenses proportions, se borna au pillage et à la démolition du palais archiépiscopal, à la chute de la plupart des croix qui surmontaient les clochers des églises, et à

la fermeture de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, qui avait eu le malheur de soulever cette tempête. Que s'y était-il donc passé ? Au catafalque on avait attaché le portrait du duc de Berry, et le héros de cet exploit, plus malencontreux que chevaleresque, c'était Boblet. Il fut, à cette occasion, écroué pendant quelques jours à la préfecture, puis enfin relâché, faute de causes suffisantes pour le condamner. La sortie de prison de l'auteur des *Principes et des Faits* fut pour lui un vrai triomphe, et pendant plusieurs semaines, ce commensal aimable et ce joyeux convive, n'eut pas le loisir de dîner une fois chez lui. Mais tout s'use : l'auréole qui entourait le front du héros finit par se ternir ; on trouva qu'il mangeait beaucoup, buvait mieux encore, et peu à peu diminua le nombre des portes auxquelles, lorsqu'il se sentait appétit, il pouvait hardiment frapper.

= On distribue une foule de prospectus qu'on jurerait destinés à vanter les produits d'un magasin de confection, si on ne lisait en tête de la feuille :

« Publication unique pour le clergé (bon marché — 6 francs par an), *le Journal des Curés*. — Pour 6 francs par an, *le curé* a 52 numéros par an. »

Le curé nous paraît d'une familiarité splendide. Si nous étions *le curé*, nous ne lâcherions pas nos six francs, malgré la générosité de ce manifeste pompeux qui promet à ses abonnés « l'ensemble des

informations utiles aux travaux, aux études et *aux récréations de la cure.* »

Les récréations de la cure!

= A propos de curé : l'installation du pasteur de Bagneux a été annoncée d'une façon tant soit peu piquante par la *Semaine religieuse.*

Ce journal a prévenu que les personnes désireuses de se rendre à cette cérémonie trouveraient des voitures à la barrière d'Enfer. — C'est un point de départ peu catholique.

= Un voyageur, M. Louis Delatre, vient de publier une série d'articles remarquables par leur verte franchise sur l'*Etat de l'Egypte en* 1858. Si nous étions Buloz, nous serions jaloux en voyant paraître cette curieuse série dans la *Revue de l'Orient.* — Nos lecteurs ne pourront nous savoir mauvais gré d'en avoir détaché les anecdotes réjouissantes que voici :

« — Saïd-Pacha encourage les sciences. Un homme se présente à lui avec le projet d'aller découvrir les sources du Nil ; Saïd s'empresse d'ouvrir à cet explorateur un crédit de 800,000 fr. Le voyageur feint de faire des préparatifs de voyage ; il se décore du titre d'Ismaïl-Bey ; il se forme un harem ; il tient divan ; il a une garde ; on n'entre chez lui qu'en observant toutes les minuties du cérémonial oriental. Il enrôle des nègres, il leur enseigne la manœuvre, il les passe en revue tous les jours. Non-seulement il découvrira les sources du Nil, il

fera en outre la conquête du Soudan. Quel homme ! quel génie ! le pacha est en extase. Le moment de partir arrive, il n'y a plus d'argent. Les 800, 000 fr. avaient été dépensés par l'explorateur sans profit pour la science ni pour le vice-roi. »

« — Le pacha encourage les arts. Les projets les plus absurdes trouvent en lui un protecteur zélé. Il couvre l'Egypte de palais inhabitables et de forteresses inutiles. On rit encore au Caire du sort d'une villa tout fraîchement bâtie près de la mer, et qui s'écroula en une nuit, par la raison toute simple que l'architecte avait oublié d'y faire les fondations avant de faire les murs. »

« — Le pacha encourage les lettres. Il ne prend jamais un livre en main, et ne s'entoure que d'idiots aussi ignorants que lui. Il existait une magnifique bibliothèque en Egypte ; elle a été dispersée par les gens chargés de la conserver. Les magnifiques volumes de la *Description de l'Egypte* ont été vendus au poids, et ont servi à envelopper de la chandelle ou à allumer le feu. »

« — Le pacha encourage l'industrie. Il a concédé des mines de soufre à une compagnie moyennant une somme convenue. A peine l'exploitation est-elle commencée, il se ravise, il veut garder pour lui une entreprise si lucrative ; il force la compagnie à lui vendre toute ses actions : il dépense une somme fabuleuse, met les actions dans son portefeuille, et ne songe plus aux mines de soufre, qui sont encore telles que la compagnie les a laissées. »

« — Le pacha encourage le commerce. Il existait des bateaux à vapeur qui remontaient le Nil jusqu'à Syout, et qui servaient au transport des marchandises. Saïd-Pacha fut jaloux des succès de cette entreprise ; il s'étonna de n'en être pas le propriétaire, il acheta tous les bateaux à vapeur ;

depuis lors, ils ne servent plus à rien, qu'à transporter des troupes. »

« — Le pacha devait faire un voyage dans le Darfour ; des courriers le précèdent à l'effet de requérir tous les dromadaires du pays pour les mettre à la disposition du prince et de sa famille. En quelques jours, quatre mille dromadaires sont assemblés sur un point donné. Un mois s'écoule, deux mois s'écoulent, le pacha ne vient pas. Le commerce est paralysé faute de moyens de transport, les dromadaires meurent par centaines faute de nourriture, le pays est ruiné..... Qu'importe ! le soleil luit toujours, la terre tourne toujours ! »

« — Le pacha se lève, il bâille ; il appelle un de ses ministres, et lui dit : « Que ferai-je aujourd'hui ? — Votre Altesse, répond le ministre, ne fait que des choses magnifiques. — Voici la centième fois que tu me le dis; mais aujourd'hui que ferai-je ? — Votre Altesse pourrait aller voir les singes savants..... — Non, non. Je ferai tirer un feu d'artifice. — Ce sera pour ce soir. — Non, je le veux tout de suite. — Comment ! en plein jour ? — Pourquoi pas ? — Ce sera nouveau. — C'est ce que je veux. »

« Et le feu d'artifice fut tiré en plein jour ; mais, depuis lors, le pacha a compris qu'il vaut mieux les tirer le soir. »

« — Un trait d'esprit du pacha : un jour qu'il était chez Moustapha-Bey, à Ramlé, on causait chemins de fer, locomotives, viaducs et tunnels. « Tiens ! s'écria tout à coup Saïd, on n'a pas fait de tunnel sur notre chemin de fer ! Il faudra en faire un. Je veux avoir de tout dans mon pays. »

= Après avoir drapé le vice-roi, M. Delatre ne peut s'arrêter en si beau chemin. Il tombe donc,

avec la rancune d'un homme qui a mal digéré, sur les hôteliers égyptiens :

« Le Caire, dit-il, est un petit Paris. Tous ces artifices, tous ces mensonges, toutes ces fraudes que Paris invente pour attraper les gens, le Caire les reproduit sur une petite échelle, mais non sans succès. Nos industriels, nos négociants, nos hommes d'affaires, ont au Caire des émules habiles et peut-être même des égaux.

« Le logement et la nourriture à l'hôtel d'Orient coûtent onze francs par jour. Mais la cuisine est si mauvaise, qu'on regrette les plus mauvaise gargottes de Paris ou de Rome. Un plaisant, indigné des abominables mets qu'on nous servait, fit circuler un soir le menu suivant, dont les convives s'accordèrent à proclamer la triste exactitude.

Menu du 21 *décembre* 1857 :

Tripotage aux vermisseaux.
Poisson au beurre rance.
Fricandeau aux bouts de cigares.
Tête de veau à la fiente de vache.
Pieds de mouton à la rinçure de vaisselle.
Omelette aux œufs gâtés.
Macaroni au suif.
Meringues à la crème tournée, etc.

« Si au moins le pain était bon ! Mais il n'est pas mangeable. Il est pétri par des Arabes ou des nègres qui laissent dans la pâte l'odeur sûre et fétide de leur sueur. M. Coulant, le propriétaire de l'hôtel, est deux fois millionnaire. On voit que dans ce monde la probité et la vertu reçoivent leur récompense.

« Mais M. Coulant n'est pas le seul empoisonneur

millionnaire qui soit au Caire. Il a un rival célèbre dans Dattelbaum qui s'intitule confiseur de S. M. le vice-roi d'Egypte. Quand on mange des pâtisseries de Dattelbaum, il faut s'attendre à toutes sortes de surprises; on y peut trouver des spécimens de toutes les ordures et de tous les animaux malfaisants du pays, exactement comme dans les plats de la table d'hôte de M. Coulant. »

= Chaque dimanche verra paraître désormais une brochure grise intitulée *le Causeur*, (112, rue Richelieu). — Cette brochure hebdomadaire aura M. Louis Jourdan pour seul rédacteur. — L'écrivain est déjà populaire, son journal mérite de l'être.

C'est moins, du reste, un journal qu'un récit simple et facile, fait au gré de l'inspiration comme au gré des événements. « Lorsqu'un livre occupera l'attention publique, dit M. Jourdan, nous parlerons de ce livre; si c'est un procès, si c'est une mode nouvelle, une œuvre d'art, une découverte scientifique, nous vous dirons ce que nous en pensons. »

= Rien ne meurt ici bas. — Voici le *Mercure galant* qui essaye une seconde fois de déployer ses petites ailes séculaires. Le théâtre de cette expérience, qui doit se renouveler toutes les semaines, est sis rue de Douai, n° 34. Avec de la persévérance on a vu aboutir des tentatives plus délicates encore que celle-là. — Bonne chance donc au *Mercure Ga-*

lant et à son rédacteur occulte le vicomte de Sanbuci, un lettré fort répandu dans la société parisienne.

N. B. — Ce Journal est dédié aux dames.

= L'hôtel Castellane n'est plus à Paris, il est à Strasbourg, à en croire la *Grenouille verte*, une petite feuille qui s'intitule le Feuilleton *intermittent* des théâtres bourgeoisde la localité. Si les talents des amateurs strasbourgeois répondent à l'exécution de ce moniteur humoristique d'un nouveau genre, il nous reste à les féliciter. — L'exemplaire rarissime que nous avons sous les yeux est un échantillon charmant de la typographie Berger-Levrault.

= La *Gazette de Paris* du 6 mars contient d'intéressants détails donnés par M. Antonio Watripon sur l'*Amable Faubourien, journal de la canaille*, — l'une des excentricités du journalisme de 1848.

« Le premier numéro, dit-il, s'enleva en un seul jour à 40 mille exemplaires. Nous fûmes obligés de faire faire quatre compositions. Ce premier numéro, très-rare, s'est vendu, depuis, jusqu'à vingt-cinq francs l'exemplaire. » — C'est un prix à l'élévation duquel, dit M. Watripon, la Russie ne serait pas étrangère, car elle est très-friande des collections de journaux parus en 1848.

Nous remarquons dans le même article cette amusante anecdote :

« C'était il y a trois ans. Proudhon voulait fonder au centre de Paris une librairie populaire ; il cherchait aux environs de la Bourse un logement propice à cet établissement, quand il aperçoit rue Vivienne, n°..., un écriteau annonçant un vaste appartement à louer au premier étage. Proudhon se met en rapport avec le propriétaire, débat avec lui le prix du loyer, qui est définitivement fixé à 6,000 fr. par an. L'écrivain économiste se frotte les mains, croyant avoir fait une excellente affaire, et va conter sa joie à son meilleur ami. Cruel désappointement ! l'ami hausse les épaules, et lui démontre clair comme le jour qu'il est dupe, que le prix est beaucoup trop élevé. Rira bien qui rira le dernier, du propriétaire ou du locataire, pensa Proudhon, et, se grattant le front, il imagine un expédient. Il revient trouver le propriétaire :

« Votre appartement est très-petit, lui dit-il.

— C'est possible, monsieur Proudhon ; mais il fallait le dire plus tôt ; notre bail est signé dans toutes les formes.

— C'est égal, monsieur le propriétaire, votre appartement est bien petit pour mon commerce.

— Comment, pour votre commerce ?... Mais quel commerce faites-vous donc ? je vous croyais rentier.

— Non, monsieur, je suis négociant et je vends des fromages en gros...

— Comment ! des fromages en gros ! mais c'est une abomination ! mais vous voulez donc empester toute ma maison, monsieur !...

— C'est possible, monsieur, mais il fallait me demander mon genre de commerce, et, comme vous me le disiez tout à l'heure, notre bail est

signé dans toutes les formes; il n'y a plus à se dédire...

— Pardon, monsieur Proudhon, mais quand on me condamnerait à mille francs de dédit, je les payerais plutôt que de voir entrer chez moi des cargaisons de fromages.

— Eh bien, monsieur, je ne suis pas exigeant; je ne vous demande que 600 fr. pour le dédit, et nous résilions le bail. »

Qui fut dit fut fait; le bail fut résilié, et le propriétaire compta six cents beaux francs à Proudhon qui les envoya aux pauvres de Besançon. Les petits journaux s'emparèrent du fait et répandirent le bruit que Proudhon était marchand de fromages. »

WATRIPON.

= La reprise, au Théâtre-Français, de la comédie du *Bourgeois gentilhomme*, accompagnée de la musique de Lulli, avait fait reconnaître à plusieurs amateurs, non sans surprise, une identité complète entre un motif de cette musique et un autre motif du *Médecin malgré lui*, de Gounod.

Ce compositeur vient d'éclaircir cette apparence de plagiat en écrivant à M. Ludovic Lalanne, directeur de la *Correspondance littéraire*, que — chargé, vers 1851, de mettre en rapport avec les besoins actuels de notre scène musicale les morceaux jadis adaptés par Lulli à la pièce du *Bourgeois gentilhomme*, — il dut combler une lacune du maître en mettant en musique *l'entrée* des garçons tailleurs.

« Je composai alors, dit M. Gounod, un petit morceau

auquel je tâchai de donner un style qui se rapprochât autant que possible de celui de la partition. Je ne sais si j'ai réussi; tout ce que je puis dire, c'est que mon ami H. Berlioz, qui se trouvait avec moi à l'Opéra à la première représentation du *Bourgeois gentilhomme*, et à qui j'avais confié le secret de cette intercalation, n'a pu, à l'audition, distinguer le morceau ajouté par moi à l'ancienne partition : et l'on comprendra facilement à quel point j'ai été flatté d'avoir pu dérouter un connaisseur aussi pénétrant.

« C'est ce même morceau que je crus pouvoir, puisqu'il m'appartenait, reprendre et placer dans le *Médecin malgré lui*, au début de l'ouverture et dans la marche des musiciens à la fin du second acte.

« Enfin, c'est la partition de Lulli telle qu'elle a été arrangée par moi qui a passé de l'Opéra au Théâtre-Français.

« Voilà en deux mots l'explication de la coïncidence qui a dû frapper un certain nombre de personnes que les apparences auraient pu autoriser à me prendre pour un plagiaire. Je ne l'ai jamais été, je ne le suis pas et j'espère bien ne l'être jamais.

« Charles Gounod.

« Paris, ce 16 février, 1859. »

= M. Prévost de Saint-Lucien est un courtier d'assurances qui a élu domicile au n° 33 de la rue Charlot.

Mais ce n'est pas un courtier d'assurances ordinaire. Il s'est dit un beau jour que la passion du Français pour le vaudeville pourrait bien rapporter

quelque bénéfice à ses petites affaires, et il s'est mis à l'œuvre.

Quel rapport, me direz-vous, peut exister entre le vaudeville et les assurances ?

Voici la réponse de M. Prévost de Saint-Lucien. Il a tout bonnement fait lithographier sur le revers de sa carte de visite cinq couplets pétillants d'à-propos. On en jugera par les deux premiers :

AIR. *Moi, je flâne...*

Moi, j'assure (*bis*)
L'Immeuble et la créature ;
Moi, j'assure (*bis*)
Les sujets.
Et les objets

L'INCENDIE.

Le feu dans un grand château,
Dans la modeste chaumière,
C'est au pauvre la misère
Et pour le riche un fléau.
Soudain ma voix secourable
Vient consoler chaque esprit ;
Je rends au riche sa table,
Je rends au pauvre *son lit.*
Moi j'assure, etc.

LE DÉCÈS.

Pour la famille toujours
Rempli de sollicitude,
J'ai fait prendre l'habitude,
En acceptant mon concours,

A plus d'un père économe
De prélever sur son gain
Tous les ans légère somme,
Et sa veuve aura *du pain.*
Moi, j'assure, etc.

= M. Vries, le docteur noir dont la méthode curative fait tant de bruit, s'est d'abord occupé de réformes sociales et religieuses. (Voir notre 4e volume, p. 274.)

= Le véritable auteur d'une brochure intitulée : *Un congrès et non la guerre*, qui a paru chez Amyot serait M. de Gérebtzoff.

= On parle beaucoup d'une autre brochure qui doit paraître à Bruxelles avec la signature d'un écrivain qui n'aspire pas à faire moins de sensation en politique qu'en littérature. Nous avons nommé *la Question romaine* et M. About.

= M. de Villemessant a bien voulu acheter la *Gazette de Paris*. On le dit même disposé à se rendre propriétaire du journal *le Nord*. Cette seconde acquisition nous paraîtrait plus rationnelle que la première.

= Le père Enfantin vient d'ouvrir le carême par un bal masqué fort brillant.

= On porte à huit mille, — en comptant cel-

les qui ont obtenu des délais, — le nombre des œuvres d'art soumises à l'appréciation du jury de cette année.

= Encore deux salons en attendant les autres :

Mme *Flahaut*, rue Tivoli — Les mardis.

Un troisième étage.

Pas de soirées, mais de ces dîners comme on ne sait plus en faire... de ces bons dîners qu'on digère en causant.

Convives de choix : Dumas fils, Murger, About, Dantan, Corot, Edmond Texier.

Jamais de femmes.

Mme *Lefebvre-Deumier*, rue Balzac.

Au rez-de-chaussée.

Mmes Ancelot et Mélanie Waldor.

Mme Constant, un écrivain qui sculpte comme s'il n'était pas jolie femme (en littérature Claude Vignon).

Gens de lettres : Juillerat, Jubinal, Adolphe Dumas, M. de Lacretelle, Alfred Busquet.

Artistes : Préault, Yvon, Daubigny, et beaucoup de visiteurs décorés.

On joue la comédie ; on lit la prose et les vers.

LIVRES

X. Marmier. *Les Fiancés du Spitzberg* (Hachette)

Voici un livre dont le succès est fait déjà. Mais on n'arrivera jamais trop tard pour reconnaître les qualités auxquelles il a dû cet excellent accueil. Tout l'attrait d'une touchante fiction, le charme instructif d'une relation voyageuse, l'intérêt d'une étude de mœurs peu connues paraissent s'être réunis en ce volume pour en faire la plus attachante des lectures.

Vierge et Courtisane, par Paul Roger (Havard). N'est-ce point le titre d'un défunt roman de Jules Lacroix ? En tout cas, M. Paul Roger ne pourra être accusé de plagiat, car il nous a prouvé que son sujet était de tous les temps. C'est l'histoire d'un Fernand qui abandonne une femme entretenue pour aller mourir avec une vertueuse saltimbanque. Ce récit édifiant serait un peu triste si l'auteur n'avait pris soin de le relever par de petits détails qui prouvent chez lui une parfaite connnaissance de son quartier latin.

Catalogue de l'œuvre d'Abraham Bosse, par G. Duplessis. (Librairies Aubry et Rapilly.) Table consciencieuse et raisonnée offrant, par exception, toute la couleur d'une étude de mœurs au dix-septième siècle. On sait, en effet, que les estampes de Bosse sont accompagnés de vers qui sont à eux seuls de charmants échantillons de naïveté gauloise. Précieuse d'ailleurs à des titres plus sérieux, cette nomenclature doit tenir sa place dans toutes nos bibliothèques artistiques.

L'Ame des écoliers, par Edmond Douay (Dusacq). La pédagogie s'est faite aimable et communicative pour graver dans ce livre ses préceptes les plus sérieux et ses maximes les plus salutaires. Nous nous plaisons donc à souhaiter comme fort utile la continuation des traités de M. Douay.

THÉATRES.

Théatre-Français. *Rêves d'amour*. — On pourrait dire *rêves* d'auteur, en supposant qu'il s'agisse

de l'*amour* du parterre. Ces rêves ont été troublés par la réalité fort aiguë d'une vingtaine de clefs très-forées, Nous n'osons dire que la pièce le mérite, car on dit M. Scribe si méchant....

Opéra. *Herculanum* — Un libretto dans lequel l'impossible le dispute à l'absurde ; — pas une seule situation dramatique ; — quelques beaux vers de Méry, estropiés par ses cinq ou six collaborateurs anonymes. — Musique peu originale, plutôt sympaphonique que scénique, et dotée de beaucoup trop de réminicences de Donizetti, Verdi et *tutti quanti*. — Les méchants disent que M. Félicien David est définitivement descendu de *son chameau*.

En revanche, une exécution remarquable, surtout par M^mes^ Borghi et Gueymard. — Des décors splendides et une mise en scène luxuriante, voilà où sera le succès ! ..... En attendant, les coupures continuent.

On prépare la rentrée de M^me^ Ferraris dans *Sacountala* et on va mettre à l'étude un ballet de Rotta pour la Rosati.

Aux Italiens. — Pas grand'chose. Toujours du macaroni, mais rarementà la Périgueux ! — A bientôt cependant le chef-d'œuvre de Mozart, *Don Giovanni*.

Opéra-Comique. — Les bruits de coulisse continuent à proclamer les magnificences de la musique du *Pardon de Notre-Dame d'Auray*. — C'est le titre de l'opéra de Meyerber qui verra le jour de la rampe à la fin du mois.

Au Théatre Lyrique. — La *Fée Carabosse* ne durera que le temps nécessaire à Barbot pour bien répéter *Faust*, c'est-à-dire quelques jours. — On l'espère du moins.

PARIS. DE SOYE E^e^ BOUCHET, PLACE DU PANTHÉON, 2.

2e QUINZAINE DE MARS.

Combat singulier de M. Ponson du Terrail. — Dumas salué par la Circassie. — Un petit dessin, s'il vous plaît! — Trois pseudonymes. — Actionnaire et rédacteur. — Les distractions d'Ampère. — Les deux chatières et le cabriolet de l'ami Dumont. — Nouvelle signification du mot *confidentiel*. — Une circulaire maritale. — Listz et Czerni. — Listz et Nourrit. — Une admiratrice de Rossini. — Cinq journaux. — Le livre de M. Werdet. — Balzac à l'hôtel des Haricots. — Deux types de la bibliomanie. — Auguste Veinant. — Stanislas de l'Aulnaye. — Encore quatre salons. — Bévue de libraire. — Un passage anacréontique de M. Eliacim Jourdain. — Les courses de la Marche. — A quoi tient un succès.

= Le rez-de-chaussée du journal *la Patrie* est en ce moment le théâtre d'une lutte étrange, — littérairement parlant.

Un seul homme y tient tête à toute une légion.

Cet homme est le vicomte Ponson du Terrail, armé de ses *Drames de Paris*.

Cette légion se compose des littérateurs dont les romans doivent passer après celui-là. Chaque jour, ils assiégent avec anxiété les bureaux du journal en demandant si les *Drames de Paris* en sont arrivés à leur dernier acte.

Et, sans pitié pour les préoccupations de ces

attardés, les *Drames de Paris* continuent à s'enchevêtrer d'une façon inquiétante pour ceux qui comptaient sur un dénoûment prochain.

Les plus désespérés ont alors été jusqu'à interroger l'auteur... de tous leurs maux.

« Ça sera-t-il bientôt fini ? » ont-ils crié avec un audacieux ensemble.

M. Ponson a juré de tirer de tous ces indiscrets la plus éclatante et en même temps la plus ingénieuse des vengeances.

Il a résolu de poursuivre son roman jusqu'à la mort. D'abord il ne comptait faire qu'une centaine de feuilletons ; les premières taquineries dont il a été l'objet l'ont ensuite fait monter à cent soixante environ ; — désormais il ne comptera plus.

La foule émue contemple cet assaut digne des temps héroïques, et M. Delamarre se frotte les mains, car la *Patrie* n'en compte chaque jour que plus d'abonnés.

Nous ne serions pas étonné que ce roman sans fin n'ait été pour quelque chose dans le retour précipité de Dumas. Il aura voulu voir de plus près un aussi redoutable concurrent.

= A propos de Dumas, je ne sais quel ennemi intime a pu lui confectionner des réclames aussi dérisoires que celle-ci, dont nos lecteurs ont pu admirer sans doute la teneur dans plus d'un journal.

« M. Alexandre Dumas est arrivé à Constantinople..... en costume circassien, les costumes européens des voyageurs n'ayant pas résisté aux rudes épreuves d'une course de quatre mois (traduisez *n'ayant pas résisté* à la tentation d'une mascarade justifiée d'ailleurs par le long carnaval de cette année). — Alexandre Dumas porte fièrement dans sa haute stature l'habit des Circassiens : dans les rues de Constantinople, les Circassiens *le saluent comme un chef.* »

Ces Circassiens si polis étaient-ils bien véritables? Nous osons en douter. Ne seraient-ce pas plutôt quelques Pérotes mystificateurs ?

= L'éditeur d'un grand ouvrage en cours de publication emploie un moyen assez singulier pour en activer le débit.

D'abord, il envoie les livraisons déjà parues aux personnes notables, aux avocats, aux médecins, et surtout aux artistes.

Puis, un courtier se présente à domicile pour recueillir, s'il y a lieu, le montant de la souscription.

Si un peintre refuse en s'écriant que les temps sont durs, que ses moyens ne lui permettent pas de souscrire, le courtier dit d'un ton insinuant :

« Mon Dieu ! monsieur, il ne faut pas que ce soit l'argent qui vous gêne... Faites-nous un petit dessin, une ébauche, un rien. Cela nous suffira. »

L'exemple d'un si rare désintéressement ne pouvant être trop imité, la *Revue anecdotique* se déclare prête à inscrire à titre gratuit parmi ses abonnés Ingres, Delacroix, Gavarni et autres barbouilleurs *un peu* connus, en échange d'un petit dessin.

Voilà de la générosité, ou nous ne nous y connaissons point.

= Il y a plus d'un an que nous avons cru dévoiler le pseudonyme *major Fridolin*, en nommant M. de Valbezen. Mais voici bien une autre affaire : Valbezen n'est que l'anagramme de M. de Bezenval. Après avoir déchiré cette double écorce, nous espérons enfin avoir rencontré juste, mais nous y avons mis du temps.

M. Paul d'Hormoys, l'auteur d'une *Visite à Soulouque* et le rédacteur de la *Revue européenne*, est M. Lambert.

Enfin, un écrivain militaire distingué, le commandant Ducasse, signe Pierre de Lacour dans un de nos grands journaux.

= On se demande souvent pourquoi certaine feuille s'obstine à conserver pour rédacteurs des écrivains estimables sans doute, mais dont les produits sont de qualité trop souvent médiocre.

C'est que, paraît-il, ces rédacteurs sont autant d'actionnaires plus ou moins considérables dudit

journal, qui est devenu pour eux une sorte de *concession* littéraire à perpétuité.

Un de ces fâcheux, qui, sous prétexte d'amitié, trouvent toujours moyen de vous glisser quelque nouvelle particulièrement désagréable, disait dernièrement à X***, un des collaborateurs à privilége dont nous venons de parler :

« S'il faut être franc, mon cher, j'étais hier dans une réunion où l'on dit de vous peu de bien. Des esprits malveillants prétendaient que vos articles étaient tous les jours plus incolores, plus négligés, que sais-je encore ?... Enfin, des horreurs !

— Cher ami, répond X*** qui cultive à l'occasion le jeu de mots, vous n'êtes pas, je le vois, au courant de ma situation. Je suis, sachez-le bien, trop intéressé au journal pour y être jamais bien intéressant. »

L'ami cherche encore à comprendre.

= Pour faire suite aux distractions du savant Ampère citées dans notre première quinzaine de mars :

Il avait deux chats, qu'à l'exemple de beaucoup d'illustres personnages il chérissait tendrement : l'un était un maître angora, un de ces Rominagrobis splendides de maturité, comme on n'en rencontre qu'à Paris ; l'autre était un petit chaton dont les folâtres cabrioles contrastaient avec la dignité de son camarade.

Ennuyé d'entendre ses animaux favoris gratter continuellement à la porte de son cabinet, M. Ampère fait venir un menuisier.

« Pratiquez-moi, dit-il, deux chatières au bas de cette porte, et surtout ayez soin d'en faire une grande et une petite, de façon à les proportionner à la taille de mes animaux.

— Oh ! monsieur, repart l'ouvrier surpris, est-il bien nécessaire d'en faire deux ? La grande suffirait bien.

— Eh bien ! et le petit chat ? comment fera-t-il pour entrer ?

— Mais, monsieur, si le gros entre par un trou, le petit chat y pourra bien passer.

— Vous êtes hors de la question, mon ami, et je veux qu'ils aient chacun le leur. »

. . . . . .

Il n'y eut pas moyen de l'en faire démordre.

= Un matin, M. Ampère arrête le cabriolet d'un directeur des contributions directes, M. Dumont, y prend place avec l'aisance d'un piéton qui a cherché depuis longtemps une voiture de remise et prescrit au cocher de le mener dans tel endroit, en lâchant les mots consacrés :

— *A l'heure !...*

Notez bien que tout ceci se passait aux côtés mêmes de M. Dumont qui était en relations suivies avec M. Ampère, mais qui, ne se voyant pas re-

connu, avait pris le parti de respecter sa préoccupation, en faisant signe de marcher sans mot dire.

Le véhicule touche à l'endroit désigné. M. Ampère descend, accomplit le but de sa visite, mais remonte en disant au cocher de le conduire en une autre rue.

Là, nouvelle station terminée par l'ordre de rentrer au logis même de notre académicien.

Mais, cette fois, M. Dumont prend sur lui de changer l'itinéraire et conduit dans son propre domicile M. Ampère, qui reconnaît seulement en montant l'escalier l'étrange erreur où il est tombé et l'amabilité de son compagnon de route.

= Le terme de *maladies secrètes* commençait à perdre de sa fraîcheur. Un pharmacien de Paris vient de répondre à ce nouveau besoin de la langue en créant une expression nouvelle. Il entreprend la cure radicale des *maladies confidentielles*.

Mais là ne s'arrête pas le perfectionnement.

Les médicaments, également confidentiels qu'il emploie dans ces cures radicales, sont, — il a grand soin de l'annoncer dans ses milliers de prospectus, — expédiés dans des caisses *dont le contenu, afin d'éviter les interprétations, est toujours déclaré parfumerie*.

On ne saurait soulager l'humanité avec de plus grands égards. Mais, par contre, on ne pourra plus recevoir un pot de pommade ou un flacon de vi-

naigre sans paraître... *confidentiel* à son portier.

— Un de nos fidèles et de nos plus aimables correspondants nous envoie de Jolimont (Belgique) cette circulaire, lithographiée sur une feuille in-quarto de papier vergé azur :

« Jolimont, sous Haine-Saint-Pierre, le 1er mars 1859.

« M

« La présente a pour but de vous informer que ma résidence à Manage étant trop rapprochée des parents de ma femme, qui, cherchant à me nuire, l'excitent continuellement contre moi,

« J'ai pris la résolution de transférer mon domicile à Jolimont, sous Haine-Saint-Pierre.

« Je vous avise en outre que ma femme ayant quitté *momentanément* le domicile conjugal, *je ne reconnaîtrai aucune des opérations qu'elle pourrait faire en mon nom.*

« Je continuerai les affaires comme par le passé, comptant sur la confiance dont j'ai pu remarquer que vous avez toujours eue envers moi, et j'ai même tout lieu d'espérer qu'elles ne feront que prospérer davantage, me trouvant débarrassé des tracasseries continuelles qui m'entravaient plus ou moins.

« Dans l'attente de vous voir sous peu, veuillez agréer, M , mes sincères salutations.

« A. Piette-Theys. »

Nous tenons l'original à la disposition des in-

crédules que rencontrerait la lecture de cette pièce impayable.

= Un observateur qui a vu de près une bonne partie des hommes de ce temps nous livre deux anecdotes charmantes sur Listz. La première a déjà été racontée de différentes manières. La seconde n'est pas connue, nous le croyons du moins.

Czerni, le maître du célèbre pianiste, lui met un jour entre les mains certain morceau de musique étrangement notée, et lui dit avec l'accent tudesque dont il n'avait jamais pu se départir :

« *Chuez moi sela.* »

Listz, pour qui le moindre désir de son professeur était un ordre sacré, se met de suite en devoir d'exécuter le morceau, non sans une application inusitée. Arrivé vers la fin, il se retourne en disant :

« Savez-vous, maître, que c'est difficile, cela?

— Difficile! — exclame sourdement Czerni en se penchant à l'oreille d'une tierce personne qui nous a conservé le propos, — difficile! *Che groyais que s'était imbossible.* »

= A la seconde de ces anecdotes peut se rattacher la vogue qu'eurent en France les mélodies de Schubert.

Cette fois encore Listz se trouvait en compagnie d'un mélomane excentrique, le banquier D***, de Prague, excellent musicien et homme de goût d'ail-

leurs, qui lui adressait, en sa qualité d'ami de la famille, les semonces les plus étonnantes.

« Listz, criait-il à tout propos, tu n'es qu'un mauvais sujet. Tu te déranges. Ta bonne mère n'est pas contente... gants, parapluies, épingles de chemise, tu égares tout, mon garçon. »

Il n'y avait qu'un moyen d'arrêter le cours de ces mercuriales domestiques, c'était de se mettre au piano. Aussi, nouvel Orphée, Listz commençait-il à jouer l'émouvante ballade du *Roi des aulnes* lorsque survint Nourrit.

« Oh ! que voilà une admirable musique ! dit-il en s'approchant sur la pointe du pied.

— Encore plus belle, mon ami, si vous vouliez la chanter, repart Listz.

— Ce serait bien volontiers. Par malheur, je ne sais pas un mot d'allemand.

— Laissez donc ! On peut tout savoir avec un talent organisé comme le vôtre. Je vais vous pénétrer en deux mots du sujet, puis je recommence et vous m'accompagnerez. La voix de Nourrit n'a pas besoin de paroles. »

Et, en effet, Nourrit chanta comme en ses meilleurs jours.

= Autre mot non moins musical.

Le lecteur est prié d'excuser son originalité en songeant que la verve italienne est un peu comme la *furia francese ;* — une fois lancée, elle connait peu d'obstacles.

On venait d'exécuter aux Italiens le *Stabat* de Rossini. Tout enfiévrée d'admiration, Mme Vig...o, qui était elle-même une artiste de grand talent, rencontre dans le passage Choiseul un de ses compatriotes nommé Zanolini. Aussitôt la voilà de crier :

« Ah ! *mio caro*, que c'est donc beau ! que c'est donc grand ! — On aura beau dire, voyez-vous, *un peto* de Rossini vaut toute la musique d'Halévy ! »

Le mot nous est rapporté par l'un de ses auditeurs.

= Parmi les périodiques récemments parus, signalons le *Journal des Sciences occultes ;* le *Moniteur des Travaux publics ;* la *Daumont*, feuille du sport ; la *Presse universelle*, journal d'annonces, et la *Revue des causes curieuses de la semaine.* — D'un format commode et facile à relier, cette dernière semble appelée à rester dans les bibliothèques comme un recueil bon à consulter, surtout si M. Galletier, son directeur, a l'heureuse idée de le compléter par une table.

=L'éditeur Dentu a enfin mis en vente le *Portrait intime de Balzac*, par Edmond Werdet.

Nous attendions avec impatience la suite des révélations de M. Werdet, car plusieurs articles insérés dans le défunt *Diable boiteux* en avaient déjà fait pressentir la valeur.

Aussi venons-nous de parcourir son livre, — car c'est un volume de 400 pages, format Charpentier,

— avec un intérêt toujours croissant. C'est mieux qu'une biographie.

En racontant une bonne partie de l'existence de Balzac, Werdet narre un peu la sienne; car, comme son éditeur, il l'approchait tous les jours; comme son admirateur il l'étudiait constamment dans les plus petits détails; comme son bailleur de fonds enfin, — et Dieu sait s'il le fut! — il tenait en sa main tous les fils de la plus singulière vie qu'on pût trouver. — L'amitié que Werdet avait pour le grand homme a bien essuyé, il ne le cache pas, de fortes désillusions; mais l'admiration qu'il a vouée à son talent ne s'en est point ressentie, et le contraste de ces deux sentiments paraît avoir servi à merveille l'impartialité de ses observations écrites, il faut bien l'avouer, un peu à la *Prudhomme*, mais se sauvant par leur grand cachet de bonhomie et de sincérité.

Un séjour de Balzac à l'*hôtel des Haricots* nous fournit l'occasion d'en extraire cette histoire piquante et peu connue. C'est Werdet qui parle :

« Vers les sept heures, car nous mangions et buvions fort lentement, de Balzac en était au plus fort de sa description, lorsque la porte de la prison s'ouvrit pour donner passage à un nouvel hôte.

« C'était *Eugène Sue*, qui, lui aussi, venait courber la tête sous le niveau égalitaire de la justice des conseils de discipline.

« A la vue d'Eugène Sue, de Balzac se lève, jette sa serviette sur la table, et, tout joyeux, s'élance au cou de l'écrivain...

« — Cher Eugène, lui dit-il, c'est mon heureuse étoile qui m'a amené aujourd'hui ici, puisqu'elle nous rassemble. Je vous offre de partager mon dîner avec mon éditeur que vous connaissez déjà depuis longtemps ; nous boirons à notre rencontre imprévue !....

« A cette invitation qui était, je dois le dire, pleine d'une charmante et non équivoque cordialité, l'auteur futur des *Mystères du Peuple* dépose sur la table, qui est en face de la nôtre, un riche portefeuille de maroquin rouge, et répond avec une politesse qui n'excluait pas certaine morgue de mauvais goût, en pareil lieu et en pareille circonstance :

« — Merci !... Honoré, mon valet de chambre, accompagné de mes domestiques, va m'apporter mon service.

« Ces mots dits, il s'installa avec dignité à sa table.

« De Balzac, pourpre d'indignation et de douleur, reprit silencieusement sa place...

« Plus de gaieté, plus de folies, plus de verve, plus d'esprit ! L'accueil d'Eugène Sue avait versé sur tout cela des flots de glace.

« De Balzac ne put retrouver rien de ce qui avait présidé si joyeusement à la première partie de notre dîner : il fut taciturne, préoccupé, distrait... ; il était blessé au cœur.

« Que voulez-vous ? cet homme d'un génie si extraordinaire s'offusquait du *faste de son rival de gloire*, étalant dans sa captivité passagère un luxe d'argenterie armoriée et de domestiques à riche livrée, qui jurait avec le délabrement de ce lieu, moitié fétide réfectoire, moitié infecte tabagie. Ce que de Balzac ne pouvait digérer surtout, c'étaient les deux grands diables de valets, en gants blancs, qui servaient leur maître Eugène Sue !

« Mais la scène n'était pas finie : c'était la journée aux surprises et aux rencontres imprévues !

« Un bruit étrange de verrous se fait entendre, et comme nous nous en demandions la cause, de Balzac rêvant peut-être une émeute féminine forçant le concierge à le mettre en liberté, la porte s'ouvre et livre passage à un nouveau captif : c'était M. le comte de Lostange, rédacteur en chef et gérant de la *Quotidienne*.

« Dès que le comte aperçoit de Balzac, il court à lui, les bras ouverts, en se félicitant de l'heureux hasard qui les réunit...

« Honoré lui tend les deux mains avec joie, et renouvelle à son égard l'offre aimable de partager son *modeste* dîner.

« Je souligne le mot *modeste*, parce que de fait c'était un mensonge officieux et charmant : le dîner était somptueux ; c'était, je le répète, Véfour qui l'avait envoyé...

« Cette fois l'homme titré, l'homme de vieille roche, l'homme d'esprit accepta.

« Le légitimiste fidèle à son roi, à son parti, à son rang, fit fête à cette cordiale invitation ; il l'accueillit avec ce savoir-vivre qui dédaigne les façons guindées et les grimaces de luxe. »

= Les intéressantes *Tablettes d'un amateur* que publie dans la *Revue européenne* M. P. Jannet fournissent un portrait nouveau à notre galerie d'originaux collectionneurs :

« Un bibliophile distingué, M. Auguste Veinant, vient de mourir à Paris. Il n'avait guère que cinquante-neuf ans.

« M. Veinant s'était pris de bonne heure de passion pour les livres. N'ayant pour toute fortune qu'un traitement fort modeste, il était cependant parvenu, à force d'activité, de patience et d'habileté, à se former une bibliothèque réellement précieuse.

Tous les jours, il assistait à l'ouverture des boîtes des bouquinistes, et ce qu'il a dû à ces promenades matinales de trouvailles heureuses est incroyable. Il lisait tous les catalogues, connaissait tous les libraires et tous les amateurs. Les hasards des ventes publiques, les échanges, ont beaucoup contribué à enrichir sa collection. Il lavait et réparait les livres avec beaucoup d'habileté, et souvent des exemplaires dédaignés de tout le monde sont devenus, entre ses mains, des volumes irréprochables. Il était d'ailleurs très-difficile, et personne ne se connaissait mieux que lui aux mille détails qui constituent le mérite d'un volume aux yeux d'un amateur. Une tache de rouille dans le papier, un pli de magasin, un feuillet mal plié, un fer mal poussé sur une reliure, faisaient son désespoir.

« M. Veinant était un homme grand, sec, un peu voûté. Il dépensait beaucoup plus d'argent pour la toilette de ses livres que pour la sienne. Lorsque l'*alpaga* cessa d'être à la mode, il y a vingt-cinq ans à peu près, il fit l'acquisition d'une redingote d'alpaca très-ample et pourvue de poches in-folio, qui devint sa compagne inséparable, qui dure encore, et qui vivra longtemps dans la mémoire des amateurs.

« M. Veinant a fait réimprimer, soit seul, soit de concert avec un autre amateur, un nombre assez considérable de pièces rares. Ces réimpressions, tirées à très-petit nombre, sont exécutées avec le soin le plus scrupuleux, et témoignent du goût de celui qui les a dirigées. De plus, c'est à lui qu'est due l'édition de Tabarin qui fait partie de la *Bibliothèque elzévirienne*, édition publiée sous le pseudonyme de Gustave Aventin, anagramme de son nom.

« Le portrait de M. Auguste Veinant a été gravé, en *charge*, il est vrai. Il figure sur le titre de la *Bibliotheca scatologica*, dont il fut l'un des auteurs. C'est le personnage à droite, courbé en deux et ap-

puyé sur une béquille. Il n'était, du reste, pas boiteux, pas plus que n'est bossu le personnage qui figure à gauche dans la même vignette.

« P. Jannet. »

Nous ne saurions mieux terminer cet emprunt qu'en payant à l'important recueil qui nous l'a fourni un juste tribut d'éloges. Improvisée par un tour de force qui a mérité sa mention dans nos annales littéraires, la *Revue européenne* a tenu toutes les promesses de son éclatant début.

= Autre type non moins curieux décrit par le bibliophile Jacob dans le dernier numéro du *Bulletin du bouquiniste,* d'Aubry.

Celui-ci est le savant éditeur du Rabelais, Stanislas de l'Aulnaye, né à Madrid en 1739, mort à la maison de Sainte-Périne, âgé de quatre-vingt-douze ans.

Lorsque Stanislas de l'Aulnaye faisait imprimer la seconde édition de son Rabelais (*Paris, Louis Janet*, 1823, 3 vol. in-8°, imprim. de Jules Didot), il était âgé de quatre-vingt-deux ans ; il avait conservé toute sa verve et son originalité d'esprit. Il demeurait alors dans une mansarde de la rue Saint-Hyacinthe, près de la place Saint-Michel : cette mansarde n'avait pas d'autres meubles qu'un grabat et une chaise ; le pauvre vieillard travaillait dans son lit, dont il ne sortait que pour aller chercher de l'eau-de-vie chez le liquoriste du coin, car il ne vivait que d'eau-de-vie, et il était rarement

ivre. Sa chambre était encombrée de livres et de paperasses, entassés sur le carreau et couverts de poussière. Ordinairement sa mémoire prodigieuse lui servait de bibliothèque.

Les derniers temps qu'il passa dans ce bouge, comme la clef restait jour et nuit à la porte, un voleur était entré pendant son sommeil et lui avait pris son pantalon, le seul qu'il possédât. Chaque fois que quelqu'un ouvrait la porte, il criait d'une voix de Stentor : « Eh bien ! me rapportez-vous mon pantalon ? » Quand l'apprenti de l'imprimerie Didot arrivait avec un paquet d'épreuves, de l'Aulnaye lui disait, sans bouger de son lit : « Petit, tu trouveras une pièce de dix sous dans mes souliers ; va voir si mon pantalon est au portemanteau sur l'escalier. S'il n'y est pas, descends chez le liquoriste et achète-moi pour dix sous d'eau-de-vie, pendant que je corrigerai ton épreuve. » L'épreuve était corrigée avant que l'enfant fût de retour.

Le libraire Louis Janet, ayant été instruit de l'état de détresse dans lequel se trouvait le vieux savant, lui envoya un pantalon neuf, qui fut déposé au pied du lit où de l'Aulnaye était couché. Celui-ci, à son réveil, aperçut le pantalon et s'empressa de s'en revêtir avec joie, sans soupçonner que ce fût un vêtement neuf. « Celui qui m'avait emprunté mon pantalon, dit-il en riant, ne me le reprendra plus, car je coucherai avec. » Ce qu'il fit à l'avenir.

= Encore quatre salons :

Félix Pigeory, rue d'Amsterdam. — Les vendredis.

En son hôtel.

« Lambris éclairés de mille bougies, — pendule surmontée d'une statuette de Pradier, — petit salon chinois, — serre séparée du reste des appartements par une immense glace sans tain.

« Réunion de jeunes femmes dont les robes de satin reflètent les plus vives et les plus chatoyantes couleurs. »

Illustrations musicales : Lacombe, Dervès, Jules Lefort, Nathan, Pfeiffer, Jouffroy, Lyon, Barroilhet, Fournier, Lebeau, M^lle^ Fanny Coche, etc., etc., etc.

« Instrumentation : orgue harmonicorde, clavecin de 1600, viole d'amour et *viola di Gamba*.

« Table splendidement servie. »

Voir pour plus de renseignements les comptes rendus insérés dans les anciens volumes de la *Revue des Beaux-Arts*.

M. *Hachette*, — boulevard Sébastopol (rive gauche).

En son grand hôtel.

Erudits : Quicherat (Jules et Louis), Patin, Paulin Paris.

Littérateurs : About, Taine, Achard, Léouzon le Duc, Viardot.

Deux membres de l'Institut : Littré, Renan.

Artistes : Bertall et Nadaud.

Le plus aimable des rhéteurs : Géruzez.

M^me^ *de Fleury-Hamilton*, — rue Chaillot. — Les lundis et vendredis.

L'hiver en son hôtel et l'été dans son jardin.

Causeurs: Alfred de Vigny, Albéric Second, de Mercey, le président Partarrieu-Lafosse.

Un ancien prix de peinture : Dubois.

M^me^ *de Céséna*, rue de la Victoire. — Le vendredi.

Un entre-sol.

Habituées : M^me^ de Grandboulogne, dont les blonds cheveux sont sans égaux à Paris.

Romanciers français : M^mes^ Reybaud, Figuier et Stevens.

Un romancier russe : M^me^ de Sasenoff.

Un romancier suédois : M^me^ Riperka.

Un littérateur américain : M^me^ Manoël de Grandfort.

M^me^ Cénac-Moncaut (encore un nom littéraire !).

Partie des whisteurs : Boniface, du *Constitutionnel*, Yvan, Nathan, Astruc, un des pères de cette intéressante Revue qui s'appelle *le Quart d'heure*.

Violoncelle : Seligmann.

= Nous venons de parcourir le catalogue des livres de la bibliothèque de M. Léon Leclerc, dont la vente s'est faite le 22 de ce mois. Deux libraires, MM. Delion et Jullien, ont réuni leurs efforts pour dresser cette nomenclature où nous remarquons une bévue du genre sérieux :

« N° 679. Dictionnaire universel, français et latin, par *Trévoux*. Paris, 1775, 8 volumes in-folio. »

Avouez que les noms de MM. Delion et Jullien mériteraient d'être transmis à la postérité.

= Le plus fécond des écrivains de la Seine-Inférieure, M. Eliacim Jourdain, — l'auteur de la *Comédie normande*, un mystère en 23 actes dont il n'existe plus qu'un seul exemplaire, — vient d'ajouter à la série de ses productions *Un nid dans les seigles*, drame-idylle.

Ce drame-idylle a de petits passages anacréontiques qui ne sont pas dépourvus de charme : — Exemple (c'est un jeune premier qui parle) :

OCTAVE, *continuant*. Ce rêve d'or, ce serait de pénétrer, par un beau jour d'été... dans un champ de seigle, suivi d'un jeune ange aux blonds cheveux et au teint rosé ; de courber quelques épis, pour nous faire des siéges ou plutôt des trônes (un seul pourrait suffire) ; de nous laisser mollement glisser dessus, et, le cœur rempli d'une douce sécurité, de rompre ensemble le gâteau doré, et de tremper nos lèvres dans les flots mousseux de l'aï, — qui fait aimer. Notre agape rustique est suivie d'un doux entretien sur le bonheur... d'être ensemble. Après quoi, nous disons adieu à notre cher paradis terrestre. Mais, avant d'en sortir, ma jeune amie a étendu sa blanche main au bord de notre petit nid et a cueilli une gerbe de bluets, dont elle fait une couronne et dont elle ornera son front *candide*, à moins qu'elle ne daigne me réserver la joie divine

de la lui poser sur la tête, en lui donnant un baiser de poëte à sa muse, sa mystique amante.

BERTHE, *avec une émotion contenue.* Octave, vous plaisantez, n'est-ce pas?

= On paraît priser plus que jamais les dîners littéraires. Soixante-douze convives se sont assis ce mois-ci au banquet du *Gaulois*.

Le *Gaulois* a résolu d'examiner et de juger les œuvres refusées par le jury de la prochaine exposition de peinture. L'initiative est par elle-même bonne et courageuse ; mais sera-t-elle accueillie, comme elle le mérite, par beaucoup d'artistes qui craindront de donner à certains refus trop de publicité?

= Les courses de la Marche ont été singulièrement favorisées cette année. Elles ont eu un vrai soleil, un ciel d'azur, — car nous ne comptons point les nuages qu'a pu amasser le champagne en quelques têtes folles, — des équipages non crottés, des toilettes de printemps où l'on ne grelottait pas, et, en fait d'accidents graves, tout au plus quelques inoffensifs bains de rivière.

La défilé a été de toute beauté. Humant avec satisfaction des flots de poussière, une foule idolâtre était rangée sur la route de la Marche à Saint-Cloud, comptant les voitures qui descendaient à fond de train la côte de Garches, — à raison de deux milles par demi-heure (ni plus ni moins !). A

dimanche prochain 3 avril, la continuation de ces brillants steeple-chases.

= On ne dira jamais assez à quoi tient cette chose fragile qu'on appelle le succès.

C'était vers 1798. La date est vieille, mais l'histoire est encore neuve. — Un pauvre grammairien se plaignait à un libraire de la rue Monsieur-le-Prince du mince succès qu'obtenait son dernier ouvrage. Le produit d'une vente qui lui paraissait assurée, se réduisait à peine à l'écoulement de quelques exemplaires, et l'avenir semblait devoir en arrêter tout à fait le débit.

« Voulez-vous un bon conseil? dit tout à coup le libraire.

— Oh! les conseils, je les connais... murmura le pédagogue avec découragement.

— Vous ne connaissez pas celui-là, j'en suis certain.

— Voyons?

— Changez tout simplement la couverture de votre livre, et au lieu de votre titre de *Grammaire* qui est insuffisant, mettez :

Grammaire des dames et des demoiselles.

La recommandation fut tenue pour salutaire, et la Grammaire des dames et des demoiselles eut *vingt-deux éditions.*

Nous tenons l'anecdote du fils même de ce libraire bien avisé, qui n'était autre que M. Labitte.

LIVRES

Fromentin. *Le Sahel.* — Comme artiste et comme écrivain, la double réputation de l'auteur est déjà faite. Mais si nous n'y pouvons rien ajouter, nous nous plaisons du moins à la reconnaître en louant la couleur des descriptions, le charme du récit, la vérité de l'appréciation. C'est un coin de l'Algérie mobilisé pour le plus grand plaisir du lecteur.

Jules de Gères. *Roitelet* (Dentu). — Si le luxe typographique de ces poésies ne le cède en rien à la *Rose des Alpes* que M. de Gères publia naguère, en revanche leur valeur intrinsèque nous paraît beaucoup plus réelle. — La préface est charmante de modestie et de dignité. On ne saurait mieux faire honneur à son titre. — Le reste du volume répond à ce début, et sa lecture nous a révélé chez l'auteur un rare mérite : c'est l'élégance de la forme alliée à la solidité de la pensée. Une pièce de trois simples strophes, — *De montibus umbræ*, — nous ont, à ce dernier point de vue, frappé entre toutes.

Buron. *Corbeille poétique* (Sarlit). — Anciens et modernes, représentants de la jeune France comme du grand art classique, l'auteur a prélevé sur leurs œuvres à tous une dîme d'autant plus intelligente qu'elle était circonscrite dans les bornes périlleuses d'un ouvrage d'éducation.

Société des Régates Parisiennes. *Rapport* de M. Frédéric Lecaron. — On comprend la portée sérieuse et l'utilité pratique du canotage parisien en lisant le résumé de M. Lecaron. Nul n'aurait mieux su faire ressortir la vigueur de l'institution, rappeler avec plus d'éloquence les services qu'elle a rendus, et déduire avec plus de logique ceux qu'elle est appelée à rendre encore.

THÉATRES

Odéon. — Rajeunissement de la *Jeunesse* d'Augier, grâce à Guichard et à Mme Mantelli. — Le premier a joué avec un élan remarquable ; la seconde n'a pas craint de coiffer d'une perruque blanche toutes les primeurs de sa maturité. Elle se serait bornée à cela qu'il faudrait lui en savoir gré.

Débuts de Mlle Bertin. — Froide et monotone dans *Andromaque*, elle a repris dans les *Femmes savantes* une offensive victorieuse. — Molière ne laisse pas toujours aux tragédiennes manquées une aussi belle compensation. Profitez-en, mademoiselle Bertin, et ne laissez plus échapper l'éventail d'Armande!

Théatre Lyrique. — *Faust*, musique de Gounod et paroles de Carré. — Succès attendu, succès arrivé. — Chose rare! librettiste, compositeur et metteur en scène ont réussi chacun à conserver la couleur légendaire de leur sujet. C'est bien là un vrai *Faust*, et c'est tout dire. — Grande et belle musique, plus symphonique que mélodieuse cependant. — Des chœurs admirables bissés avec enthousiasme. — Mme Miolan nous a rendu Marguerite ; Barbot chante comme si ses trois semaines de préparation avaient valu chacune deux mois.

Lundi dernier a eu lieu, rue Fontaine-Saint-Georges, une solennité dramatique unique en son genre. Un conte de Balzac, la *Belle Imperia*, a été représenté sur un petit théâtre de fée. Drôlatique était le sujet ; drôlatique a été la représentation. A notre prochain numéro de plus amples détails.

PARIS. DE SOYE ET BOUCHET, PLACE DU PANTHÉON, 2.

1re QUINZAINE D'AVRIL.

La province artistique et littéraire à Paris. — Revue des quatre-vingt-six départements. — Un roman du genre-gravures. — Un monsieur qui tient à se louer lui-même. — Continuation de la publicité. — Dumas. — Deux auteurs pour un seul volume. — Coiffeur et poëte. — Tout ce qu'on peut envoyer à Genève. — Musique transcendante. — Un château de Balzac en Touraine. — Les petites révélations de M. Charpentier.

= En ces derniers temps, la province a souvent prononcé le nom de décentralisation littéraire. Le mot est sonore, mais le mouvement qu'il semble provoquer nous a toujours paru accompli.

Qu'est-ce en effet que Paris, sinon une place au siége de laquelle chaque département envoie toujours au moins la moitié de ses capacités? Qu'est-ce que Paris, sinon l'agglomération *nécessaire*, — car là seulement on trouve les nobles concurrences qui stimulent le génie et les suffrages assez nombreux pour le consacrer, — d'une foule de contingents artistiques et littéraires ayant chacun leur clocher?

Ces contingents, l'idée nous est venue de les passer rapidement en revue. Écrivains, peintres, musiciens et sculpteurs, ont été renvoyés par nous et non sans peine, chacun à son point de départ. Néanmoins, que nos lecteurs s'attendent à trouver notre liste très-incomplète, d'abord parce que beaucoup de renseignements nous ont fait défaut, ensuite parce que, pour cette première fois, nous avons dû nous borner aux notoriétés les plus grandes.

Les rectifications et les additions qu'on voudra bien nous adresser donneront, s'il y a lieu, un second répertoire qui complétera celui-ci.

Un dernier mot. — Les contemporains seuls figurent dans ce travail où l'on a omis à dessein les départements de Seine, Seine-et-Marne et Seine-et-Oise. De plus, parmi ces contemporains, figurent seulement ceux qui ont, comme l'on dit, fait leur trouée dans la mêlée parisienne. D'autres individualités très-remarquables, mais n'ayant pas quitté leurs foyers, ont été omises par nous à dessein.

Artois et Flandre.

(Pas-de-Calais). — Écrivains : Carnot, Hippolyte Castille, Corne, Jules Lecomte, Sainte-Beuve. — Peintres : Aug. Delacroix, Hédouin, Jeanron.

(Nord). — Écr. : Henri Berthoud, de Calonne, Couailhac, Darimon, Defremery, Onésyme Leroy, Mallet, De Resbecq, De Saulcy, de Watteville, Pierre Zaccone et M^me^ Desbordes Valmore. — Mus. :

Nadaud et Vogel. — Peint. : Abel de Pujol, Gautier, Mottez. — Grav. : Leroy. — Sculpteurs : Cordier et Lemaire.

Picardie.

Écr. : — Berville, d'Exauvillez, Lerminier, Pillon de Pongerville, E. Prarond.

Auteurs dramatiques : — Biéville et Galoppe d'Onquaire.

Un paysagiste et un sculpteur : — Thuillier et Lévêque.

Champagne.

(Ardennes). — Boucher de Perthes, Buchez et Taine. — Peintre : Matout.

(Aube.) — Louis Ulbach.

(Marne). — Écr. : Geruzez et Paulin Paris. — Peint. : Max. David.

(Haute-Marne). — Vacherot. — Peint. : Pernot et J.-G. Petit.

Lorraine et Trois-Évêchés.

(Moselle). — Ecr. : Émile Bégin, Michel Carré, A. de la Fizelière, Louis Huart, Henrion, Rœderer et Mme Amable Tastu. — Mus. : Ambroise Thomas. — Peint. : les deux Maréchal, Valério, Yvon.

(Meurthe). — Litt. : About, Werdet et Mme Élise Voiart. — Sculpt. : Jacquot. — Grav. : Bets. — Peint. : Gomien.

(Vosges). — Edmond et Jules de Goncourt, Eugène de Mirecourt. — Peint. : Français.

Alsace.

(Bas-Rhin). — Cerfberr de Medelsheim, Alphonse Grün, Matter, Ratisbonne, Alexandre Weill et Charles Weiss. — Mus. : Strauss et Wekerlin. — Peint. : Gustave Doré, Haffner et Schuler.

(Haut-Rhin). — Écr. : Carmoly et Du Couret. — Peint. : Dauphin, Heim.

Franche-Comté.

(Haute-Saône). — Écr. : d'Epagny et de Montépin. — Peint. : Gérôme. — Sculpt. : Iselin.

(Doubs.) — Victor Hugo, X. Marmier, Proudhon, Ch. Weiss et Francis Wey. — Peint. : Baron, Faustin Besson, Courbet et Gigoux. — Sculpt. : Clesinger et Demesmay.

(Jura). — Considérant, Magnin et M^me^ Mennessier Nodier. — Sculpt. : Chambard, Huguenin et Perraud.

Bourgogne.

(Ain). — Louis Desnoyers, Louis Michaud, Edgar Quinet.

(Côte-d'Or). — Écr. : Daremberg, Joanne, Joigneaux, Lacordaire, Nicolardot, Charles et Désiré Nisard, Pautet, Stephen de la Madelaine, Viardot et M^me^ Ancelot. — Peint. : Ziem. — Sculpt. : Guillaume, Jouffroy, Moreau, Travaux. — Art. : M^me^ Favart et Guyon.

(Saône-et-Loire). — Écr. : Chapuys de Montlaville, Dargaud, Fertiault, Lefranc, Lamartine, Mor-

nand, Eugène Nus et Clémence Robert. — Art. : Bressant.

(Yonne). — Hippolyte Auger, Bellaguet, Édouard Charton, Girault de Saint-Fargeau, Savinien Lapointe, de Vaulabelle. — Peint. : Lafaye.

Lyonnais.

(Loire). — Jules Janin. — Sculpt. : Bonnassieux, Foyatier, Merley et Montagny.

(Rhône). — Écr. : Ampère, Balleydier, Bignan, Petrus Borel, Capefigue, Carmouche, Clairville, Cormon, Damiron, Jal, Francisque Michel, Frédéric Morin, Moline Saint-Yon, Pierre Dupont et Amédée Pommier. Jean Reynaud, de Jussieu, Hortensius Saint-Albin et Philipon. — Peint. : Biard, Comte, Cornu, Chenavard, les deux Flandrin, Jacquand, Meissonnier, Reignier, Comte Calix. — Sculpt. : Courtet. — Art. : Gueymard.

Dauphiné.

(Hautes-Alpes.) - Sculpt. : Allier.

(Drôme). — Émile Augier et l'abbé Prompsault. — Peint. : Fort.

(Isère). — Ecr. : Philox. Boyer, Berriat Saint-Prix, Em. Charrière, Decomberousse, Ponsard et Ponson du Terrail. — Mus. : Berlioz. — Peint. : Hébert et Pilliard.

Marche et Auvergne.

(Creuse). — De Lourdoueix.

(Cantal). — Antony Béraud et l'abbé Migne.

(Puy-de-Dôme). — Altaroche, de Barante, Arsène de Cey et Charras.

Provence.

(Basses-Alpes). — Ecr. : Bonnetty et Yvan. — Mus. : Meiffred. — Sculpt. : Marcellin.

(Bouches-du-Rhône). — Écr. : Amédée Achard, Ernest Alby, Audibert, Marie Aycard, Léon Gozlan, Mignet, Amédée Pichot, Louis Reybaud, Portalis, Poujoulat, Roqueplan, Marc Michel, Thiers, Autran, Barthélemy, Méry et Mme Louise Colet. — Mus. : Bazin. — Peint. : Beaume, Barry, Chavet, Daumier, Loubon et Ricard. — Art. : Mazillier.

(Var). — Pierre Clément, Ortolan et Gérard, *le tueur de lions.*

Vaucluse.

(Vaucluse). — Litt. : Blaze de Bury, Taxile Delord, Adolphe Dumas, Agricol Perdiguier, de Pontmartin. — Mus. : Félicien David.

Languedoc.

(Aude). — Litt. : Fresse-Montval et Mas-Latrie. — Peint. : Lazerges.

(Gard). — Litt. : Guizot, Michel Nicolas, Reboul et Jules de Saint-Félix. — Mus. : Poize. — Peint. : Jalabert.

(Hérault). — Litt. : Figuier, Flourens, La Landelle, Saisset et Viennet. — Peint. : Cabanel et Glaize.

(Haute-Garonne). — Litt. : Escudier, Francis Lacombe, Peyrat, Sarrans, Sarrut et Frédéric Tho-

mas. — Mus. : Amat. — Peint. : Bezard et Bida.

Languedoc.

(Tarn). — Charles Blanc et Caraguel. — Peint. : Pichon. — Lith. : Sudre.

(Tarn-et-Garonne). — Écr : Belmontet, Paulin, Lymairac et Mary Lafon. — Peint. : Ingres. — Lith. : Sudre.

Foix et Roussillon.

(Ariége). — X. Durrieu, Léonard Gallois et Latour Saint-Ybars.

(Pyrénées-Orientales). — Étienne Arago.

Guienne, Gasgogne et Béarn.

(Gironde). — Barateau, Millaud, Scholl et Solar. — Peint. : Alaux, Rosa Bonheur, Dauzats, Diaz, Plassan et Vidal. — Art. : Lafont et Ligier.

(Dordogne). — Faugère et Lachambeaudie.

(Gers). — Cénac-Moncaut et Granier de Cassagnac.

(Lot). — Ambert et Roux Lavergne.

(Aveyron). — Sculpt. : Gayrard.

(Hautes et Basses-Pyrénées.) — Ader, Théophile Gautier, Liadières, Lubize et Monglave. — Mus. : Alard.

Aunis et Saintonge.

(Charente). — Écr. : Babaud Laribière, Emmanuel Gonzalès, Julien Lemer et Albéric Second. — Mus. : Émile Prudent.

(Charente-Inférieure). — Écr. : Bersot et Pelletan. — Peint. : Bouguereau et Fromentin.

Bretagne.

(Ille-et-Vilaine). — Ecr. : Judicis, Caro, Cucheval-Clarigny, Paul Féval, Kératry, Pierre Leroux, Hippolyte Lucas, Quérard, Turquety. — Peint. : Durand Brage, Duveau, Henri de Laborde. — Sculpt. : Lanno.

(Côtes-du-Nord). — Ernest Renan.— Peint. :— Hamon et Hostein.

(Morbihan). — De Beauchesne, Daniélo, l'abbé Moigno, Jules Simon, M^mes^ Roger de Beauvoir et Ulliac-Trémadeure.

(Finistère). — Louis de Carné, Corbière et La Villemarqué.

(Loire-Inférieure). — Ecr. : Siméon Chaumier, Moléri, Monselet, Pitre-Chevalier, Th. Villenave et M^me^ Mélanie Waldor. — Peint. : Belloc, Labouchère et Picou. — Scupt. : Debay et Guitton.

Poitou.

(Deux-Sèvres). — Jules Sandeau.

(Vendée). — Chambolle et Crétineau-Joly. — Peint. : Baudry.

(Vienne). — Babinet, de la Guéronnière, de Loménie et Loudun.

Limousin.

(Corrèze). — Peint. : de Lansac. — Art. : M^me^ Laurent.

(Haute-Vienne). — Elie Berthet, A de Latour et Michel Chevalier.

Maine et Anjou.

(Mayenne). — Lottin de Laval. — Peint. : Coignard et Landelle.

(Sarthe). — Gustave de Beaumont.

(Maine-et-Loire). — Ecr. : Fr. Arnault, Beulé, de Falloux, Théodore Pavie, Eugène Poitou, Toussenel, Trouvé, Vte Walsh. — Peint. : Lenepveu. — Sculpt. : Maindron.

Orléanais.

(Eure-et-Loir.) — Philarète-Chasles, Ferdinand Dugué, Favé, Hetzel, Isambert, et Noël Parfait.

(Loiret). — Ecr. : Barbara, l'abbé Barbier, Édouard Fournier, Stanislas Julien, J.-P. Lesguillon, Leber, Vapereau et Veuillot. — Peint. : Antigna et Fouquet. — Scuplt. : Triquetti.

(Loir-et-Cher). — Amédée Thierry.

Touraine.

O. Féré, Moreau Christophe, Taschereau et Alfred de Vigny.

Berry.

(Cher). — Emile Deschamps et Félix Pyat.

(Indre). — Arthur Ponroy et Ubicini. — Peint. : Desjobert. — Art. : Mme Miolan.

Ile de France.

(Aisne). — Champfleury, Alexandre Dumas, Arsène Houssaye, Carle Ledhuy, Henri Martin, Matharel de Fiennes.

(Oise). — Ecr. : Raymond Brucker, Dartois,

et Mme Daminois. — Peint. : Couture et Geffroy.

Normandie.

(Seine-Inférieure). — Ecr. : Bouilhet, Cheruel, Guttinguer, Muret, Lireux, Thiessé, Mme Jenny Bastide. — Mus. : Bérat. — Peint. : Court, Laugée, Morel-Fatio et Sebron. — Art. : Bocage.

(Calvados). — Ecr. : De Chennevières, Desnoiresterres et Louis Enault. — Mus. : Auber. — Peint. : le colonel Langlois. — Sculpt. : Lechesne et Melingue.

(Eure). — Ecr. : Adolphe et Constant Guéroult, Raban. — Peint. : Chaplin.

(Manche). — Ecr. : Barbey d'Aurevilly, Octave Feuillet et Havin. — Peint. : Millet.

(Orne). — Ecr. : Bergounioux et Malitourne. — Sculpt. : Durocher et Mme Lefebvre Deumier. — Art. : Got et Laferrière.

Colonies.

Capo de Feuillide, de Courson, de Gondrecourt, Lacaussade, Leconte de Lisle, Félicien Mallefille.

Étranger.

(Suisse). — Buloz, Charles Didier, Marc Fournier, Emile de Girardin. — Peint. : Karl Girardet, Gleyre et Traviès.

(Belgique). — Michelant, Ravaisson, Vaëz, Taylor.

(Angleterre). — John Lemoine et Montalembert.

(Italie). — Fiorentino, Alfred Michiels, Claude

Genoux, Rapetti. — Peint. : Flandin, Célestin Nanteuil, Palizzi, de Pommayrac. — Sculpt. : Pollet et Marochetti.

(Espagne). — Lurine et Damas-Hinard.

(Allemagne). — Alphonse Karr.

=M. X***, qui, depuis un certain laps de temps, s'était donné l'innocente satisfaction de diriger un Recueil périodique, a voulu se reposer sur ses lauriers. — Il a donc cherché et il a trouvé un successeur.

Seulement, un remords suprême lui est venu à l'instant de signer son acte de vente. Il a vu sa gloire littéraire éteinte, ses contemporains inquiets de son silence, et lui demandant compte des heures amusantes que sa plume pouvait encore faire passer à la France, — car M. X*** écrit à ses heures, — et il s'est ravisé. Bref, les nouveaux propriétaires de la feuille en question ont dû s'engager à insérer, le cas échéant, dans chacun de leurs numéros, trois colonnes de la prose dudit X*** qui en faisait une condition *sine quâ non* du marché.

Aveuglement fatal ! Les imprudents croyaient accéder ainsi à une clause innocente. Il était, en effet, très-douteux que M. X***, jusque-là considéré comme un écrivain peu fécond, s'amusât beaucoup à figurer en qualité de comparse sur un théâtre dont il avait été l'autocrate. Mais on avait compté sans les loisirs de M. X***, qui menace de tourner

complétement à l'homme littéraire. Il ne passe plus une occasion d'écrire sans qu'il la saisisse avec empressement. Donne-t-il un bal, un concert, un dîner, crac! aussitôt voilà un, deux et trois articles de pondus. Et quels articles, grand Dieu! C'est un déluge de réclames impitoyables pour Pierre, Paul et Jean. On y trouve dix lignes sur la couleur de la robe de Mme Z***, quinze autres sur le basson du petit K*** et sur le dernier calembour du gros W***, vingt autres sur la cuisson d'un faisan et la fraîcheur d'une compote d'ananas; cinquante lignes, enfin, sont consacrées par ledit X*** à vanter son esprit, ses grâces, ses fauteuils, ses fleurs, son tout enfin.

Bien qu'abritées sous la couverture légère d'un pseudonyme dont on soupçonne la transparence, ces réclames ingénues commencent à fatiguer horriblement la dignité de l'organe auquel elles sont destinées. Il paraîtrait même qu'on les aurait refusées comme ne convenant pas à la nature du Recueil. De son côté, M. X*** réclame, pièces en main, l'insertion de sa prose. — Quelle sera l'issue de la comédie?

= Les cancans fourmillent depuis plusieurs jours dans notre monde littéraire. En voici un des plus récents :

M. V*** était allé offrir au directeur d'un journal illustré le concours de sa plume et la primeur de ses illusions.

« Je me sens pour vous quelque intérêt, » daigna lui dire celui-ci. Et il lui tend une liasse de gravures. « Tenez, ajoute-t-il, veuillez me faire un roman sur les épreuves de ces clichés ; ils doivent entrer dans la composition d'un prochain numéro. »

V*** reste muet d'abord. Illustrer un roman lui avait paru toujours chose naturelle ; mais faire un roman sur des illustrations !...

Cependant il se dit qu'en fin de compte, il ne fallait jamais dédaigner une occasion, si mince qu'elle soit, et il accepta la tâche singulière dont on le chargeait.

Rentré chez lui, le voilà feuilletant ses gravures, en poétisant les sujets, en ruminant la portée avec toute l'appréhension d'un improvisateur qui se trouve vis-à-vis de bouts-rimés difficiles.

Le grave de l'affaire était dans l'aspect singulièrement disparate de ces gravures. Les types dont elles étaient ornées appartenaient, les uns au seizième et les autres au dix-huitième siècle. Il lui fallut donc construire laborieusement un roman à plusieurs périodes, et pousser son intrigue à concurrence de cinq ou six générations.

Enfin, luit le jour de sa délivrance. Armé de sa copie, il se représente au bureau du rédacteur en chef qui la retourne, l'examine distraitement, et la lui rend en disant : « Décidément, mon cher monsieur, ceci ne peut nous convenir. Il faut remanier votre intrigue ; elle n'est pas assez morale...

— Cependant, je vous proteste...

— Ah! monsieur, le respect de la famille, les convenances du foyer! Vous comprenez... »

Et ce malheureux V*** en est resté pour ses frais d'imagination.

= L'*Etoile du Nord*, qui a eu 214 représentations à l'Opéra-Comique, a rapporté plus à elle seule à M. Meyerbeer que les 900 représentations, à l'Opéra, des trois chefs-d'œuvre réunis du même auteur: *Robert le Diable*, les *Huguenots* et le *Prophète*.

= Le mystérieux Jacques Reynaud du *Figaro* est, nous assure-t-on, M. de Prémaray.

Les pseudonymes de *Bastien* et de *Paul Dyas*, des *Salons de Paris*, appartiennent à M. Charles Bataille; celui du major Korf, de l'*Entr'acte*, à M. Hippolyte Lucas.

On sait que Mme Claire Sénart, l'auteur de *Mos de Lavène* (*Revue des Deux Mondes*), est Mme Louis Figuier.

Le *Journal des Beaux-Arts*, publié à Anvers, sans nom d'auteur, est rédigé par M. Siret, l'auteur du *Dictionnaire des Peintres*.

= Il se vend chez Desloges, le marchand de tableaux de la rue Croix-des-Petits-Champs, deux traités de peinture à l'huile publiés, l'un en 1856 et l'autre en 1858.

Voici le titre du premier : « Manuel complet et

simplifié de la peinture à l'huile, suivi du traité de la restauration des tableaux, par *R. de la Salle.* Paris, Desloges. 1856. »

Voici celui du second : « Manuel complet et simplifié de la peinture à l'huile, suivi du traité de la restauration des tableaux, par *Goupil*, élève d'Horace Vernet. Paris, Desloges. 1858. »

Le titre, les divisions, les chapitres et le texte sont identiquement les mêmes dans les deux manuels. Constatons ce léger changement cependant au commencement du livre :

M. Lasalle : « Les anciens ont commencé par faire leurs tableaux sur panneaux... »

M. Goupil : « En Italie, les anciens ont commencé par faire leurs tableaux... »

= Comment l'auteur de *Monte-Cristo* laisse-t-il faire à son *Caucase* des réclames pareilles à celle-ci, parue il y a quatre ou cinq jours dans tous les grands journaux?

« De retour de son immense excursion, Alexan-
« dre Dumas rapporte de son *Voyage au Caucase,*
« qui comprend toute une odyssée pleine de récits
« pittoresques, d'aventures hasardeuses, de coups
« de fusils et de coups de poignard, *dont ce ne sont*
« *plus les créations de sa fantaisie qui sont les hé-*
« *ros, mais lui-même.* — A cheval, en barque, en
« tarentane, en télégué, à pied, la *tcherkesse* sur le
« dos, le papak sur la tête, le fusil sur l'épaule, il
« a été partout, tantôt *seul avec son compagnon* de

« voyage, M. Moynet tantôt avec quatre cents hom-
« mes d'escorte commandés par des colonels russes,
« des princes tatars et géorgiens, qui lui faisaient
« des *escortes royales.* »

La rédaction de ce canard doit être due à un Circassien. Un Français ne saurait abuser ainsi de la permission de mal écrire en sa langue.

= Encore un coiffeur qui appelle les muses au secours de son art. — Ses vers ne sont pas forts, si l'on veut, mais, sous le rapport du style et de l'invention, ils ne le cèdent en rien à la prose des annonces-Dumas.

Lisez, Messieurs, lisez, ceci vous intéresse,
Amateurs, Connaisseurs, en coupes de Cheveux.
Lisez, Messieurs, lisez, et que chacun s'empresse
A venir visiter le Ciseau merveilleux;
C'est bien rue de Clichy, tout contre la barrière,
Près le café Guillon, chez l'artiste Mazy;
Tournez chemin de ronde et la porte première,
Gaîment et hardiment, dites-vous : « Allons-y ! »

COUPE DE CHEVEUX A 30 C.

Arrivez Clients,
Soyez confiants,
Vous serez contents,
Ses prix sont minimes,
C'est trente centimes
Sa coupe et ses rimes,
Pour sa friction,
Sa fraîche lotion
A l'Eau d'Albion,
Qu'ici chacun vienne,
Comme rue Vivienne,
Voilà son Antienne.

COIFFURE A 20 C.

Salon luxueux,

Presque fastueux,
D'un confort heureux.
Journaux dramatiques,
Journaux artistiques
Et scientifiques,
Maison de bon goût,
On le dit partout.
On y vend de tout :
Couronnes de fées
Pour grandes soirées
Et pour mariées.

= Nous avons reçu et nous publions intégralement le prospectus ci-joint, en suppliant le lecteur de n'en pas sauter une ligne :

« *Invitation aux bonnes âmes qui aiment la sainte Vierge.*

« On a conçu la pensée d'élever une statue de la sainte Vierge, portant l'Enfant-Jésus, au sommet du frontispice d'une jolie chapelle située sur les bords du lac de Genève.

« Cette chapelle a été construite dernièrement en faveur de ceux qui sont exposés à périr sur ce lac, ou qui y périssent sans pouvoir réclamer les secours de notre sainte mère l'Eglise.

Il nous reste encore plusieurs travaux à exécuter pour la décoration de l'intérieur de la chapelle, qui porte déjà le nom de Notre-Dame du-Lac.

Mais nous espérons que Dieu continuera d'agir sur les cœurs pour nous faire obtenir des bonnes âmes auxquelles nous nous adressons, quelques petites offrandes comme nous en avons récolté avec abondance à Paris et à Lyon surtout, pendant les trois années qui viennent de s'écouler.

« Nous devons reconnaître que ce sont principalement les dons offerts par les religieux habitants de Paris et de Lyon qui nous ont permis de terminer ce joli monument.

« Comme les quêtes d'argent sont multipliées d'une manière prodigieuse, et qu'elles ne sont pas toujours à la portée des pauvres, nous avons choisi un genre de quête qui fasse moins de tort aux autres bonnes œuvres, en même temps qu'il s'adresse à toutes les personnes qui voudront faire une inspection dans leur maison.

« Ainsi les militaires et les magistrats en retraite pourront trouver de vieux uniformes, armes, épaulettes, galons, écharpes, bottes à l'écuyère, éperons, tuniques, vestes, capotes, etc.

« Les grand'mamans n'auront pas de peine à trouver de vieux bracelets, vieilles boucles, pendeloques, de vieux colliers, flacons (vides) de toilette et toute espèce d'objets passés de mode à Paris.

« Les Dames élégantes pourront offrir des robes de fête et des accessoires dont on tire un précieux parti dans les écoles de couture pour une autre destination.

Les Messieurs peuvent offrir de vieux rasoirs, de vieilles tabatières, de vieux couteaux, de vieilles lunettes, de vieilles cannes, vielles pipes, des blagues, des porte-cigares, des bourses, des porte-monnaie, des cachets, etc.

« Les jeunes personnes sorties de pension pourraient faire quelque petit ouvrage au pinceau, à l'aiguille surtout ou au crochet : petit tablier, petit bonnet, bavette, brassière, petite robes, bas, et en général tout ce qui rentre dans la formation des layettes.

« On recevra avec grande reconnaissance des objets de dévotion, comme chapelets, paroisiens, manuels de piété, imitations, médailles, petits tableaux, miniatures, statues ou statuettes de Marie, de Saint-Joseph, de l'ange gardien, bénitiers, etc.

«Les jeunes enfants peuvent écarter dès à présent les orages qui menaceraient plus tard les pauvres bateliers, et attirer des grâces de contrition par-

faite, à ceux qui périront au milieu de flots étant en péché mortel et ne pouvant pas se confesser.

«Ces jeunes enfants se procureront cette consolation en offrant des jouets, comme poupées, fouets, tambours, sabres, fusils, chevaux, bilboquets, sifflets, petits chiens, et en un mot tout ce qu'on donne en étrennes aux enfants des collèges et des pensionnats, petites boîtes, albums, coffrets, etc.

«Nous ferons observer que rien n'a autant de succès dans les bazars où ces offrandes sont exposées, que les vêtements, soit d'homme, soit de femme, qu'ils aient été portés ou non.

On dirait qu'il y a une espèce de bénédiction attachés à ces objets-là, mais particulièrement à tous les articles de lingerie.

Nous prions maintenant les lecteurs de bien se rappeler qu'il y aura en 59, comme toutes les années précédentes, douze messes célébrées en l'honneur des douze années de l'enfance adorable de Notre-Sauveur.

Ces messes seront appliquées en faveur et selon les intentions chrétiennes des personnes qui répondront à cette invitation, ne serait-ce que pour la valeur d'un verre d'eau qui ne demeurera pas sans récompense.

« Quand on a bien envie de faire plaisir à la sainte Vierge, et que l'on redoute pour soi ou pour les siens le naufrage spirituel, mille fois plus terrible que le naufrage au milieu des flots, on a assez d'esprit pour découvrir quelque petit objet que Dieu prendra en considération.

Nous nous faisons un délicieux devoir de reconnaissance d'ajouter que, demandant des vieilleries, nous avons récolté à Paris, à Lyon, à Sens, à Saint-Etienne, à Genève, à Chambéry, à Annecy et ailleurs, des objets très-jolis, très-variés et très-frais, qui ont figuré avec beaucoup d'honneur dans les expositions.»

Imp. Lapruniére, 35, r. Grenelle. S.-G. Paris.

= La musique devient entre les mains de certains compositeurs un art effroyablement raffiné. A force de vouloir exprimer une foule de choses, ces grands amateurs d'esthétique finissent par ne plus se faire comprendre. Nous n'en voulons d'autre preuve que cette belle affiche du concert de M. Lazareff à la salle Bonne-Nouvelle. La semaine dernière, elle faisait encore l'ornement de toutes les murailles parisiennes.

LA VIE ET LA MORT,

EXPRESSION MUSICALE.

Programme.

Andante cantabile : Nos jours se passent dans le bonheur, le plaisir et le repos. — *Allegretto :* L'apparition de la Divinité. — *Andantino :* La voix de la Divinité. On ira dans un autre monde où il n'y a ni douleur ni chagrin. — *Moderato :* L'effroi, le chagrin, les souffrances, la mort. — *Meno :* La séparation de l'âme et du corps. Comfort pour la vie future, — *A Tempo :* La visite des parents et des amis; leur tristesse. — *Allegro :* Expression de la tristesse sur la vie future. — *Meno :* Tout est périssable dans le monde. — *Andante :* Les deuils de l'enterrement. La voix de l'éternité. Le dernier adieu. *Allegretto :* Le temps fait tout oublier; la jouissance de la vie est encore devant nous.

= Nous lisons dans l'un des derniers numéros du *Courrier de Paris* :

« Un des grands défauts de Balzac était de pratiquer volontiers ce qu'on appelle la *gasconnade*. Saisi parfois de je ne sais quelle étrange vanité, il décrivait volontiers les largesses qu'il n'avait pas faites, affichait un luxe dont son imagination faisait tous les frais, bâtissait les plus somptueux châteaux en Espagne... ou en Touraine, — comme le prouve un trait digne d'être joint à tous ceux dont Werdet nous a conservé le souvenir. L'anecdote m'arrive de bonne source.

« Un jour, — me conte la personne de laquelle je tiens cette histoire, — je me rends je ne sais plus trop pour quelle affaire à la librairie C***. Là causait familièrement avec le maître du logis un homme assez replet, à l'œil singulièrement vif, au geste facile :

« —Oui, cher maître, exclamait-il, voici le logis où j'entends conduire ma mère sans qu'elle se doute de rien. Je veux la surprise complète — (et du bout de sa canne, il traçait différentes figures sur le parquet). — Ici, la maison d'habitation, noble bâtiment bâti de briques, orné de pierres vermiculées aux angles, aux portes et aux fenêtres; coiffé de grands combles à quatre pans percés d'œils-de-bœuf, et surmonté de deux beaux bouquets de plomb aussi fleuris que ceux des pavillons de l'Institut ! — Dans cette maison, deux étages de chambres assez bien distribuées non-seulement pour que la châtelaine y puisse loger à l'aise, mais encore

pour qu'elle puisse me recevoir, moi et plusieurs amis. — De chaque côté, un peu en arrière et dissimulés par des massifs, des pavillons où logent bêtes et gens ! — Derrière, un jardin à l'anglaise, un petit parc, un étang bien empoissonné, un potager et un verger. — Ah ! j'oubliais : on arrive par une avenue seigneuriale de quatre belles rangées d'ormes, au bout de laquelle s'ouvre une grille de fer d'un travail exquis...

« Puis, ce furent d'innombrables détails sur l'ameublement des différentes pièces, sur l'approvisionnement de l'office et de la cave, sur mille petits accessoires dans lesquels mon homme déployait une véritable science du comfort le plus délicat.

« Quand il se retira, j'étais littéralement ébloui.

« — Quel est donc ce monsieur ? demandai-je.

« — Comment ! vous ne le connaissez pas même de vue ?... Mais c'est Balzac !

« — Il a donc gagné bien de l'argent ?...

« — C'est possible, me repartit C*** avec un malin sourire ; mais, en attendant, savez-vous quel était le but de sa visite ?

« — Ma foi non !

« — Il venait me demander une avance de cinq cents francs sur son prochain volume. »

. . . . . .

L'éditeur, dont il est ici question, répond, si

nous ne nous trompons pas, au nom de M. Charpentier.

= Pendant que nous parlons de M. Charpentier, nous ne pouvons passer sous silence son mémoire contre M. Dubuisson, à propos d'une reproduction indue d'A. de Musset. Entre autres choses curieuses, nous y apprenons que le succès de la *Revue des Deux-Mondes* a coûté 500 mille francs et 18 ans d'efforts ; que le Figaro a 8 mille abonnés, et le Journal des *Savants*. . . soixante-seize !

LIVRES

Nadèje, par Louis Enault (Hachette.) — Récit des écoles amoureuses d'un jeune gentleman qui brûle pour une grande coquette moscovite et finit par épouser une cousine qui l'adore. Le récit de cette agréable compensation a de grandes qualités sous le double rapport de l'élégance du style et de l'intérêt de l'intrigue. C'est un roman fashionable dont la lecture semble réservée à un certain public de bonne compagnie, près duquel nous lui souhaitons tout succès.

Mémoires de M. de Lamotte-Valois, publiés par Louis Lacour (Poulet-Malassis). — La femme a fait tellement de bruit que le mari ne peut manquer d'en faire un peu à son tour. C'est un livre curieux de plus à mettre avec tous ceux qu'a déjà fait paraître cette déplorable et mystérieuse affaire du *Collier :* aussi ne peut-on que regretter avec son laborieux éditeur que ses pages les plus importantes aient été enlevées par la police de 1829, à l'instant où M. de Lamotte gisait moribond sur un lit d'hôpital, à la Charité.

THÉATRES

Opéra-Comique. *Le Pardon de Ploërmel.* — Explosion d'un feu d'artifice dont tout Paris regardait monter les pièces depuis six mois. — Le poëme est un vrai poëme de bas Breton, mais la musique de Meyerbeer est assez grande pour marcher sans lui jusqu'à la centième représentation. Après, on verra.... — Mise en scène ruineuse : chèvres savantes, trucs exotiques, torrent formé par les eaux de la ville. — Faure, Sainte-Foy et Mme Cabel ont vaillamment soutenu le colosse.

Odéon. *Le Droit Chemin.* — Une grande route un peu battue que ce droit chemin ! Dix ou douze auteurs y ont déjà passé avant M. Latour Saint-Ybars. Aussi a-t-on rendu hommage à la bonté de son intention sans lui reconnaître précisément le mérite de la nouveauté. Les interprètes de cette mélopée bourgeoise ont fait ce qu'ils ont pu pour en raviver le ton.

Porte-Saint-Martin. — *La Closerie des genêts.* — Encore une scène qui s'en va *bretonnant* pour le plus grand plaisir de son public. Nous avons assisté avec un véritable intérêt à la reprise de ce mélodrame-type, près duquel pâlissent nos plus vigoureuses actualités. Quant aux impressions de la foule, écoutez celle-ci :

A la Sortie du théâtre.

PREMIÈRE SPECTATRICE. — Eh bien ?

SECONDE SPECTATRICE ! Dieu ! c'est-il amusant, Va, j'ai pleuré..... Je ne te dis que ça ! »

. . . . . .

Si les larmes ont coulé, la troupe a fait tout ce qu'il fallait pour ça. Laferrière, Brésil, Luguet, Vannoy, Mmes Lia Félix, Ferreyra et Lagier ont été magnifiques d'ensemble. — Cette dernière avait, pour ses débuts, fait feu de cinq toilettes fracassantes.

PARIS. DE SOYE ET BOUCHET, PLACE DU PANTHÉON, 2.

2e QUINZAINE D'AVRIL.

Un galant surpris. — Le salon de Mme Augustine Brohan. — Planche et Chaudesaigues. — Mme Sand et Paul de Musset. — Les pseudonymes de *Lui et Elle*. — Vente A*** C***. — Un joli mot d'enfant. — Question de délicatesse littéraire. — M. Pécontal et M. Marmier. — Beau trait filial d'un paysan charentais. — Revers de fortune. — *Paris-Journal* et *Figaro-Revue*. — Les petits métiers de la prévoyance. — Arcs de triomphe et couronnes d'immortelles. — Les chroniqueurs d'aujourd'hui. — Campagne ouverte contre M. Fiorentino. — Etudes de prospectus. — Dîner économique, cigarette sanitaire et pensionnat enchanteur. — M. Tripier-Lefranc et M. Gabriel Delessert. — Le panorama du colonel Langlois. — Résurrection de l'ordre de Malte.

= Mme P*** se promenait sur le boulevard Poissonnière avec sa nièce, une fort jolie personne.

Le soleil était radieux et la foule tâchait de marcher, car elle était grande.

Tout à coup Mme P*** s'aperçoit que sa nièce souffre étrangement du voisinage d'un garde national, qui, après avoir sans doute trop arrosé sa descente de garde, profitait de l'encombrement de la voie pour donner carrière à son penchant pour la familiarité.

Accident trop commun d'ailleurs à Paris, où la présence de pareils coupables est multipliée sous tous les costumes possibles.

Brandir son ombrelle, s'élancer sur le délinquant

et l'apostropher au milieu des voisins indignés, fut pour Mme P*** l'affaire d'une minute.

« Quand on agit comme vous le faites, lui dit-elle sévèrement, on commence par mettre bas son uniforme.

— Hélas ! madame, murmure le rustre tout pantelant, mais cynique jusque dans sa confusion; hélas! madame, croyez-le bien, je n'aurais pas mieux demandé ! »

= Aux derniers les bons ! — Après de minutieuses recherches, nous sommes en mesure de donner quelques détails sur un des rendez-vous les plus fréquentés de l'esprit parisien, sur le salon de...

Mme Brohan, sociétaire du Théâtre-Français, professeur au Conservatoire, auteur dramatique et journaliste à ses heures.

Réceptions : les dimanches pendant la journée, et les mercredis dans la soirée ou dans la nuit, si l'on veut, le monde n'arrivant en général que très-tard.

Le printemps au chalet Brohan, avenue de Saint-Cloud. — La fin de l'été à Saint-Cloud. — L'automne, rue Lord Byron. — L'hiver, place Vendôme.

Tous les ans une opérette et une comédie inédites, plus un bal masqué ravissant de fondation.

On y rencontre :

Beaucoup de fils, et parmi les plus marquants,

M. Guizot fils, M. Baroche fils, M. Magne fils, M. de Salvandy fils, etc.

Non moins d'artistes du Théâtre-Français : Mme Madeleine Brohan, Mlle Fix et sa mère, Mlle Dubois et sa mère, Mlle Fleury et sa mère, Mlle Ricquer sans sa mère; Mmes Favart, Nathalie, Figeac, Jouassin ; — *ibidem.*

Des directeurs de théâtre : Nestor Roqueplan, La Rounat, Offenbach.

Des journalistes, grands et petits, passés et présents : Emile de Girardin, Jules Lecomte, Turgan, Stephen-Caraby, Villemot, Nemo de Pène, Antony Béraud, Dureau qui fit l'*Effronté,* et de Launay, ex-mousquetaire, A. de Brehat, A. Marteau et le chevalier d'Audigier.

En fait de diplomates, presque tous les secrétaires d'ambassade résidant à Paris.

Des cantatrices et chanteuses légères, population ondoyante et volontiers voyageuse. Nommons au hasard Mme Ugalde, Mlles Poinsot, Dameron, Hamacker, Chabert, etc.

Trois académiciens : Emile Augier, Viennet et Sainte-Beuve.

De nombreuses escouades de gens de lettres parmi lesquels Arsène Houssaye, A. de Beauplan, Laya, Mallefille, About, Louis Enault, le vicomte Ponson.

Des musiciens et des peintres : Auber, Desaint, Nadaud, Mermet, de Groot, J. Lefort, Malézieux, Moderati, etc.

Presque tous les membres du Jockey-Club.

Des médecins : Ricord, Oulmont, Favrot, Elie (des guides), etc.

Princes, marquis, comtes, vicomtes et barons.

Ni ducs ni poëtes.

Un homme d'esprit : — la maîtresse de la maison. (Honneur aux dames !)

= On nous conte une anecdote assez curieuse. Les deux acteurs sont morts aujourd'hui ; elle a donc toute la valeur et toute l'innocuité d'un détail historique.

Planche vit sa santé plus d'une foi soumise à de terribles épreuves. Atteint jadis d'une maladie cutanée dont la guérison demandait des soins que sa fortune et son naturel ne lui permettaient guère de prendre, il y aurait succombé peut-être sans le dévouement d'un ami. Chaudesaigues était venu s'installer dans la mansarde et ne quittait guère le chevet du malade que pour aller emprunter quelque argent à des amis communs, car il n'était pas riche non plus.

Une fois, il rentrait accablé : il avait battu presque toute la ville par un de ces jours maussades où l'on semble poursuivi par son mauvais destin. Presque toutes les portes auxquelles il avait frappé ne s'étaient pas ouvertes ; la pluie avait été continue, le pavé était gras et glissant comme il ne l'est qu'à Paris. Tout mouillé, tout trébuchant, ayant à peine

en poche de quoi passer la journée du lendemain, Chaudesaigues gravit d'un trait les cinq étages et s'arrête un instant pour reprendre haleine à la porte.

Tout à coup un bruit de voix et de rires se fait entendre ; — il écoute machinalement.

C'était Planche et un visiteur qui se moquaient de lui dans les termes les plus blessants.

« Le croiriez-vous? disait Chaudesaigues en racontant le fait, je me sentis un moment l'envie de pleurer, puis celle de le laisser là; mais je réfléchis qu'il souffrait et je tournai bruyamment la clef dans la serrure avant d'entrer... »

= Nous lisons dans la dernière livraison de la *Correspondance littéraire* de Ludovic Lalanne :

« Décidément la *Revue des Deux Mondes* a fait une désastreuse campagne avec *Elle et Lui*. D'abord elle a commis la faute grave d'apprendre à ses collaborateurs comment elle saurait, après leur mort, respecter leur gloire, et par quelle oraison funèbre elle était capable, au besoin, de reconnaître leurs services. Puis, et ceci est une grande maladresse, elle a fourni à un recueil qui est appelé à lui faire une concurrence redoutable, une occasion de plus d'attirer l'attention du public lettré. Voici en effet que le *Magasin de librairie* publie dans son numéro du 10 avril la contre-partie du roman de M^me^ Sand. C'est celui qui avait le plus d'autorité pour le faire, c'est M. Paul de Musset, qui, sous le titre de *Lui et Elle*, s'est chargé de donner une dure leçon à l'ancienne amie de son frère et de la faire descendre, un peu trop brutalement peut-

être, du piédestal sur lequel elle s'était posée en victime. Je dois dire qu'en dépit du talent déployé dans cette mauvaise cause par l'auteur de *Mauprat*, la réplique est infiniment plus intéressante et plus amusante que l'attaque. On sent qu'elle est plus vraie, et que M. P. de Musset ne parle que pièces en main, ou d'après des souvenirs fort précis qu'il lui a été facile de retrouver dans sa mémoire ou dans celle de ses amis.

« Avec *Elle et Lui*, avec *Lui et Elle* nous sommes, comme au dix-septième siècle, en plein roman allégorique. Mme Sand avait fait d'elle-même et d'Alfred de Musset deux peintres. M. Paul de Musset les a transformés en deux compositeurs de musique. Il a donné à l'héroïne le nom d'Olympe de B***, et il a appelé l'autre Edouard de Falconey. Autour d'eux viennent se grouper différents personnages, dont l'un surtout est facilement reconnaissable. « C'était un homme instruit, puriste en littérature, à vues étroites en matière de beaux-arts, à cheval sur les règles les plus rebattues, et qui jouissait d'un certain crédit de connaisseur ; mais cet esprit cultivé habitait un corps inculte, malpropre jusqu'à incommoder ses voisins, modèle curieux de sans-gêne et de cynisme : c'est pourquoi on l'appelait le seigneur Diogène. » J'ai à peine besoin de dire, après cette citation, qu'il s'agit de feu Gustave Planche. Il composait avec Caliban et Hercule, dit don Stentor ou le Terre-Neuve, pseudonymes que nous ne tenons pas à dévoiler, le cercle intime et habituel de Mme de B***. Ils venaient « chaque soir témoigner leur amitié pour Mme de B*** et leur admiration pour ce génie nouvellement révélé, en faisant chez elle une large consommation de grog, de vin chaud et de bière. C'était une manière de vivre en gens du monde sans renoncer aux habitudes de café. »

« Le roman s'ouvre au moment où se dénoue l'intrigue nouée depuis trois ans entre Jean *Cazeau*,

dans lequel tout le monde a reconnu un charmant écrivain devenu depuis quelques années membre de l'Académie française, et Mme Olympe de B***, autrement dite W. *Caze*, qui lui a pris la moitié de son nom. Le premier chapitre commence par une lettre où Olympe déclare à son amant qu'il doit renoncer à elle, et, pour se consoler, aller immédiatement voyager en Italie. Elle lui offre, en échange de son amour disparu, un amour de mère, et l'appelle « son cher enfant. » C'était là, à ce qu'il paraît, une de ses formules habituelles, et l'on peut se demander avec le poëte :

D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés ?

« A la réception de cette lettre, grandes sont la stupéfaction et la douleur du jeune et bon Jean Cazeau. « Que signifie, s'écrie-t-il, cette tendresse chaste, cette maternité dont elle s'avise tout à coup au bout de trois ans ? Me serais-je mépris à ce point ? Si l'on y regardait de près, ne verrait-on pas que c'est elle qui s'est jetée à ma tête ? Ai-je rêvé que nous étions amants ? Non, ce n'est pas ainsi que ma mère m'a aimé. » — *La Correspondance littéraire,* pour sa part, n'en doute pas un instant.

« Malgré ses regrets et sa résistance, Jean Cazeau part. Il est accompagné jusqu'à la diligence exclusivement par sa maîtresse, qui, habillée en homme, suivant son usage, *l'emballe* elle-même, et pousse un hurrah de joie quand la voiture l'entraîne pour toujours loin d'elle. Puis le lendemain, abusant de la confiance du *pipelet* de Jean, elle n'a rien de plus pressé que d'aller, en compagnie d'un serrurier, forcer le secrétaire de son ex-amant et s'emparer d'un paquet de tendres lettres qu'elle lui avait jadis adressées. Voilà donc Olympe débarrassée du pauvre Jean ; mais

« Un dîner donné par son éditeur, qui est aussi celui d'Edouard de Falconey, la met pour la première fois en relation avec celui-ci. Les détails du dîner, racontés par Edouard à son ami Pierre, qui n'est peut-être que l'auteur lui-même, sont fort piquants. A ce dîner succèdent d'abord une première, puis une seconde visite du jeune homme à Olympe. La troisième fut la dernière. On l'attendit en vain chez lui, il n'y rentra pas et resta chez elle pendant huit jours entiers, au grand chagrin des habitués de la maison, qui trouvaient toujours la porte close, et étaient ainsi « privés de leurs rafraîchissements quotidiens. » Les deux amants vont ensuite passer quelque temps à Moret, et bientôt après partent pour l'Italie. Là s'arrête la première partie de *Lui et Elle ;* la seconde sera certainement encore plus curieuse et plus instructive. »

= Complétons par des conjectures ce piquant résumé.

Après Planche-Diogène, vient Caliban qui est, au dire des bien informés, une double incarnation de Félix Pyat et de Michel de Bourges. Il en est de même pour Hercule dans lequel on veut voir Félicien Mallefille et feu de Latouche.

= Pendant quatre jours on s'est littéralement étouffé à la vente de M^lle^ A*** C***, non loin de la Chaussée-d'Antin.

Les bruits les plus piquants circulent à propos des motifs qui ont déterminé cette liquidation plus que complète ; car elle a compris sans exception tous les débris du passé de M^lle^ A*** C***, — morte désormais pour le monde dont elle faisait le plus bel

ornement. Le désir d'une personne qui n'est pas sans influence sur elle aurait suffi pour lui faire sacrifier tous ses anciens souvenirs. — On aurait voulu d'abord les jeter au feu; en fin de compte, on a fini par réfléchir que l'argent aurait exactement les mêmes vertus. — Il purifie tout.

= Un mot touchant...

Près de la Madeleine, en face de l'appartement qu'occupe une de nos étoiles de la danse, loge une lorette.

La lorette reçoit nombre de visites et paraît les rendre avec une exemplaire ponctualité, laissant seule au logis une pauvre petite fille qui, penchée mélancoliquement sur la fenêtre d'une cour assez sombre, n'a d'autre distraction qu'une conversation de quelques minutes avec l'enfant de sa voisine.

« Tu es bien heureuse, toi, lui disait-elle dernièrement en se plaignant des causes multipliées de son isolement, — au moins tu n'as qu'un seul papa. »

= Dans un compte rendu des dernières poésies de M. Pécontal, un critique des *Débats*, M. Louis Ratisbonne, tout en rendant justice à leur grâce et à leur intérêt, regrettait des emprunts un peu trop faciles faits à la littérature étrangère : « Il y a telle poésie, disait-il, que M. Pécontal semble donner comme de lui, puisqu'il n'y ajoute aucune indication et qui n'est autre chose qu'une heureuse et littérale traduction. Pour n'en citer qu'une, *les Oi-*

seaux de passage sont une rêverie mélancolique de Stagnélius, poëte suédois, mort à trente ans, en 1823. M. Marmier en a donné le premier une traduction en prose dans son recueil des *Chants populaires du Nord*. M. Pécontal devait au moins une mention à l'un ou à l'autre, peut-être à tous les deux. »

Plus loin, M. Ratisbonne fait encore cette remarque :

« Appartient-elle en propre à M. Pécontal, la pièce intitulée *Aniel ?* Je l'ignore... »

Hélas ! j'ai parcouru aussi les traductions de M. Marmier, et je ne puis plus même me permettre le doute bienveillant du critique des *Débats*. A part le nom d'Aniel, nous la retrouvons encore cette pièce à la page 553 des *Voyages en Scandinavie*. Le lecteur en pourra juger s'il compare les vers à la prose du texte, qui est certainement bien plus saisissante et bien plus suave en sa naïveté. Voici la traduction de M. Marmier :

Le Ruisseau.

« La jeune fille est assise sur le rivage et baigne ses pieds dans le ruisseau.

« Un oiseau qui plane dans l'air lui dit : — Jeune fille, prends garde ! si tu troubles le ruisseau, on ne verra plus le ciel s'y mirer.

« La jeune fille élève vers l'oiseau ses yeux baignés de larmes et s'écrie : — Ne t'afflige pas de voir

cette onde se troubler, car elle s'éclaircira bientôt. Mais lorsque tu m'as vue un jour assise près d'un jeune homme, tu aurais dû lui dire : — Ne trouble pas l'âme de la jeune fille, ou elle ne s'éclaircira plus et ne reflétera plus l'azur du ciel. »

Voici maintenant les vers de M. Pécontal :

Aniel.

« Aniel baigne ses pieds, pensive,
Au bord d'un paisible ruisseau ;
Un cygne, *amant de cette rive*,
Lui dit : Pourquoi troubles-tu l'eau ?

« Aniel, l'œil de larmes humide :
— Sois sans crainte, l'onde saura
Redevenir bientôt limpide
Et le ciel s'y reflétera.

« Ah ! c'était sous l'épais feuillage
Quand, le front vers le mien penché,
Le jeune Erinn sur mon visage
Tenait son regard attaché ;

« C'était à lui qu'il fallait dire :
Ne trouble pas le cœur d'Aniel.
Cœur troublé *qui d'amour soupire*
Ne peut plus réfléchir le ciel. »

Si l'on voulait poursuivre jusqu'au bout cette méthode de comparaison, il n'est pas une seule des pièces citées par M. Ratisbonne qui pourrait y échapper.

. . . . . .

= Au risque de nous brouiller avec l'Angoumois, contons un trait qui ne fait pas honneur à la délicatesse des paysans charentais ; mais il nous a

paru si caractéristique, que je le retiens dans l'intérêt de l'art.

Le père de mon paysan charentais, qui habite une ferme complétement isolée, se trouvait au plus mal. Le médecin lui annonce la fatale nouvelle en ajoutant qu'il fallait chercher au plus vite les secours de la religion.

« Ah bah ! dit-il, il s'en passera tout de même. »

On s'étonne, on s'indigne et on insiste tellement qu'il finit par montrer le bout de l'oreille.

« Mais... combien que ça me coûtera ?

— Rien !

— Rien ! Eh bien, allez-y !... »

Malgré cette flatteuse assurance, le rustre se gratte la tête et reste visiblement préoccupé.

« A quoi pensez-vous ? lui demande-t-on.

— Je pense... je pense que si je l'avais su plus tôt que ça ne coûtait rien, je n'en aurais pas privé ma pauvre mère, lorsqu'elle mourut il y a deux ans. »

= M. Millaud vend ses équipages et son hôtel... cet hôtel dont la *Revue anecdotique* annonçait les dorures naissantes en 1855. — On le voit, le maniement de l'or a ses mécomptes. *Sic transit fortuna...* Sans quoi, les pauvres gens seraient trop à plaindre. Rendons du reste à M. Millaud la justice de dire que si la prospérité n'avait pas diminué sa bienveillance pour autrui, les revers n'ont pas abattu son courage.

= Deux journaux nouveaux ont point sur la place.

L'un paraît tous les deux jours sous la raison sociale Jacottet et Cie : c'est *Paris-Journal* (31, rue Lepeletier). Chaque numéro contient un portrait, une causerie et plusieurs articles assez lestement troussés.

L'autre est *Figaro-Revue*. Le vrai titre de ce journal serait : *l'Adversaire de Villemessant*. Nous ne blâmons pas M. Gustave Maquet de cet antagonisme, mais nous voudrions le voir agir sous un autre titre. A la guerre on n'a pas l'habitude d'emprunter la cocarde de son ennemi.

= Le chroniqueur d'un grand journal affirmait que le directeur des Pompes funèbres de Milan avait commandé à une maison parisienne dix mille couronnes d'immortelles.

Nous sommes en mesure de donner un joli pendant à cette nouvelle.

Un industriel cherche à louer les immenses ateliers du décorateur Séchan pour y préparer des arcs de triomphe portatifs.

A chacun son petit métier.

= Pour enlever Paul d'Ivoi au *Messager de Paris*, le *Figaro* a dû lui assurer 12,000 fr. par an. — Ce maître chroniqueur gagnait six à sept cents francs chaque mois au journal de M. Achille Jubinal.

Il y a deux ans à peine que M. Paul d'Ivoi inaugurait au *Courrier de Paris* un genre adopté rapidement depuis par une partie de la grande presse, — celui de la chronique quotidienne. Faite au jour le jour, envahissant à l'occasion jusqu'aux domaines de la critique littéraire et théâtrale, roulant de la barrière du Maine au salon de la duchesse de Maufrigneuse, utilisant la plus petite réminiscence historique, rompant même quelques lances contre de petits abus, la chronique d'aujourd'hui diffère essentiellement de celle d'il y a dix et vingt ans. Se piquant moins de distinction et de délicatesse, — elle n'en a pas le temps du reste, — elle veut des nouvelles à tout prix, et quand il n'y en a plus de ces nouvelles, il les faut bien inventer, car les exigences du contrat sont là. Bon gré mal gré, un journal quotidien doit avoir ses deux colonnes de révélations neuves et piquantes. Système d'un exclusif réellement fâcheux! car enfin il y a un proverbe peu menteur qui dit: *Les jours se suivent et ne se ressemblent pas.* Arrive donc tel moment où M. d'Audigier a plein son sac de commérages inédits et tel autre où il n'a pas le plus mince bavardage au bout de sa plume. Si l'on peut faire aujourd'hui cinq cents lignes, on n'est pas sûr d'en réunir vingt le lendemain. Les fourmis travailleuses du genre, et il en existe, ont bien la ressource de tenir en réserve le superflu des bons jours; mais outre qu'on risque de les voir répéter avant vous par Pierre et Paul,

la moitié de ces conserves d'historiettes perd beaucoup à ne pas être employée dans sa primeur; quelques-unes rancissent même de façon à ne pouvoir être admises par le lecteur le plus vorace.

Mais qu'est la situation de ces entreposeurs de menus propos à côté du steeple-chase auquel sont voués trois ou quatre chroniqueurs attachés à un même journal? Condamnés à s'épier l'un l'autre, à se disputer le plus mince concert, la soirée la plus vulgaire, l'anecdote la plus rebattue, chacun d'eux craint toujours de se voir devancé dans ses révélations du lendemain par son confrère de la veille. Ce sont vraiment là les petites Danaïdes de la presse.

= A propos d'un cancan fâcheux dont personne ne veut assumer la responsabilité première, voici la guerre qui vient d'éclater entre deux lutteurs émérites. L'un est M. Fiorentino, l'autre M. de Villemessant. Celui-ci vient de commencer carrément les hostilités en menaçant le critique musical du *Constitutionnel* de la réédition d'un mémoire autographié peu flatteur; c'est, si nous avons bonne mémoire, celui qui fut rédigé sous les yeux de la Société des gens de lettres lors du tribunal d'honneur qu'elle constitua pour juger la conduite de Fiorentino dans ses démêlés avec M. de Calonne. On sait que la blessure d'A. Achard fut un des épisodes de cette affaire.

= Les prospectus baroques abondent aujourd'hui sur la place. Celui-ci émane d'un Vatel peu galant du quartier de la Banque :

« Aux personnes qui tiennent à conserver leur santé. Véritable cuisine de famille. Table d'hôte économique et confortable. Dîners à 1 fr. 10 c., de 4 à 8 heures. On a 1 potage, 3 plats, une salade, un carafon de vin, pain et dessert, ou un petit verre au choix. — *Tout* est à discrétion, le vin et le dessert exceptés. Dejeuners à 60 centimes. Il n'y a pas d'enseigne, une bonne tenue est de rigueur. Les dames ne sont point admises. »

= Maintenant au tour d'un autre bienfaiteur des faibles mortels ! C'est M. Lassauzée qui parle, c'est l'ami sincère de ceux qui raffolent de la cigarette. Attention !

« L'amour de l'humanité, la conservation de la santé du fumeur, dictent à ma conscience de donner au public un avis salutaire.

« Ayant pour base du coton et non du fil, séchés au cylindre et non à l'air, il n'entre dans la plupart des papiers à cigarette falsifiés livrés journellement à la consommation, même ceux les plus en vogue, que des matières telles que l'alun et la chaux, contraires à la santé et qui amènent l'altération de l'estomac chez le fumeur.

« Vous ne sauriez croire, consommateurs, que d'années d'efforts, d'étude, de patience, il a fallu à M. G. Lassauzée, qui jusqu'ici n'a fait que le commerce en gros des papiers à cigarettes espagnols et autres de 1re qualité, pour réunir dans un papier nouveau les conditions indispensables, à l'effet d'assurer la douceur pour la poitrine et la conservation pour la santé.

« Arrêtez un instant votre réflexion sur l'importance de cette double combinaison, calculez-en les avantages inappréciables, etc., etc.

« Votre ami sincère,

« G. Lassauzée aîné.

« Breveté s. g. d. g. »

= Enfin voici le bouquet. Nous ne pouvons que répéter à nos lecteurs l'avertissement de notre dernier numéro. Nous ne soulignons rien, mais nous les supplions de ne pas sauter une ligne. Ils seront récompensés amplement de leurs peines.

Pensionnat de jeunes demoiselles spécialement fondé pour Paris.

« Les réparations qu'exigeait l'établissement d'Ercuis étant terminées, nous informons les familles qui nous ont déjà honorés de leur confiance, qu'il rouvrira au mois d'octobre prochain. Cependant nous sommes en mesure de recevoir dès le mois de mai toutes les élèves qui nous seraient offertes.

« Le but de cet établissement est Paris. — Nous avons voulu offrir aux pères et aux mères de famille un magnifique établissement à la campagne, qui réunît aux immenses avantages de l'hygiène toutes les ressources scientifiques et artistiques des premières maisons d'éducation de nos plus grandes cités.

« Ercuis, attenant au petit bourg de Neuilly-en-Thelle, est situé sur la route départementale de Paris à Clermont, au milieu d'une campagne fertile et agréable; son plateau élevé présente de tous côtés un horizon plein de délicieux enchantements. Au loin, à dix lieues, la vue va se perdre dans des collines ombragées, sur des vallées profondes, sur

le pic élevé des montagnes, dont le front se cache dans les nues; c'est dans ce pays enchanté que l'âme s'élève à de hautes et sublimes pensées. L'air y est pur et sain; aucune exhalaison fétide ne vient troubler la santé de ses habitants. Près d'Encuis. des bois, des promenades, une maison de campagne, où nos jeunes élèves pourront se délasser de leurs pénibles travaux, appartiennent au pensionnat. En un mot, cet établissement a été spécialement, et de préférence, fondé dans une agréable campagne, par une véritable pensée de charité et d'affection maternelle, afin de dispenser à nos chères élèves, en même temps que la science, le bienfait incommensurable d'une bonne santé. Combien sera précieux à cette jeune personne si délicate et si faible l'air pur de la campagne! Combien elle se fortifiera lorsque, débarrassée des vapeurs fétides de nos grandes villes, elle sentira ses poumons oppressés se gonfler comme d'un océan de vie! Oh! chers parents, ne l'oubliez pas, la santé des jeunes personnes a de graves conséquences pour la famille: si elle est bonne, elle est une richesse immense; si elle est mauvaise, elle entraînera après elle de grandes infortunes. Combien de jeunes épouses ont quitté cruellement leurs familles désolées, et qui vivraient encore si on avait su à temps les placer dans une atmosphère plus saine et plus fortifiante!

Nourriture.

« La nourriture sera saine et abondante. On prendra un soin particulier des élèves d'une faible constitution.

« Les déjeuners ne seront jamais en pain sec : du fromage, du beurre, des radis, des prunes, des cerises, des pommes, des raisins, des figues, des confitures, du miel, etc.; du chocolat, du café au lait pour les élèves dont les parents désireraient donner à leurs enfants un déjeuner chaud.

« Les dîners, aux jours gras, se composeront d'un bon potage, du bouilli, d'un second plat et d'un dessert.

« Les goûters seront comme les déjeuners.

« Les soupers se composeront d'un plat en viande, d'un second plat maigre et d'un dessert.

« La boisson sera, selon le désir des parents, ou du vin, ou du cidre, ou de la bière.

« Un médecin et un dentiste sont attachés à la maison; ils visiteront les élèves et donneront leurs soins dès que leur présence sera nécessaire.

« En cas de maladie grave, les parents en seront immédiatement informés, et les frais, dans ce cas, resteront à leur charge.

Exercices corporels.

« Les élèves auront une grande cour consacrée à leurs jeux, et chacune d'elles jouira, en outre, d'un petit jardin où elle pourra cultiver les plantes qui lui conviendront.

« Dans les beaux jours du printemps et de l'été, il y aura tous les jours, après le souper, une promenade dans un bois ou dans un site agréable.

« Les études seront entrecoupées de nombreuses récréations. Les congés seront fréquents.

« Des jeux de toute espèce seront remis entre les mains des élèves pour leur faciliter tout amusement. — Tous les premiers mardis de chaque mois, la Supérieure sera à la disposition des parents, à Paris, passage Colbert, n° 16.

« Les classes seront fréquemment surveillées par M. Pillon, de Thury, vicaire général du Kansas et fondateur de l'établissement, auquel on pourra s'enquérir de tous les renseignements désirables.

« Aloysia Bouquelle,
« *Supérieure de l'établissement.* »

Paris. — Typ. Cosson et Cᵉ, rue du Four Saint-Germain, 43.

M. l'abbé Pillon n'a pas qu'un pensionnat à surveiller. Il est déjà rédacteur en chef d'un journal ascétique et très-fleuri, le *Rosier de Marie*.

= M. Tripier-Lefranc vient de consacrer à la mémoire de M. Gabriel Delessert un volume remarquable sous tous les rapports.

L'auteur a particulièrement connu cet éminent magistrat. On sent qu'il a voulu non-seulement faire une biographie complète, mais encore faire passer dans l'esprit de ses lecteurs toute l'estime et toute l'admiration que méritait la mémoire des services rendus au pays dans les circonstances les plus délicates. Son volume est écrit avec une convenance parfaite et en même temps avec une chaleur convaincue qui ne peut laisser le lecteur indifférent.

Nous en faisons deux extraits. Le premier montre à quelle chaîne est rivé un préfet de police. Le second est une note curieuse concernant l'administration du colonel Rébillot, l'un des successeurs de M. Delessert :

« M. Gabriel Delessert n'oubliait jamais qu'il était préfet de police et que ses fonctions, comme le tonneau des Danaïdes, qu'il remplissait toujours exactement, étaient toujours à remplir. Il était donc partout, sous la forme la plus séduisante et la plus chevaleresque de l'homme du monde, le magistrat attendant continuellement l'ordre du devoir. Qu'il allât à la promenade, dîner en ville, en soirée ou au théâtre, M. G. Delessert non-seulement faisait connaître à son secrétaire de service où il se rendait,

mais encore il lui indiquait, à dix minutes près, l'heure et les endroits où l'on devait le trouver, soit à cheval, soit en voiture. On l'a rencontré souvent se promenant, le dimanche, au bois de Boulogne, avec ses enfants ou des amis, et, en les voyant passer aussi librement dans ce lieu de plaisir, on ne se doutait assurément pas que, comme un forçat qui traîne sa chaîne, M. Gabriel Delessert avait aussi la sienne à porter, et qu'il n'aurait pas pu s'arrêter, nouveau Juif errant, dans le chemin qu'il s'était tracé, puisque tous les points de repère indiqués avant de sortir de son hôtel devaient concorder avec toutes les fractions du temps qu'il passait hors de son cabinet. Aussi M. Gabriel Delessert était tellement ponctuel dans son itinéraire que tout agent ou tout garde municipal allant à sa rencontre était certain de ne pas l'attendre plus de cinq minutes aux stations.

« M. Gabriel Delessert ne s'en tenait pas à ces sages et utiles précautions, il poussait encore la prévoyance jusqu'à toujours avoir, dans le coffre de sa voiture, son costume de préfet, de telle sorte qu'informé, dans Paris ou à Passy, d'un sinistre, d'un accident grave ou d'un commencement d'émeute, il pouvait se porter directement en uniforme à l'endroit du danger, y arriver presque toujours le premier, et faire voir ainsi aux habitants du département de la Seine que le préfet de police, qui doit savoir tout, n'ignorait rien, et qu'il savait aussi bien affronter le péril que montrer l'exemple du devoir et de l'abnégation personnelle.

— « En 1849, des agents avaient trouvé, dans une perquisition faite chez un individu, six cartons remplis de lettres adressées à madame la duchesse d'Orléans et volées dans le sac des Tuileries. Ces lettres étaient des protestations hyperboliques d'admiration, de reconnaissance et de dévouement jusqu'à la mort pour la famille d'Orléans et la ré-

révolution de Juillet, écrites par un grand nombre de hauts personnages français de tous les états, et qui avaient oublié leurs promesses et leurs serments à l'apparition de la République. Elles étaient des plus curieuses. M. Rébillot, préfet de police, fit annoncer à M. Asseline, ancien secrétaire des commandements de madame la duchesse d'Orléans, qu'il tenait ces cartons à la disposition de la duchesse, et le pria de vouloir bien lui demander ce qu'il devait en faire. La réponse de la duchese d'Orléans fut aussi courte que noble : Brûlez toutes ces lettres ; ne montrons pas au monde un tel scandale ; pardonnez-leur comme je leur pardonne. »

= La construction du Panorama des Champs-Elysées touche à sa fin. Bientôt on va pouvoir tendre à l'intérieur la toile sur laquelle une escouade de peintres décorateurs, sous la direction de Philippoteaux et du colonel Langlois, vont reproduire la plus émouvante période de la prise de Sébastopol.

Cette toile immense, composée d'une infinité de pièces cousues les unes autres, a plus de trois mille mètres de superficie. On craint qu'elle ne compromette la solidité de la chambre, que remplissent provisoirement ses rouleaux dans une maison de la rue Saint-Pierre, à Chaillot, n° 36. — Elle appartient au commandant Delamarre.

On se rappelle que le colonel Langlois a passé en Crimée une bonne partie du temps de l'expédition. Constituée au capital de deux cent mille francs, sa Société pour l'exploitation du Panorama ne

compte pas moins de sept généraux parmi ses actionnaires.

= L'ordre de Malte est-il vraiment mort? — Il ne serait que sous le coup d'une réforme qui doit conduire aux plus hautes destinées, si j'en crois un discours prononcé par M. Gustave Bary, conseiller à la Cour impériale de Poitiers, à la séance publique annuelle de la Société des antiquaires de l'Ouest. Après un résumé historique qui décèle une parfaite connaissance de son sujet, l'honorable orateur nous apprend que le lieutenant du ministère, c'est-à-dire le chef actuel de l'ordre, entretient des légations à Parme, Modène, Naples et Vienne, et qu'il exerce de Rome son autorité sur quatre grands prieurés, deux bailliages, cinquante-sept commanderies substituées et quelques mille chevaliers ou chanoinesses laïques. Encore ne comprend-on point dans ce nombre les chevaliers prussiens qui ne sont pas catholiques, et les chevaliers espagnols qui reconnaissent leur reine pour leur unique chef.

LIVRES

Ceslaw Karski. *La Crise* (Michel Lévy). — Un vrai poëte que M. Karski, malgré son nom peu facile à scander ! Une seule chose nous étonne, c'est qu'il arrive du Septentrion. Sa poésie est chaude, colorée, exubérante et fougueuse comme si elle était éclose en plein soleil du Midi ; elle a des hardiesses étranges qui prennent son public d'assaut. *La*

Crise est un livre qu'on lit et dont on se souvient. Combien de jolies choses desquelles il serait difficile d'en dire autant !

Paul Ristelhuber. *Héro et Léandre.* — Correct et gracieux hommage rendu au poëme de Musœus. On l'a imprimé comme on imprime à Strasbourg quand on veut s'en donner la peine, c'est-à-dire très-bien. Mais le chiffre restreint du tirage fera le désespoir des bibliophiles.

THÉATRES

Odéon. — *Le Poëme de Claude.* M. Laluyé a fait là une seconde et charmante édition du *Bonhomme Jadis.* Ses vers sont frais et jeunes, son intrigue a toute la séve d'un jour de printemps.

Est-ce une débutante que Mlle Debonne? La pureté de sa diction, les grâces de son jeu, l'habileté avec laquelle elle nuance un rôle au-dessous de ses moyens nous font plutôt voir en elle une artiste de race.

Les Folies-Nouvelles viennent d'ouvrir leur bonbonnière à la Petra Camara en personne. Une légère et facile opérette, *Un Bal en Gallicie* et *Cendrillon*, grande féerie pantomime en beaucoup de tableaux, composent, avec ce renfort d'Andalouses, la plus séduisante affiche qu'on ait vue depuis longtemps.

Le *Casino de Paris,* qui, dans son genre, est aussi un théâtre, — demandez-le plutôt aux Carabine et aux Mousqueton de l'époque, — brave à l'ombre de ses fontaines les approches de l'été. Aussi rien de plus animé et de plus gai que ses solennités chorégraphiques des lundis, mercredis, vendredis et dimanches.

PARIS. DE SOYE ET BOUCHET, PLACE DU PANTHÉON, 2.

1re QUINZAINE DE MAI.

Les collectionneurs de Paris et de la province. — Première liste de soixante et quinze noms. — Définition du paysage académique. — De la cuisine considérée dans ses rapports avec les lauréats. — Bon moyen de ne pas payer ses rédacteurs. — La fin du *Réveil*. — Trait de civilité Aveyronnaise. — Les sauvages de la France. — Vogue des cartes et des journaux. — Un homme de lettres amateur. — Quatrième transfiguration du *Courrier de Paris*. — Deux pseudonymes d'Elle et Lui. — La dernière réception de l'Académie du dimanche. — Livres. — Théâtres.

= On se moque beaucoup des collectionneurs et on a grand tort.

Les collectionneurs sont les heureux du siècle. ils échappent à l'ennui, se préoccupent peu des bruits de la terre, peuvent satisfaire leur passion prédominante à tout âge, vivent généralement fort vieux et meurent presque sans s'en douter. Chaque jour leur apporte une jouissance nouvelle, et les plus experts ont la joie de contenter leurs désirs en augmentant leur fortune, car une collection bien faite acquiert souvent la valeur d'un gros patrimoine.

Aussi les collectionneurs se moquent-ils des vains propos. Livres, meubles, tableaux, dessins, estampes, ivoires, porcelaines, faïences, armes, chinoiseries, bibelots de toute sorte, n'en trouvent pas moins chaque jour des poursuivants plus nombreux,

plus empressés, plus convaincus des vérités consolantes que nous venons d'énoncer en trois lignes. Ces poursuivants, l'idée nous a pris de les énumérer dans la *Revue anecdotique*. Une collection est en effet une chose transitoire qu'il est toujours bon de signaler au passage, ne fût-ce que pour constater tout un côté du mouvement intellectuel de l'époque.

La nomenclature que nous allons commencer ici sera nécessairement un peu confuse; car elle doit progresser en raison des renseignements qui nous parviendront. La province nous préoccupe tout comme Paris, et sitôt une indication reçue, nous nous empresserons de la joindre à toutes celles que nous possédons déjà.

Voici donc le bilan de nos recherches du jour.

Collections de livres.

Parmi les collectionneurs marquants, citons pour aujourd'hui :

Aikan aîné, rue Saint-André-des-Arts.

Ouvrages sur la typographie.

Comte d'Auffray, rue de Suresnes.

Livres rares. — Ouvrages relatifs à la Normandie.

Auvillain, avocat, rue de la Monnaie.

Poëtes français, conteurs, facéties.

Jacques Bresson, rue des Trois-Frères.

Ouvrages sur l'art héraldique.

J.-C. Brunet, auteur du *Manuel du Libraire*, rue de Seine.

Admirable réunion de livres précieux, la plupart en anciennes reliures. — Collection d'ouvrages relatifs à la bibliographie.

Ch. Brunet, chef de bureau au ministère de l'intérieur, boulevard du Temple.

Ouvrages imprimés à petit nombre. — Pamphlets sur la Révolution.

Burgaud des Marets, auteur de diverses brochures en patois charentais, l'un des éditeurs du *Rabelais* de MM. Didot. — Rue de La Bruyère.

Ouvrages en patois.

Amédée Boivin, rue Saint-Honoré.

Ouvrages d'histoire naturelle. — Riche collection de coquillages.

Bramet, contrôleur des imprimés au chemin de fer d'Orléans.

Facéties françaises, italiennes et latines.

Bouju père, rue de la Ferme-des-Mathurins.

Ancienne littérature italienne et française.

S. A. I. le prince Louis-Lucien Bonaparte, rue de Rivoli.

Incomparable collection d'ouvrages de philologie et de livres rares dans tous les dialectes de l'Europe.

Gustave Bolle, avocat, rue Nve-des-Petits-Champs.

Facéties françaises.

Bonnardot (A.), avenue Sainte-Marie, quartier Beaujon.

Estampes et livres rares sur Paris.

Le chevalier d'Antas, secrétaire d'ambassade du Portugal, rue de la Pépinière.

Livres relatifs au Portugal.

D'Avezac, rue du Bac.

Géographie et voyages.

Challamel, rue de l'Estrapade.—*La France monumentale.* Vues de toute grandeur et de toute époque.

Cousin, à la Sorbonne.

Bibliothèque très-nombreuse et très choisie. — Beaux livres en ancienne reliure.

Feu Auguste Comte, rue Monsieur-le-Prince.

Sa bibliothèque, vendue aux enchères, a été rachetée en détail par ses disciples, et rétablie dans son domicile telle qu'elle était avant sa mort.

Armand Cigongne, ancien agent de change, rue de Provence.

Le plus splendide cabinet de bibliophile qui existe. Manuscrits, livres gothiques, poëtes français, facéties, les plus grandes raretés. Belle collection d'anciennes reliures. Un des plus fins connaisseurs et des amateurs les plus ardents. Valeur, 500,000 fr.

Le prince Ladislas Czartoryski, hôtel Lambert.

Riche collection de livres imprimés et manus-

crits, autographies, estampes, etc., relatifs à la Pologne.

Ambroise-Firmin Didot, ancien imprimeur libraire, rue Jacob, 56.

Beaux manuscrits. Premières productions de l'imprimerie, productions des imprimeurs célèbres, ouvrages relatifs à la typographie, gravures précieuses. 3 à 400,000 fr.

Benjamin Delessert, rue Montmartre.

Histoire naturelle. — Belle collection de tableaux.

Destailleur, architecte, passage Sainte-Marie, rue du Bac.

Belle collection de livres sur l'architecture et les beaux-arts.

Edelestand Duméril, rue des Beaux-Arts.

Philologie.

Durand, professeur de rhétorique au lycée Napoléon

Tous les grammairiens.

Maxime Du Camp, rue du Rocher.

Livres précieux, autre autres le fameux Ronsard in-folio, sur les grandes marges duquel toute la littérature moderne a couché ses autographes. M. Du Camp l'a payé une somme folle à la vente Victor Hugo.

Comte de l'Escalopier.

Grande et riche bibliothèque. Liturgie et théologie.

Baron Ernouf, rue Neuve-des-Mathurins.
Beaux livres modernes. Reliures anciennes.

Francisque jeune, acteur à la Gaîté.
Théâtre des XVII^e^ *et* XVIII^e^ *siècles.*

Le comte Foy, rue de l'Université.
Cabinet de livres précieux.

Albert de la Fizelière, rue du Hâvre.
Livres sur les beaux-arts.—Sur la Lorraine.—Patois.

Le comte E. de Ganay, rue du Bac.
Livres précieux.

Guiffrey père, ancien notaire, rue Hauteville.
Livres sur le Dauphiné et sur l'histoire de la noblesse.

Gailhabaud, rue Mazarine.
Livres et estampes sur l'histoire des arts.

Giraud de Saviné, aux Thernes.
Collection de livres peu nombreuse, mais d'un grand prix.

Guessard, professeur à l'École des Chartes, Grande-Rue, à Passy.
Ancienne littérature française.

Hase, conservateur à la Bibliothèque impériale.
Philologie.

Harduin, rue Godot.
Livres précieux.

Auguste Himly, rue Jacob.
Philologie.

Hankey, rue Laffitte.

Facéties,

— Le prince Labanoff réunit tout ce qui est relatif à Marie Stuart, livres, estampes et manuscrits.

— C'est à Montaigne qu'en veut le docteur Payen. Je me souviens encore de certaine vente où il a poussé au-delà de cent francs un Bœuf très-ordinaire, mais revêtu de la signature de l'auteur des *Essais*. Il aurait donné mille francs s'il l'eût fallu.

— C'est aux *voyages* écrits en langue étrangère qu'en veut M. X. Marmier. Sa bibliothèque est, sous ce rapport, l'une des plus complètes qu'on puisse trouver.

— Un bibliothécaire de Sainte-Geneviève, M. Rochebilière, a jeté son dévolu sur Mme de Sévigné et sur tous les personnages qui ont vécu dans l'intimité de cette femme célèbre. (*A continuer.*)

Collections d'autographes.

= Entre les amateurs d'autographes, on renomme MM. :

Rathery, de la bibliothèque du Louvre, fondateur de la Société des Autographophiles.

Michel Chasles, de l'Académie des sciences, qui a déjà une riche collection de livres de mathématiques.

Amant, l'un des comiques les plus aimés du théâtre du Palais-Royal.

Cadet-Gassicourt et Boutron-Charlard, deux réputations pharmaceutiques.

Honoré Bonhomme, qui a dans son cabinet de la rue du Cloître-Saint-Merri une belle collection de lettres et manuscrits de Mme de Maintenon, de Piron et d'un grand nombre de personnages du dix-huitième siècle.

Chambry, ancien maire du quatrième arrondissement, connu par la loi qu'il s'est imposée de n'avoir pas plus d'un autographe du même personnage à la fois.

Feuillet de Conches, sous-directeur aux affaires étrangères, dont le cabinet n'a point d'égal à Paris. — Parmi les documents précieux dont il se trouve possesseur, n'oublions pas l'original de l'abdication de Napoléon à Fontainebleau, celui du testament de Louis XVI et de la chanson *Belle Gabrielle*, composée, comme l'on sait, par Henri IV en l'honneur d'Anne d'Estrées, enfin presque tous les manuscrits de la Fontaine, et une bonne partie de la correspondance galante du Régent. — Il y en a comme cela pour deux cent mille francs, sans compter les livres précieux, tableaux, miniatures, etc.

Dentu, l'éditeur, c'est-à-dire un des hommes les mieux placés au monde pour satisfaire ces gens-là.

Un avocat de la rue Saint-Lazare, Me Dard.

Le marquis de Flers, rue Saint-Honoré; M. d'Hervilly, rue de Chabrol; M. Chauveau, rue du Cherche-Midi; M. Charles de Mandre, faubourg Saint-

Honoré, qui collectionne tous les produits de la littérature moderne avec une lettre autographe de l'auteur reliée dans chacun de ses volumes. Le quartier général de cette curieuse bibliothèque est à son château de la Chaudeau, non loin de Plombières. (*A continuer.*)

Collections d'objets d'art.

Le prince Soltykoff. — Ce n'est pas une collection ordinaire, c'est un musée bien complet dont le conservateur est M. Vitel et le restaurateur privilégié M. Caron, vieux collectionneur lui-même et ayant tellement le feu sacré du bric-à-brac que jadis il était obligé, faute de place, de faire dresser le lit de sa fille sur une table merveilleusement sculptée.

Le noyau du musée-Soltykoff est l'ancienne collection Labarthe. Il est impossible de trouver ailleurs une plus belle réunion d'armes, d'ivoires, de retables et de meubles.

Le prince Soltykoff n'a pas encore trouvé un palais digne de loger à jamais toutes ses merveilles. A peine a-t-il fait bâtir un hôtel que de nouvelles acquisitions lui font sentir la nécessité d'en élever un autre. Il en est aujourd'hui à son huitième, rue Saint-Arnaud, je crois.

M. Beaucousin. — Sa galerie du boulevard Montmartre offre de magnifiques spécimens de l'école italienne, entre autres le portrait de l'Arioste par le Titien. Du reste, il sait rendre à ses toiles les hon-

neurs qui leur sont dus. Devant chacune on s'assied dans un siége confortable d'un modèle particulier. Un portrait allégorique de Diane de Poitiers, qui est sa pièce capitale, est voilé d'un rideau qu'il ne consent à faire glisser sur sa tringle que par certains jours où il fait un certain soleil.

M. Duclos, rue de Pontoise.

Huit salles littéralement couvertes de tableaux. — Nous ne comptons pas les cabinets. — On a fait un poëme de 300 vers sur cette collection. C'est beaucoup, mais ce chiffre de rimes imposant le cède encore à celui des œuvres d'art réunies par le maître du logis. — Quatre pièces hors ligne : une *Vénus* de Prudhon, un portrait de femme par Rembrandt, le portrait en pied de M^me^ de Pompadour par Boucher et celui de M. de Jullienne par Watteau. (*A continuer.*)

Collections fantaisistes.

— M. le comte de Bouillé s'empare de tous les cachets de cire à blasons.

— C'est seulement aux cartes de visite armoriées qu'en veut M. Oscar de Watteville.

— M. Merlin, de la bibliothèque du Louvre, donne la chasse aux cartes à jouer de toute époque et de tous pays.

— Monrose, du Théâtre-Francais, fait collection de cannes. Son confrère Beauvallet préfère les armes et surtout les sabres.

— M. Y*** a un musée d'aiguilles, qui a du moins l'avantage d'être on ne peut plus portatif. — Il entretient à Londres un correspondant chargé de guetter l'apparition de tout ce que les fabriques anglaises peuvent produire de nouveau en ce genre.

— M. Z*** rassemble toutes les têtes de pipes connues, depuis le cummer de mille francs jusqu'au modeste fourneau représentant un zouave aux yeux et au turban émaillés. — Coureur infatigable, on le voit chaque jour envelopper d'un regard furtif les étalages des débitants de tabac. (*A continuer.*)

Collections de la province.

VALENCIENNES.

P. Hédouin. — Le père du paysagiste. Charmante collection de tableaux, de dessins, d'estampes, d'objets d'art de toutes sortes. L'Étude de Rigaud pour le portrait de Samuel Bernard. Un portrait de Clouet, un paysage de Lantara; un dessin de Carmontelle. Nombre de dessins du Douaisien Hilaire Ledru. Musicien fanatique, causeur infatigable, a connu tout le monde, et tenait une maison ouverte à Boulogne-sur-Mer pour tous les artistes et gens de lettres en passage. On buvait dans des verres de Venise, on mangeait dans de la porcelaine de Chine ou dans d'anciennes faïences françaises.

Courtin. — Quelques tableaux, et un accueil charmant. Un Rubens. Il a gravé à l'eau-forte quelques

planches que ses amis possèdent. Tout le monde voudrait les avoir.

M. *Piérard.* — Collection de toiles que tous les Valenciennois admirent de confiance. M. Piérard a pour 500,000 francs de tableaux, vous disent-ils tous. C'est le plus grand éloge que puisse faire un manufacturier. Les privilégiés qui ont été admis à voir la collection disent mieux et plus juste : Le cabinet de M. Piérard est composé de tableaux flamands et hollandais pour la plupart bien choisis.

Douai.

Le conseiller Minart. — Médailles de toutes les époques, de tous les temps, au milieu d'autres objets de toutes sortes. Il se pendrait s'il ne parvenait à réunir un spécimen de tous les assignats de la Révolution.

Le président Bigant. — Collection de livres, de médailles d'or, de tableaux, de fleurs, dans un splendide hôtel orné d'un jardin contenant plusieurs hectares. Reçoit avec affabilité tous ses confrères en curiosité, les loge et les héberge. Une *Danse sur l'herbe,* par Ant. Watteau, deux ravissants petits tableaux de Rubens, une *Tentation de saint Antoine*, attribuée à Brauwer. — Asperges proverbiales.

Robaut. — Ancien papetier de la ville, mais bien plutôt artiste que commerçant ; a rassemblé toutes les vues de Douai anciennes, et a dessiné d'une façon

fort exacte et fort agréable tous les monuments qu devaient être démolis. M. Robaut possède de sa ville natale l'histoire la plus complète et la plus curieuse. C'est un exemple dont la ville devrait profiter. Particularité bonne à noter: il montre volontiers tout ce qu'il possède et permet même à ses compatriotes de prendre, de calquer ses dessins. M. Robaut a un fils qui continue soigneusement la collection de son père.

Lille.

Gentil-Descamps. — A fait monter le bric-à-brac à des prix impossibles. Malheur aux amateurs d'objets d'art qui ont voulu explorer Lille depuis vingt ans! plus de découvertes, plus de trouvailles ! Les assiettes de faïence se vendent 100 francs. M. Piérard a meublé, meuble et meublera sa maison tout entière avec d'anciens bahuts et d'anciennes ferrailles. Sa cuisine est, dit-on, du dix-septième siècle.

Rouen.

Dutuit — Achète dans les ventes depuis vingt ans toutes les estampes qui dépassent 1,000 francs. Des tableaux, des bronzes, toutes les belles choses partent pour Rouen. Cette province rivalise avec la capitale. Les livres sont aussi admis dans la collection de M. Dutuit, et on n'a jamais vu de désespoir semblable à celui de cet amateur, le jour où on lui apprit que dans la rue des Carmes un autre amateur

venait de trouver pour 40 sous un Suétone relié en maroquin bleu aux armes des Longepierre. (*A continuer.*)

= Un bon mot sur les vieux préjugés de certains académiciens.

On sait qu'aux yeux des derniers représentants du paysage classique, toute vue campagnarde bien prise doit offrir sur tous ses plans des ruines au milieu desquelles les arbres sont réduits à jouer l'humble rôle de mousserons. La verte nature ne saurait marcher sans un ou deux temples suffisamment démolis.

Or un membre du jury avait laissé ses lunettes à la maison. Tout en murmurant contre cet oubli fatal, il essaye de se passer de conserves, et écarquille les yeux devant le premier tableau offert à son examen.

« Qu'est ce donc cela? murmure-t-il à l'oreille d'un voisin.

— Un paysage...

— Comment! un paysage ! mais je n'y vois point la moindre colonne ! »

= Autre cancan académique. Celui-ci est plus sérieux.

Un lauréat, que nous ne nommerons pas, mais qui existe bien réellement, invite volontiers les académiciens à sa table.

Jusque-là nous n'y voyons rien de mal. Tout homme dont la cuisine est passable a parfaitement le droit d'en manger les produits en compagnie d'hommes spirituels, éloquents, érudits, pourvus enfin, comme le sont d'ordinaire MM. les académiciens, des qualités les plus dignes de recherche et de sympathie.

Mais ce que nous concevons moins, c'est que l'amphitryon ait cru pouvoir, il y a peu de jours, lire au dessert une pièce destinée par lui au prochain concours, et cela en présence de deux de ses juges futurs.

Nous savons bien que le mystère qui doit présider à l'appréciation de ces luttes littéraires n'est point toujours respecté, mais nous n'aurions pas cru qu'on pût pousser à ce point l'oubli de certaines convenances.

= Le rédacteur en chef d'une feuille très-importante, ma foi ! a imaginé le moyen le plus économique du monde de payer une partie de sa rédaction.

Vous venez, je suppose, lui offrir un article de critique.

Il répond avec un gros soupir :

« Vous m'offrez là d'excellentes choses. Cela convient au journal.... mais il ne peut vous payer.

— Bah !

— C'est comme je vous le dis. Pas un traître centime la ligne!....

— Je ne puis point déjeuner de publicité, cependant! hurle le critique aux abois.

— Voyons, mon cher, répond le rédacteur en chef d'un ton bénin... voyons, que diable! à tout il est des accommodements. Tenez, voici ce que je puis faire pour vous. »

Et il souffle à l'oreille du pauvre homme, qui rougit déjà d'un espoir nouveau :

« Allez trouver tel libraire, dites-lui : Vous venez de publier tel ouvrage bien fait, mais ennuyeux, dont le compte rendu rencontrera des difficultés dans tel journal. Eh bien! ces difficultés, je me charge de les lever; mais un service en vaut un autre, et cet article, il faudra me le payer de votre bourse... »

Le critique blémit en entendant ces mots et court encore, pendant que le rédacteur en chef murmure tout étonné :

« Quelle mouche pique donc ce garçon? Je lui parlais cependant bien dans son intérêt. »

== *Le Réveil* est mort! — En général, nous aimons peu à enregistrer les décès de la presse; mais le *Réveil* s'était annoncé avec des fanfares si éclatantes que nous avons à cœur de l'enterrer avec tous les honneurs de la guerre.

Si nos lecteurs s'en souviennent, M. Barbey

d'Aurevilly annonçait dans le premier numéro de ce journal défunt l'intention de donner, réunis en sa personne, un caporal et quatre hommes à la littérature contemporaine.

C'était une phrase à effet ; son premier résultat fut malheureusement de donner à la saine critique que le *Réveil* voulait représenter un caractère impertinemment agressif, tout à fait en désaccord avec de pareilles prétentions. — Le bon sens et le bon goût dans les lettres n'ont jamais eu besoin de gendarmerie.

Une pareille erreur ne pouvait être longtemps le fait d'hommes intelligents comme MM. Granier de Cassagnac et Barbey d'Aurevilly. Le premier a donc pris la rédaction en chef du *Pays*. Quant au second, il a profité du rappel des congés renouvelables pour laisser partir son caporal et ses quatre hommes ; et franchement il a bien fait, car ces braves gens devaient être bien ennuyés de leurs nouvelles fonctions.

Restait l'héritage du *Réveil* ; *les Salons de Paris* ont bien voulu l'accepter, ce qui leur a donné lieu de prendre le singulier titre que voici :

LES SALONS DE PARIS
et le Réveil réunis.

N'est-ce pas le cas de penser à la fable si connue :

Je suis oiseau, voyez mes ailes.
Je suis souris, etc.

Nous pardonnons encore plutôt à M. Rasetti de faire payer son journal soixante francs par an.

= Toutes les parties de notre belle France ne sont pas encore très-civilisées, s'il est permis d'en juger par cet extrait d'une correspondance particulière. Notons que la personne de laquelle elle émane occupe un des premiers rangs administratifs dans le département.

« De Requista à Cassagnes (arrondissement de Rodez,— Aveyron) nous avions à parcourir une distance de 20 kilomètres par des chemins de traverse impraticables aux voitures. Nous arrivâmes à onze heures du matin dans un village du nom de La Selves, au moment où se déclarait un feu de cheminée.

« Aussitôt je laisse ma femme sous la garde du courrier qui nous accompagnait, et je cours dans la maison qui était le théâtre de l'incendie.

« Il n'y avait pas un homme dans le village ; tous étaient aux champs, mais la maison était pleine de femmes qui criaient et pleuraient.

« Je mis tout ce monde à la porte, je demandai de l'eau, je pris des couvertures de lit, je bouchai la cheminée par le haut et par le bas, et après une demi-heure je fus maître du feu.

« Vous croyez peut-être qu'après ma victoire on me remercia? — Pas du tout. — On me refusa de l'eau pour me nettoyer et on me mit à la porte parce que, disait-on, on ne me connaissait pas et que

j'étais un étranger. Voilà comment je fus récompensé de mon dévouement. Ce n'est que grâce à Mme la *maîresse* que je pus continuer mon chemin à sec, car elle me prêta une chemise de son mari qui était absent.

« Le préfet, qui a eu connaissance de ma mésaventure, en a haussé les épaules.

« Jugez par là du pays que nous habitons! »

= Ces temps de guerre font la fortune de la presse politique et des cartes de géographie.

En quelques jours, *le Moniteur* a vu trois mille abonnés de plus s'inscrire à ses bureaux; et la *Presse* s'est, dit-on, ressentie du mouvement dans une proportion non moins satisfaisante.

La vente au numéro a reçu aussi une impulsion inaccoutumée. Soir et matin, les curieux assiégent les baraques des marchands de journaux, qui, en différentes occasions, ont même mis beaucoup trop à contribution la curiosité publique.

Quant aux cartes, la *Librairie Nouvelle* a fait, dit on, des affaires d'or avec celles du *Monde illustré*. On parle d'un chiffre de soixante mille francs. Réduisons-le de moitié, et ce sera déjà très-joli. — La maison Garnier à elle seule, et en quelques jours, a reçu commission d'acheter plus de cinq mille cartes pour ses correspondants.

= Un personnage bien posé vient présenter

aux bureaux d'une grande Revue de quinzaine un article de sa façon.

Accueilli par un des principaux rédacteurs, il lui décline l'objet de sa demande. Celui-ci reçoit son article, mais sous réserve expresse de l'approbation du comité de rédaction.

« Mon article balloté dans un comité, jamais! s'écrie l'aspirant rédacteur en se redressant avec un noble courroux.

— Permettez-moi de vous faire observer, lui est-il répondu, qu'en ceci vous subissez la loi commune. Tous les collaborateurs de la Revue sont obligés d'en passer par là.

— Eh! monsieur, c'est justement ce dont je ne veux pas. J'ai de la fortune. A mon tour, je vous ferai observer que je ne travaille pas pour vivre, et ma position n'est assimilable en aucune façon aux gens dont vous venez de parler. »

= Nous sommes mieux fixé aujourd'hui sur les pseudonymes d'*Elle* et *Lui*.

Caliban n'est ni Pyat ni Michel de Bourges, mais bien un certain M. Boucairan qui, d'ailleurs, n'a pas marqué dans les lettres. Hercule n'est de même ni Latouche ni Mallefille, mais un peintre du nom de Laurens.

= Les derniers Bulletins de l'Académie du Dimanche, — une joyeuse société strasbourgeoise

dont nos lecteurs ont été entretenus déjà, — brillent toujours par l'humour de leur rédaction. Les lignes suivantes en pourront faire juger.

Elles sont extraites du discours fait par M. Lippmann, en réponse à celui de M. Beysser, dernier membre élu.

Monsieur Beysser,

« Votre enfantement, plus que tout autre, a été laborieux et pénible. Candidat depuis la fondation de la Société, ce n'est, malgré ses efforts et ses vœux, qu'au bout de 21 mois de gestation que l'Académie a pu vous inscrire dans son état civil et proclamer la naissance du nouvel académicien.

« Schuster a laissé un grand vide parmi nous : c'est à vous, monsieur Beysser, qu'est dévolu l'insigne honneur de le combler.

« Et qui mieux que vous pouvait remplir cette tâche? Votre prédécesseur avait la démarche noble et élégante, le profil gracieux, la physionomie bienveillante, le regard souriant, la parole affectueuse. N'êtes-vous pas, comme lui, aussi richement doué par la nature? Votre stature et vos larges épaules inspirent la confiance aux âmes faibles et craintives; votre aspect fait fuir jusqu'aux bandits de la rue d'Or, qui cherchent un dernier refuge dans les brouillards du Rhin.

« Votre grâce exquise et votre dévouement chevaleresque font de vous comme de votre prédécesseur, l'enfant chéri des dames. Oui, Jules, si Schuster avait un regard auquel rien ne résiste, nous savons que le monocle incrusté dans les plis de votre paupière n'est qu'un faible écran derrière lequel vous abritez l'éclat trop vif d'une noire et irrésistible prunelle. Rien ne vous manque. Un séjour prolongé dans la capitale vous a familiarisé avec cette pratique de la vie, sans laquelle l'existence n'est qu'une suite d'hé-

sitations et de tâtonnements. Et, pendant que d'autres dissipent les loisirs de l'automne dans une villégiature ruineuse ou desœuvrée, n'allez-vous pas, chaque année, dans votre domaine de Frambourg, au milieu de vos fermiers, vous retremper dans les mâles exercices de la vie des champs, cherchant à conquérir cette expérience personnelle sans laquelle la grande culture n'est qu'une chimère et la propriété foncière la ruine de ses maîtres? »

= Le *Courrier de Paris* vient de changer encore une fois de rédaction et de propriété.

Une seule personne reunit cette fois les fonctions de propriétaire et de rédacteur en chef. C'est M. Guérard. Ce nom paraît, si nous ne nous trompons, pour la première fois dans le journalisme.

M. le comte de Morny et M. Latour-Dumoulin sont intéressés, dit-on, dans cette nouvelle combinaison.

LIVRES

LIBRAIRIE POULET-MALASSIS.

Th. de Banville. *Esquisses parisiennes.* — Galerie étrange et charmante où ceux qui ont vécu de la vie de la grande ville retrouveront plus d'un type autrefois connu. En se faisant pour un moment prosateur, l'auteur des *Odes funambulesques* a su allier par un rare privilége tout l'exquis du sentiment poétique au tact pittoresque de l'observation.

Cantel. *Impressions et Visions.* — Le livre se moque un peu du titre et, entre nous, il a raison. M. Cantel est trop plein de sa muse pour lui assigner ainsi deux places à l'avance. Aussi ses impressions ont-elles toutes les grâces de la rêverie, comme ses visions tous les charmes palpitants de l'humaine réalité. Ce n'est pas nous qui nous en plaindrons

jamais, car les unes et les autres ont paru dignes d'attacher également leurs lecteurs.

Louis Deffet. *Les Etapes du cœur.* — Ne croyez pas que l'auteur ait déjà fait cette longue route. Il a le bonheur d'être encore blond et jeune volontaire. Il nous le dit lui-même :

Je ne suis qu'un des cinq cent mille
Qui brûlent d'aller à Paris
Ouvrir au ciel de la grand'ville
Des cartons pleins de manuscrits.

Et voici son premier carton ouvert. Que les cieux parisiens lui soient cléments !

E. Hatin. *Histoire du journal en France.* Premier volume. — Si jamais travail prudent et consciencieux a mérité d'être encouragé, c'est celui-là. Voici la troisième fois qu'il est remis sur le chantier. C'était d'abord un petit in-24 dont Delahays écoula les derniers exemplaires; puis ce fut un in-18 compacte. Aujourd'hui l'héritage de cet in-18 est réclamé par quatre volumes de même force. Ils s'épuiseront comme les précédents, et nous voyons d'ici M. Hatin enfler sa quatrième édition.

THÉATRES

M. Vacquerie a donné aux Français *Souvent homme varie.* Aimable fantaisie comme la direction Houssaye en donnait volontiers. Rêve coquet, gracieux, aimable jusque dans ses coups d'épée. — Vers murmurés par Mmes Judith et Dubois.

L'Odéon a son *Usurier de village*, une bucolique vraie comme nature et lugubre comme si elle avait été destinée à la Gaîté. La pièce a bien ses petits défauts, mais elle est d'un intérêt réel et trahit en ses auteurs deux bons peintres de mœurs. En cela, du reste, ils sont merveilleusement secondés par leurs interprètes. Larrey fait illusion dans

son rôle de compagnon charpentier. Thiron n'est plus seulement un bon comique, il est en passe de devenir un grand comédien.

Tout nous porte à le croire, il y a là un vrai succès de popularité pour MM. Rolland et Bataille; seulement que M. Bataille y prenne bien garde! il ne lui est plus permis d'envoyer le réalisme *à l'écurie*, comme il l'écrivait dans certain journal le jour même de sa première représentation; autrement, il serait obligé de subir lui-même les conséquences de cet arrêt peu réfléchi.

Ambigu. Nous trouvons dans la *Causerie* ce charmant compte rendu de la *Fille du Tintoret*.

« *Au deuxième acte.*

« Pierre d'Arezzo, regardant la goutte d'encre pendue au bout de sa plume : — *Petite perle noire, que vas-tu devenir, une fois sur ce papier?*

« Un titi, au paradis : — *Un pâté !!!* »

Porte-Saint-Martin. — *Le Naufrage de la Peyrouse.* Ne parlons pas du drame; il disparaît devant la succession de tableaux émouvants que l'habileté des trois auteurs,—car ils sont trois,—a ménagée à la mise en scène de M. Marc Fournier. On ne saurait mieux tenir son public en haleine. Il y a là des décors et des remuements d'hommes à n'en plus finir. Le ballet est magnifiquement dessiné, et exécuté avec une *furia* sauvage que Catlin lui-même n'aurait pas désavouée. Enfin, reconnaissons à la pièce un dernier mérite; on n'y voit point de vaisseau. L'occasion était belle cependant!—En revanche, on a le plaisir de revoir Mme Laurent aussi bonne qu'en ses meilleurs jours.

PARIS. DE SOYE ET BOUCHET, PLACE DU PANTHÉON, 2.

2e QUINZAINE DE MAI.

Initiateur matrimonial. — Poésie et confection pour hommes. — Un décentralisateur. — Mari vertueux. — Journaux dieppois et marseillais. — M. Ulysse Pick en Italie. — La falsification du lait. — Beau trait d'Ary Scheffer. — Une tête sur le plat. — Distractions d'un évêque. — Le général de Laborde. — Pour un tiers de ligne. — Opinion littéraire. — Naïveté d'instituteur. — Quatre feuilles nouvelles. — Soixante-treize collectionneurs nouveaux. — La guerre popularisée par la chanson. — Le chant des Turcos.

= Pâlissez, madame de Saint-Marc! tremblez, monsieur de Foy! voici votre maître à tous deux, voici le prince des agents matrimoniaux en la personne de M. Protin.

Qu'est-ce que M. Protin? Cette annonce de la *Presse* nous servira de réponse.

MARIAGES.

« M. Protin, propagateur-initiateur matrimonial, 54, boulevard de Strasbourg (passage du Désir). Moralité scrupuleuse, discrétion. 5e année. S'adresser tous les jours de 1 à 5 heures. — Dots 24 à 300,000 fr. »

Entre nous soit dit, les titres de M. Protin nous

paraissent un peu légers. *Propagateur* se comprend à la rigueur, mais *initiateur* est diantrement délicat. Initiateur de qui? Initiateur de quoi? Ce diable de passage du *Désir*, où va s'aviser de demeurer M. Protin, donne à ce mot d'*initiateur* certaines allures libertines.

Qu'est-ce aussi que : — Moralité scrupuleuse, discrétion, 5e année? — M. Protin n'aurait-il que cinq années de discrétion dans le ventre?

= On nous écrit de Belgique :

Bruxelles possède un nouveau Mécène en la personne de M. J.-N. Colard et Cie, tailleurs.

Ce Véron de la confection pour hommes fonde un prix de deux mille francs pour celui qui célébrera de la façon la plus lyrique l'élégance de ses paletots et la haute distinction de ses pantalons.

Les concours restent ouverts jusqu'au 15 novembre prochain. Le vainqueur recevra le prix en or placé dans un élégant porte-monnaie, fourré dans la poche d'un paletot chinchilla première qualité.

M. Colard ne tient pas essentiellement à ce qu'on le compare à Hermès ou à Apollon; il préfère qu'on s'occupe de l'élégance de ses façons et de la solidité de ses coutures.

Les juges du concours seront choisis parmi les principaux tailleurs de Bruxelles.

= On lit dans la *Revue des Alpes* du 16 avril :

« Un monsieur de Saint-Étienne, qui signe N. V., nous écrit une lettre de quatre pages pour se plaindre que nous ne donnions plus de vers dans notre journal. Notez que sa lettre est en vers ; il croit nous encourager, le Stéphanois! Pour le punir, nous en citerons une...

STROPHE.

Il faut, pour que la muse ait de grands sentiments,
La décentraliser dans les départements ;
Décentralisons-la!
Paris, vautour géant, croit engloutir la muse :
Il n'en veut que pour lui ; mais le drôle s'abuse :
Les Stéphanois sont là !

= Anecdote extraite du 1er numéro de la *Revue des Sciences occultes*, de Manlius Salles, libraire de Nîmes.

« — Un jour de la semaine dernière, Mme X***, voulant consulter l'oracle des dames sur la vertu de son mari, fit la question suivante : *Mon mari a-t-il été à d'autres femmes avant de m'appartenir?* L'oracle lui répondit : *Il n'est sorti du pensionnat que le jour de ses noces.* La réponse était exacte...

« Manlius Salles. »

Exacte ! c'est possible; mais quelle garantie donnait-elle de la virginité de ce monsieur?

= Un des journaux de bains les plus répandus, *Paris à Dieppe*, ouvre le 5 juin la troisième série de ses apparitions. Son but est suffisamment indiqué par son titre. Pendant quatre mois de la belle saison il veut tenir les baigneurs de Dieppe au courant des bruits de la capitale, et les noms dont il appuie sa future rédaction sont de bon augure.

= Un moment suspendue, la publication du *Gaulois* va reprendre de plus belle. — Marseille a vu naître une nouvelle feuillelittéraire, *la Bastide*, — un titre cher aux Méridionaux.

= Puisque nous parlons des journaux, traçons quelques lignes à l'adresse des correspondants entretenus par eux à l'armée d'Italie.

Certes, il n'est pas pour un journaliste de plus belle mission; il est sûr de trouver là-bas d'excellents sujets d'observation, et ici un grand nombre de lecteurs empressés. Sans entrer dans des détails stratégiques qui ne lui sont pas toujours familiers et que d'ailleurs doit en général respecter une indiscrète publicité, il trouve assez à glaner en se bornant à peindre les mille nuances de ce tableau émouvant qu'on appelle la guerre. Ce qu'on lui demande et ce qu'il doit donner, c'est l'histoire anecdotique de la campagne, c'est la physionomie pittoresque, rendue avec un certain tact et dans une certaine mesure.

Tous nos correspondants sont loin de répondre

aux conditions de ce programme, si nous en jugeons par les lettres redondantes qu'adresse au *Courrier de Paris* M. Ulysse Pick. L'amour de la phrase l'entraîne si loin qu'il finit par voir une foule de choses dont la réalité nous semble fantastique.

C'est ainsi qu'il nous représente les Turinois voyant étinceler au soleil couchant les cent mille baïonnettes et les cent mille casques de l'armée autrichienne. — Cent mille baïonnettes groupées comme cela sur un même point pour repaître les yeux des Turinois sont déjà un chiffre assez joli, trop joli même. — Mais où M. Ulysse Pick a-t-il vu cent mille casques ?

— L'infanterie et une grande partie de la cavalerie autrichienne en sont totalement dépourvues.

C'est ensuite le tour des shakos français, dont M. Ulysse Pick voit les aigrettes rouges hérisser les bords du Pô et du Tanaro *comme une masse de coquelicots dans un champ de blé*. — De quelles aigrettes s'agit-il, car la tenue de campagne en comporte peu ?

Enfin, M. Ulysse Pick voit des régiments de dragons et de cuirassiers français descendre les Alpes, et à part ceux de la garde qu'il ne désigne pas, et qui d'ailleurs, n'étaient pas encore hors de France, l'armée d'Italie n'a vu jusqu'ici entrer dans sa composition que de la cavalerie légère.

Allons, monsieur Ulysse Pick, plus de sang-froid

dans votre récit, et surtout moins de... coquelicots dans vos descriptions!

= MM. Houssaye et Ch. Blanc fusionnent, et la réunion de l'*Artiste* à la *Gazette* est décidée.

= Dans le journal *les Tribunaux*, du 14 mai, à l'article des condamnations correctionnelles pour tromperie sur la qualité et la quantité des marchandises vendues, on remarque que les falsificateurs de lait semblent s'entendre pour y mettre un quart d'eau environ. Cette addition a varié de 23 à 26 0/0. Un seul fraudeur s'est borné à 15 0/0. Sur l'ensemble des condamnations pour falsification de lait, la quantité moyenne d'eau ajoutée a été de 24 0/0.

Touchante unanimité !

= Une chronique de Paul d'Ivoi raconte sur M. Ary Scheffer, dont on regrette encore la perte, un fait des plus honorables pour sa mémoire.

« Ary Scheffer était non-seulement un grand artiste, c'était encore un homme plein de cœur et de générosité. Voici un des traits nombreux qui prouvent cette bonté.

« Scheffer possédait aux Batignolles une maison assez grande, et qui contenait bon nombre de petits appartements; lorsqu'il apprenait qu'un jeune artiste n'était pas heureux, il allait le voir et trouvait le moyen de lui dire :

« — Mon ami, vous devriez aller demeurer à Batignolles, telle rue, tel numéro. Je connais le propriétaire, c'est un très-bon diable qui ne vous tourmentera pas pour votre loyer.

« L'artiste suivait ce conseil. Le propriétaire restait invisible pour lui, et il le tourmentait si peu pour son loyer que le concierge oubliait même de lui présenter la quittance le jour du terme. »

Que de maisons comme celle-là ne faudrait-il pas encore?

= Dussions-nous être accusé de marcher sur les traces de feu Regnault-Warin, le rose-croix révélateur, il nous faut raconter une plaisante aventure arrivée vers 183* dans la ville de B***. C'est une histoire assez ancienne pour ne blesser personne, et assez nouvelle cependant pour mériter d'être relevée.

Un officier d'artillerie sollicitait son admission à une loge de je ne sais plus quel rit. Sa candidature est prise en considération comme elle méritait de l'être, et peu de jours après, les membres de l'association se réunissent pour l'initiation de notre capitaine. Il est bon de dire que cette initiation comportait une mise en scène assez fantasmagorique pour le commun des martyrs, mais peu capable d'effrayer un spectateur aussi rompu que l'était celui-là à tous les genres d'émotions. Notre capitaine so

trouve donc tout à coup dans une vaste salle funèbre, vis-à-vis d'une vaste table recouverte d'un tapis noir. Sur ce tapis, figurait un plat de grande dimension. Sur ce plat, — spectacle horrible! — une tête livide, aux yeux morts, aux cheveux hérissés, à la bouche tordue, nageait dans une mare de sang. Ce coup de théâtre surprend d'abord le néophyte. Il fronce le sourcil en rompant d'une semelle, puis se ravise et finit, après quelque hésitation, par marcher droit à la tête dont il paraît étudier les traits avec une insistance étrange, car il lui semble l'avoir vue le soir même sur les épaules du cafetier chez lequel se réunissent d'ordinaire les officiers de son régiment.

« Mais, je ne me trompe pas, dit-il, c'est bien vous, père X*** ? »

La tête interrogée oscille légèrement et ne souffle mot. Mais l'initié ne paraît pas se tenir pour battu.

« Oh! poursuit-il, vous avez beau faire le mort, je vous reconnais... N'êtes-vous pas honteux de jouer une pareille mascarade... à votre âge ? »

A cette apostrophe, la tête se relève avec fierté, les yeux brillent, la bouche s'ouvre et le père X***, car c'était bien lui, lâche cette répartie furibonde :

« A mon âge! Capitaine, il sied bien d'en parler, quand on se conduit aussi légèrement que vous dans une affaire sérieuse.... A mon âge! »

Et le père X*** se démenait comiquement sous la table au travers de laquelle était passé son cou.

Depuis cet épisode la loge a rayé du programme de ses initiations le spectacle de la tête coupée.

= Pour faire suite aux distractions d'hommes remarquables racontées dans nos précédentes livraisons :

Le dernier évêque de Copenhague, le révérend Munster, était un travailleur aussi absorbé qu'infatigable. Continuellement un livre à la main, il avait l'habitude de marquer par une fiche les passages dignes d'un plus long examen. Comme le papier n'était pas toujours à sa portée, pour éviter un dérangement, il glissait souvent entre deux feuillets un billet de papier-monnaie du pays. Mais l'expédient avait été remarqué par ses fils, et dès qu'il avait le dos tourné, ils accouraient et ne manquaient pas de substituer à ces précieux signets d'autres infiniment plus économiques.

Quand il sortait, M. Munster, que les devoirs de son pastorat obligeaient à recevoir beaucoup de visiteurs, ne manquait jamais d'écrire à sa porte : *M. Munster est sorti et* rentrera *à telle heure.* — Un jour qu'une affaire subite lui avait fait prendre la précaution d'usage, il remontait paisiblement son escalier. Avant d'ouvrir la porte, il lit

machinalement son propre avis et s'écrie : « Tiens, il n'y a personne ! »

Et il attendit jusqu'à l'heure indiquée, dont la sonnerie lui fit seulement penser qu'il pourrait bien être le maître du logis à l'entrée duquel il se morfondait.

Ce trait vaut presque celui d'un ancien aide de camp du roi Louis-Philippe, le général de Laborde, qui, au sortir d'une soirée officielle, s'écria en plein salon : *Cordon, s'il vous plaît !*

Il avait franchi déjà plusieurs pièces, et son état de préoccupation était tel qu'il croyait être déjà devant la loge du concierge.

⁂ On a trouvé dans certain journal que certain feuilletoniste abusait un peu trop des libertés du dialogue pour allonger sa copie, en la surchargeant de redites inutiles, telles que *oui ! certes ! assurément !* et autres adverbes innocents que Molière lui-même du reste n'a pas craint de prodiguer dans ses comédies. Seulement, comme le talent de Molière n'est plus là pour faire passer ces superfluités, on s'est contenté de signifier à leur auteur que les *tiers de ligne* seuls lui seraient payés dorénavant.

La mesure était fort préjudiciable à ce pauvre ***, qui, la moitié du temps, se promettait le *quart*, voire même le *cinquième* de ligne.

Néanmoins, il en accueillit la nouvelle avec un sang-froid qui n'était pas exempt de malice ; il demanda son épreuve et se mit en devoir de la corriger.

Du premier coup, son œil attentif tombe sur cette phrase : (C'est une amante offensée qui parle.)

« — Ah ! dit-elle. »

Ce *ah! dit-elle* était insuffisant. *Ah! dit-elle* tombait sous le coup de la réforme économique précitée : aussi la plume de *** fait-elle en toute diligence la correction suivante :

« — Ah ! ah ! ricana-t-elle. »

Comme cela, le tiers de ligne était atteint. Au bout de quelques minutes, tout fut corrigé de la sorte avec un égal succès.

= L'excès des blancs et des interlignes est du reste un vrai cauchemar pour une classe de lecteurs.

Dernièrement, nous nous trouvions chez Barbedor, le doyen des libraires tenant cabinet de lecture, — encore une race que sapent les romans à vingt sous et à vingt centimes. Une abonnée vénérable, dont Henri Monnier n'eût pas dédaigné le croquis, demandait à Mme Barbedor sa pâture littéraire du jour.

« Voulez-vous *Le laird des Iles*, dit la libraire avec son intonation la plus douce, c'est très-joli...

— C'est pas ça que je vous demande, grommelle la pratique d'un ton bourru ; je voudrais seulement à savoir s'il y a beaucoup de blancs, car, si c'est comme le dernier, merci!... Avec ces auteurs d'aujourd'hui on est toujours volé ! »

= On nous écrit du département de l'Orne :

« Un inspecteur des écoles primaires demandait à un vieil instituteur :

« — Dites-moi, monsieur, quelle définition de la multiplication donnez-vous à vos élèves ?

« Le maître donne une définition peu claire.

« *L'inspecteur :* — Comprenez-vous bien ce que vous dites ?

« *L'instituteur :* — Non, monsieur l'inspecteur ; mais vous qui êtes plus savant que moi, vous devez le comprendre. » (*Historique.*)

— Parmi les périodiques récemment parus, citons :

— La *Revue critique parisienne et départementale.* Mensuel. Directeurs : MM. Villagre et de Sainte-Vallière (21, rue Léonie, à Montmartre.) — Encore une *machine* qui nous paraît friser de très-près la réclame en tous genres. Le premier numéro commence par une biographie du baron Taylor ; c'était de rigueur. Vient ensuite un article sur M. de la Villemarqué qu'on fait entrer à l'*école de Chartres*

en 1836 (lisez *école des Chartes*). Cette Revue termine en disant qu'elle sera indulgente pour les écrits qui portent le cachet de l'honnêteté. — Nous demandons à comprendre.

— *Bulletin de la librairie de province.* — Organe du comptoir de M. Ed. Vallin (50, rue Jacob), qui prétend ainsi combler une lacune importante. Il nous assure que le public en France ne soupçonne même pas l'existence des ouvrages publiés en province. Et le *Journal de la Librairie*, monsieur Vallin? — Soyez francs et dites tout bonnement que votre journal est destiné à soutenir une maison de commission.

— *L'Italie*, gazette anecdotique de la guerre, publiée par Tony Révillon, cité Fénelon. Hebdomadaire. — L'idée est bonne, mais le premier numéro se ressent un peu de la précipitation avec laquelle on l'a exécuté. Nous espérons mieux dans la suite. — La librairie Havard et M. Ponson du Terrail exploitent chacun de leur côté la même idée.

— Un journal religieux : les *Annales du Sacerdoce*, par l'abbé Boullan. — L'abbé Boullan déclare à son début qu'en face de Dieu et de sa conscience, il s'est demandé si lui ecclésiastique pouvait faire un journal destiné à d'autres ecclésiastiques, et qu'en faisant certaines réserves sur la manière dont il s'en acquitterait, il s'est répondu affirmativement.

COLLECTIONS DE LIVRES (*suite*).

Hennequin, avocat, rue des Beaux-Arts. — *Livres, brochures, journaux sur la Révou tion de* 1848.

Jules Janin, à Passy.

Belle collection de livres modernes, la plupart en grand papier et en papier de Chine, bien reliés. Quelques beaux livres anciens.

Jullien, libraire, rue de l'Éperon.

Grande collection de catalogues de vente. M. Jullien se charge de faire ajouter les prix de vente aux catalogues, moyennant 1 fr. 50 par 1000 numéros.

De Janzé, rue de la Ville-l'Evèque.

Livres précieux.

Comte de Lignerolles, rue d'Alger.

Amateur plein de goût. Beau cabinet de livres précieux splendidement reliés.

S'attache surtout à réunir ceux qui portent quelque autographe de leur auteur.

Lambert, rue de Bondy.

Autographes.

Comte de Lanjuinais, rue Basse-du-Rempart.

Livres curieux.

Le comte de La Bédoyère, rue Saint-Dominique-Saint-Germain.

Amateur plein d'originalité dont nous avons déjà parlé. Livres brochés, et, autant que possible,

non coupés. C'est lui qui a inventé l'art de *coiffer* les livres. Recherche aussi les anciennes reliures. En 18.., il fit vendre sa bibliothèque. Bientôt il se mit à en former une nouvelle, ou plutôt à *reformer* la même ; car, persuadé qu'il ne trouverait jamais d'aussi beaux exemplaires que ceux qu'il avait eus déjà, il se mit à les rechercher avec ardeur. De son côté, M. Dutuit, amateur de Rouen, se mit à acheter d'anciennes reliures, et comme il s'y connaissait peu, il ne voulait que les exemplaires de M. de La Bédoyère. De là des batailles formidables entre les deux amateurs. Les Lettres de Voiture, vendues 60 fr. à la vente Bédoyère, atteignirent dans une autre vente le prix de 600 fr.

Baron de Lacarelle, rue Saint-Lazare.

Livres sur la chasse, voyages, facéties. (Vient de vendre.)

Lutteroth, rue d'Astorg.

Livres relatifs au protestantisme.

Comte Léopold Lehon, aux Champs-Élysées.

Estampes. (Vient de vendre.)

De La Rupelle, rue Jacob.

Ancienne jurisprudence.

Livet, à Montmartre.

Livres sur le XVII^e^ *siècle.* — *Philologie française.*

Le marquis de Lurde, ancien ambassadeur.

Martin, ancien avocat, rue Tronchet. — *Livres à*

vignettes du dix-huitième siècle, reliés avec ar
Livres précieux, richement reliés par Bauzonne

Monmerqué, rue Saint-Louis-au-Marais.

A vendu ses *livres curieux.*

Arnould Morel-Fatio, rue Basse-du-Rempart.

Monnaies et médailles, principalement grecque et étrangères.

Moignon, substitut du procureur impérial, rue de Pyramides.

Livres curieux.

De Montalivet, rue de la Ville-l'Évêque.

Livres.

Prosper Mérimée, rue de Lille.

Très-bonne bibliothèque, nombreuse, bien choisi et bien reliée Livres espagnols, russes, etc.

Le duc d'Otrante, rue Monthabor.

Nombreuse et curieuse collection de dictionnaire dans toutes les langues de l'Europe. — Bibliographie. — Livres sur Paris.

Jérôme Pichon, président de la *Société des Bibliophiles,* hôtel de Lauzun, quai d'Anjou.

Beau cabinet de livres précieux.

Adolphe de Puybusque, rue de Bourgogne.

Littérature française et espagnole.

Le Dr Payen, rue Saint-Honoré.

Toutes les éditions de Montaigne, en toutes langues, tout ce qu'on a écrit sur Montaigne. — Les neuf dixièmes des autographes de Montai

gne connus. Portraits peints et gravés de Montaigne.

Importante collection d'ouvrages sur les eaux minérales.

Plusieurs autres collections spéciales.

Parguez, liseur de dessins, rue du Sentier.

Livres d'ornements, etc,—*et d'histoire naturelle.*

Les veines du bois scié d'une certaine façon, des pierres coupées dans un certain sens, fournissent des dessins très-nouveaux en industrie. M. P*** sait en tirer parti, ce qui ne prouve pas qu'il soit une bête.

Ruggieri, artificier, barrière Blanche.

Importante collection de livres et d'estampes sur la pyrotechnie, l'artillerie, les fêtes publiques, entrées, cérémonies.

E. de Rozières, rue Vaugirard.

Bonne et nombreuse bibliothèque.

Comte Roger, faubourg Saint-Honoré.

Livres précieux.

Ch. Read, rue Cuvier.

Ouvrages relatifs au protestantisme.

De Sacy, à la bibliothèque Mazarine.

Livres précieux. Classiques de l'antiquité latine et du grand siècle.

Salacroux, rue Saint-André-des-Arts.

Edition originale des classiques français.

Solar, rue Saint-Georges.

Magnifique collection de livres du plus grai prix. Autographes. — 400,000 fr.

Baron Taylor, rue de Bondy.

Taillandier, rue de l'Université.

Ternaux-Compans, rue Neuve-des-Mathurins.

Le plus déterminé déterreur de bouquins qui existe a fait faire plus de six ventes sous des noms divers, sans compter ses opérations avec presque tous les bouquinistes de l'Europe.

J. Taschereau, rue Neuve-des-Petits-Champs.

Précieuse collection de livres relatifs à la Tou raine en beaux exemplaires bien reliés. Con traint de collectionner les œuvres de trois hommes d'une déplorable fécondité : *Gabrie Chapuis, Palma Cayet, l'abbé de Marolles,* etc. et de quelques autres, comme *André Duchesne Honoré de Balzac, etc.*

Tuffon, place Saint-Georges.

Livres précieux.

Tonnellier, rue Neuve-des-Mathurins.

Vitet, rue de Jouy.

Vincent, de l'Institut, rue Saint-Jacques.

Ouvrages sur la musique.

E. Gautier, compositeur, rue de Laval.

Anciennes partitions des trois derniers siècles.

Collections d'objets d'art (suite).

Walferdin, île Saint-Louis. — Estampes et des

sins. Les quatre bustes de Diderot, de Washington, de Mirabeau et de Joseph Chénier, par Houdon. Un portrait de Molière dessiné par Lefèvre.

Edmond et Jules de Goncourt, rue Saint-Georges. — Beau choix de dessins, d'autographes du dix-huitième siècle. — Plaquettes bien reliées du même temps.

Dècle aîné, rue Neuve-Saint-Eustache. — Richissime collection d'environ trois cents groupes de Vieux-Saxe. Vitraux français et allemands. Belles guipures, et autres objets d'art réunis tant à Paris qu'en son château d'Yerres (Seine-et-Oise.)

Coffetier, peintre sur verre. — Estampes. Capable de tout pour satisfaire ses passions. A poussé jusqu'à 420 francs la gravure du *Fumeur* de Meissonnier, lors de la vente Decaisne.

M. Tripier-Lefranc, ancien secrétaire de Carlier et historiographe de Delessert, à Passy. — M^me^ Lefranc, qui est une nièce de M^me^ Vigée-Lebrun, possède d'elle une série de toiles remarquables, entre autres son portrait peint par elle-même et celui de la fameuse lady Hamilton.

Soleirol, ancien officier du génie, rue Saint-Dominique. — Tout ce qui regarde les acteurs et actrices de la scène française depuis son origine. Livres, brochures, estampes, dessins et peintures. — Tout cela fait environ quatre-vingt mille pièces, dont un Anglais lui offre soixante-quinze mille

francs, c'est-à-dire environ dix mille francs de moins que la somme dépensée par M. Soleirol pour leur réunion. Peu soucieux de vendre sa chère collection, il la donnerait volontiers à la Bibliothèque impériale s'il était sûr de ne la point voir divisée.

Thiers, place Saint-Georges. — La plus considérable collection d'estampes qui soit à Paris. — Bronzes et laques. — Fait faire à Rome de belles copies des plus célèbres tableaux.

Maherault, ancien élève de Desenne, rue de Tivoli. — Livres sur les arts, dessins, vignettes du commencement de ce siècle.

Gigoux, rue Beaujon. — Belle collection d'estampes dont la valeur augmente tous les jours.

Marquis de Chennevières-Pointel. — Les dessins des peintres nés en province.

Comberousse. — Médailles et estampes. Recherche tout ce qui touche Marie-Antoinette.

Collections de dessins.

M. Reiset, du musée du Louvre. — L'une des plus belles de Paris. Dix ou douze Raphaël. Cent vingt-cinq Poussin. Il est à remarquer que par un sentiment de délicatesse exquise, il a publié son catalogue le jour où il est entré au musée.

M. Desperret, rue de l'Abbaye. — Dessins magnifiques des maîtres flamands, français et italiens.

Entre toutes les trouvailles qui témoignent de son ingénieuse persévérance, citons deux compositions du Poussin pour une conversion de saint Paul. Le maître les avait esquissées à la hâte sur un brouillon de lettre à M. de Chanteloup, qui, plus tard, avait été déchiré en plusieurs morceaux. Eh bien! ces fragments perdus, M. Desperret a eu le bonheur singulier de les réunir après plusieurs années de recherche.

Delasalle. — Belle collection, au premier rang de laquelle on remarque une suite de quatre-vingt-dix Poussin. — L'étude du *Guide* de Géricault, achetée en 1848; elle se trouvait auparavant chez Charlet.—Médailles, marbres et très-beaux bronzes.

Simon, ancien médecin, île Saint-Louis. — Il a payé 3,500 francs une épreuve du *Jugement de Pâris*, par Marc Antoine. Les deux plus beaux dessins connus de Van Ostade.

Gatteaux. — Une centaine de dessins d'Ingres.

Citons encore M. *Norblin*, l'excellent flûtiste, qui a une très-belle suite de Rembrandt; MM. *Dremont*, *Boilly*, *Fouret* et *Deschamps*, le bibliothécaire de M. Solar.

Collections fantaisistes (*suite*).

M. Edouard Thierry, du *Moniteur*, fait collection de cartes de visite de toute sorte.

M. *Q**** donne la chasse à tous les plats et sou-

pières en faïence de Rouen qui portent parmi leurs ornements une corne d'abondance. — C'est une idée comme une autre.

Champfleury, à Montmartre. — Toutes les faïences patriotiques et révolutionnaires. Des cruches sur lesquelles on a figuré les symboles des trois ordres : épée, crosse et bêche ; des assiettes où l'on voit un coq perché sur un canon et s'écriant : *Je veille pour la nation*, etc., etc.

(*La suite au prochain numéro.*)

= On l'a dit déjà, la chanson est en France l'un des plus sûrs indices d'un grand mouvement national. Aussi, ne se fait-on pas faute de chanter l'armée d'Italie. Nous n'en voulons pour preuve que ces titres populaires, pris parmi les derniers éclos.

Voici d'abord *les Volontaires auvergnats partant pour la guerre*, par Duchier, à Clermont-Ferrand.

Puis, *Tapons ferme et tapons dessus,* par un Lyonnais anonyme, sur l'air : *Ah ! voilà la vie suivie !*

En voici deux couplets :

Dans la fière Autriche,
On l'a dit déjà,
L'soldat n'est pas riche :
Chacun connaît ça ;
Mais bath ! il s'en fiche
En pillant l'voisin.

Giulay dit sans gêne
A ses officiers,

Bientôt vers la Seine
Nous irons dîner.
Si c'dîner le gêne,
J'veux payer l'méd'cin.

Ah! voilà qu'est bien,
Bien!
Bien!
Tapons sur les autres,
Les autres,
Les autres,
Tapons sur les autres,
Les Autrichiens.

Un seul village du Jura a deux Tyrtée pour sa part :

Chant des conscrits de Champagnole, avec refrain :

Sous le drapeau d'Arcole
Rangeons-nous pleins d'ardeur, conscrits de Champagnole.

Chanson des conscrits montagnards, par R. de Champagnole, sur l'air du *Pas redoublé*.

Paris n'est pas en reste, et on chante déjà aux barrières :

Allons, Français, en Italie, chant de guerre, paroles de Vémar, air de la *Ronde des zouaves*.

Oh! les Autrichiens! paroles d'Alexis Dlaès, air des *Petits agneaux*.

Tapons d'sus! par François Vidor.

Les adieux au village, ou l'enrolé volontaire, par le même.

= Il est un autre chant non moins pittoresque, que les journaux ont plus ou moins estropié dans leurs reproductions. Nous voulons parler des *Tirailleurs algériens.*

Ses deux couplets se chantent sur l'air de la *Retraite*, un des plus jolis motifs qu'ait notre sonnerie militaire. Le véritable auteur des paroles est le capitaine d'artillerie Artus.

Gentil Turco,
Quand autour de ta boule
En long serpent se roule
Ce calicot
Qui te sert de shako,
Madame Mako
T'offre aussitôt
Son cœur et son fricot:
Voilà l'Turco,
Voilà l'Turco *bono!*

Dans les makis
Dans les bois, dans la plaine,
Rien ne le gêne
S'il est requis,
Pour lui tout est conquis.
Le chic exquis
Par nos Turcos acquis,
Ils le doivent à qui?
A Bourbaki!
Honneur à Bourbaki!

L'abondance des matières nous force à réserver *livres* et *théâtres* pour le prochain numéro.

PARIS. DE SOYE ET BOUCHET, PLACE DU PANTHÉON, 2.

1re QUINZAINE DE JUIN.

Nouvelle suite de soixante et seize collectionneurs. — Bijoux et billets de loterie. — *Le Magasin militaire Français.* — Comme on traite les livres d'Avranches et de Cavaillon. — Un magnétiseur spiritualiste d'Argenteuil. — Vicissitudes des époux Méric. — Styliste et marchand de vin. — Pourquoi Mme Geoffroy fait des chapeaux. — Les lamentations de M. Viennet.

= Plusieurs personnes demandent si notre Dictionnaire des excentricités de la langue française sera continué? — Les dernières lettres paraîtront en août et en septembre.

Une fois ce Dictionnaire terminé, cent exemplaires composés des livraisons qui auront contribué à le former (c'est-à-dire environ une douzaine), seront mis en vente au prix net de *cinq francs.* — Ils seront numérotés.

SUITE DES COLLECTIONNEURS PARISIENS.

Ber, rue d'Amsterdam. — Biscuits de Sèvres, pâte tendre. — Collection unique en France.

Madame Laffitte, petite rue Verte. — Très-riche cabinet de porcelaines de Saxe. Estimé près de 300 mille francs.

Madame Bevanne, rue Oratoire-du-Roule. — Porcelaines de Saxe.

De Vogué, rue de Bourgogne. — Porcelaines de Chine et du Japon.

Erler, rue de Ponthieu. — Groupes de Saxe.

Mademoiselle Duverger, artiste dramatique, a aussi, dit-on, une très-jolie collection de *Saxes*.

Mme la princesse de *La Trémoille*, avenue Montaigne. — Belles faïences françaises.

Berger, l'ancien préfet de la Seine, rue Saint-Honoré. — Faïences et meubles.

Meunier, sculpteur rue Notre-Dame-des-Champs. — Idem.

Grisi, Chaussée-d'Antin. — Vitraux.

Duranton, professeur à l'école de droit. — Faïences et meubles.

Du Sommerard, frère du conservateur au Musée de Cluny. — Idem.

Emile Gaillard, place Saint-Georges. — Meubles de toute beauté.

Arsène Houssaye, Champs-Élysées. — Bustes et tableaux.

Madame la comtesse Lehon, aux Champs-Élysées. — Tableaux, faïences, miniatures et vitraux.

Marquis de Lagrange, rue de Grenelle-Saint-Germain. — Faïences, miniatures, porcelaines de Saxe, etc. Une seule table en mosaïque de son cabinet a coûté trente-six mille francs.

Gerante, quai d'Anjou. — Vitraux du moyen âge.

Moreau, rue des Mathurins. — Faïences et meubles sculptés d'un choix exquis.

Recappé, rue Bellechasse. — Bois sculptés exclusivement au moyen âge.

Madame d'Yvon, rue de la Chaise. — Une des plus belles collections de Paris en tous genres. Les tapisseries seules qui tendent son grand salon représentent plus de cent mille francs.

Dreux, rue des Beaux-Arts. — Collection d'estampes fort complète. — Les plus beaux dessins de Charlet, dont il était l'ami.

Citons pour aujourd'hui, comme collectionneurs de miniatures, MM. *Dablin*, rue de Bondy. — Près de sept mille cadres. — Sans compter de belles pièces d'orfévrerie.

De Pastoret, place de la Concorde; Van Kuck, avenue Frochot. — (Il a aussi une galerie de tableaux). — Nottermann, rue Latour-d'Auvergne; Nagler, place Vendôme.

Comte de Tromelin, député, rue Ville-l'Évêque. Très-belle collection d'armes orientales. Lames de Damas et montures de sabres.

Vicomte de Rozières, rue de Vaugirard. — Autre collection d'armes. — C'est le frère de l'érudit.

Henri Berthoud, le romancier. — Sauvageries de l'Afrique et du Nouveau-Monde. Casse-tête, tomahauwks, boucliers à chevelures, kriss, pirogues, etc., etc.

Parmi les collectionneurs parisiens citons encore :

M. Charles Asselineau, rue du Four-Saint-Germain.

Éditions originales de 1830 à 1835 (c'est-à-dire de la belle époque du romantisme) romans, poésies ; vignettes d'Alfred et de Tony Johannot, de Devéria et de Célestin Nanteuil.

Le compositeur Clapisson a formé un musée de *boutons* civils et militaires. Son aspect offre, dit-on, des curiosités fort intéressantes, et dont sont loin de se douter ceux qui ne le connaissent pas.

*X****. — Enorme quantité de vieux bouchons de tout âge, de toute dimension et de tout fumet ; car ils ont tous servi, et X*** prétend reconnaître rien qu'au flair la nature du liquide qu'ils ont bouché. Certaines gens trouvent cette prétention exagérée et cette collection ridicule.—Pourquoi donc ?

— Le musée de la manufacture de Sèvres fait bien collection de bouteilles !

ROUEN.

Nous avions oublié dans cette ville Mme Le Bruan qui a une brillante collection de manuscrits enluminés des XIIIe, XIVe et XVe siècles.

AGEN.

Mme de Roland.—Collection magnifique évaluée à plus d'un million. Ses ivoires et ses tableaux sont renommés.

CHARENTE-INFÉRIEURE.

M. Roy a meublé en entier son château de Mornay dans le goût de la Renaissance.

CHER.

M. Léon de Serre n'a rien négligé, comme M. Roy, pour faire de l'Abbaye de Bussières, aujourd'hui sa propriété, une demeure unique en son genre.

Collections de province (suite).

METZ.

Il y a cinq ans que le premier collectionneur de cette ville était un pâtissier, M. Pagnet. Il avait des Houdon, des Coustou, de magnifiques vitraux du XVIe siècle et, qui mieux est, une partie des bas-reliefs du tombeau de Louis le débonnaire, prove-

nant de l'ancienne abbaye de Saint-Arnould; mais aujourd'hui M. Pagnet est mort, et nous craignons bien que ses héritiers n'aient quelque peu dispersé ses richesses.

M. de Salis, ancien officier d'artillerie. — Un cabinet de manuscrits, non moins remarquables sous le rapport de l'ancienneté de date que sous celui du mérite de l'exécution. L'un de ses plus beaux a été dernièrement acheté dans une circonstance assez singulière. — Pendant l'une de ses pérégrinations paléographiques, le dieu des collectionneurs place à côté de M. de Salis, dans le même wagon, un amateur non moins ardent, non moins passionné. La conversation s'établit bien vite sur leurs mutuelles sympathies, et l'Anglais, — car c'en était un, — tire de sa valise un des plus beaux spécimens qu'aient produits la calligraphie et l'enluminure au treizième siècle. C'était une occasion dont il avait su profiter à la ville voisine. — M. de Salis ne quitta son compagnon de voyage qu'après avoir fait passer ce manuscrit dans son propre sac de nuit. Il lui en coûta près de deux mille francs qui furent payés séance tenante.

Le conseiller Victor Simon. — Archéologue passionné. Ne manque ni une fouille dans le département, ni l'occasion de faire sur chaque trouvaille une savante dissertation. — Médailles, bronzes et poteries.

Dufresne, conseiller de préfecture. — Médailles, livres, bahuts et cadres sculptés; une assez grande quantité de chartes des treizième, quatorzième et quinzième siècles, entre autres tous les comptes de la maison de Charles le Téméraire au siége de Nancy. — Recherche avec passion tout ce qui a trait à l'histoire de Toul.

Chartener. — Le prince des bibliophiles messins. Son arrivée jette la terreur parmi les habitués des ventes, où il couvre ordinairement toutes les enchères dès qu'il a jeté son dévolu sur un livre. — N'a que des volumes irréprochables au point de vue typographique et les fait relier à Paris par les bons faiseurs. — Réunit aussi tous les ouvrages de Lorrains ou concernant l'histoire de la Lorraine.

Saint-Quentin.

Dècle. — Belle collection de bijoux en argent ciselé des dix-sept et dix-huitième siècles, d'intailles et de camées antiques. — Livres relatifs à la magie, à la prestidigitation et aux sciences hermétiques.

Huet-Jacquemin. — Un service de table en vieux-chine pour quatre-vingts couverts, et complet jusques dans ses moindres détails : bouteilles, cloches, plats, etc. Cette collection, unique en son genre, lui a coûté quinze années de recherches et

une vingtaine de mille francs. Elle en vaut bien cinquante mille aujourd'hui.

M. Ch. Gomard.—Tous les documents imprimés, gravés et manuscrits, que puisse revendiquer l'histoire de Saint-Quentin. Alexandre Dumas en a consulté une partie pour la composition de son *Page du duc de Savoie.*

Mézières et Charleville.

Le baron Lefèvre.—Belle collection d'ouvrages sur la géographie et les voyages.

Le docteur Tirman. — La littérature française a chez lui une bonne bibliothèque de plus.

L'avocat Bougon. — Tableaux, quelques antiquités.

Delerue, architecte. — Vitraux et sculptures.

Deux numismatès : M. Delahaut, commissaire-priseur, et M. Vérion.

Sedan.

Ch. Cunin-Gridaine, fabricant de draps. — Beau cabinet de livres précieux, suited'éditions sedanaises.

Rocroi.

Daire, juge de paix. — Tableaux et porcelaines. Non loin de Rocroi, à Rimogne, M. Aubriot rassemble des bahuts et des antiquités.

Compiègne.

Vivenel, architecte. Collection d'estampes, parmi lesquelles un œuvre de Jacques Androuet Ducerceau, le plus complet connu. Livres sur l'architecture. Bon vivant ; voir son portrait en tête de son catalogue. Destine, dit-on, sa collection à la ville de Compiègne.

Rennes.

Le docteur Clussant. — Galerie d'environ huit cents toiles d'anciens maîtres, dont la presque totalité orne depuis peu le musée de Rennes, sans avor pour cela changé de propriétaire. — Ajoutons entre parenthèses que ce n'a pas été là une mauvaise idée. — Plus d'un millier de dessins. — Quatre-vingt mille estampes. — Emaux et sculptures. — Suite des monnaies françaises et bretonnes.

Mgr Saint-Marc, l'archevêque, possède une soixantaine de tableaux, dont dix, dit-on, sont remarquables.

M. Corbière, le fils de l'ancien ministre, a conservé et augmente tous les jours la belle bibliothèque de son père.

Les numismates sont nombreux. Parmi les plus marquants nous citerons :

M. le conseiller André et *M. Danjou de la Garenne* (à Fougères).

Le docteur Toulmouche et *G. Jouaust*, avocat. — Monnaies romaines.

M. Bigot.—Série de monnaies bretonnes dont il a publié une monographie. Elle vient d'être cédée à un ancien député de Dinan, M. de Bizien du Lézard.—Un cabinet du même genre, formé par M. le substitut Ramé, vient également de passer entre les mains d'un Nantais, M. Dobrée.

Le docteur Duval.—Collection complète de conchyliologie et des ouvrages publiés en toutes langues sur les mêmes matières.

Châteaulin.

Le substitut Michel.—Chansons et poésies populaires françaises.—Quatre à cinq mille pièces.

Tours.

M. Charles Roux. Fort riche en émaux, faïences italiennes et hispano-arabes de toutes les époques, et en verres allemands peints et gravés.—Un petit meuble à vitrines, placé dans un coin de ce cabinet, renferme des bijoux de l'antiquité et de la renaissance d'une grande importance archéologique.

M. Victor Luzarches. — Quinze mille volumes au moins, dont dix mille en bel état; reliures anciennes et modernes; parmi les premières, quelques-unes d'historiques portant les chiffres de Catherine

de Médicis, d'Henri III, de Louis XIV et d'Anne d'Autriche, etc., etc. Les éditions de Nicolas Jenson; les premières éditions de Rabelais et tous les livres rares de la Touraine ou produits par des auteurs tourangeaux.

Quelques centaines de manuscrits particulièrement historiques.

Majoliques, émaux, faïences françaises et allemandes. Meubles anciens français et italiens. — Environ deux cents tableaux et dessins.

La principale pièce du cabinet est une cassette ou coffre à bijoux ayant appartenu à Marie Stuart. Charmant coffret en velours violet *deuil du roi*, semé de fleurs de lis et portant l'inscription suivante:

Maria Dei Gratia Scotorum Regina et Francie dotaria.

M. Pécard. Aurait voulu vivre sous Louis XIII. Il rassemble aujourd'hui à grand'peine tout ce qui a paru sous le règne du grand roi. Voyage dans toute l'Europe pour recueillir livres et estampes publiés sous Louis XIII. Quand il vient à Paris, sa première visite est pour M. Vuillemot, le bouquiniste du quai des Augustins.

Bordeaux.

M. Clouzet aîné. — Suite d'almanachs bordelais, très curieuse.

Le docteur *de Grateloup*, le Humboldt bordelais; —Une des plus remarquables collections de *conchyliologie* qu'il y ait en Europe.

Plusieurs belles collections botaniques, parmi lesquelles celles de M. Charles des Moulins, et Gustave Lespinasse.

Beaucoup de collectionneurs d'autographes, parmi lesquels on peut citer surtout MM. J.-B. Gergerès et Jules de Gère.

M. Bouchereau.—Collection vivante de tous les cépages de vigne connus sur le globe.

= A combien de sauces ne se met pas le billet de loterie aujourd'hui? Il sert de primes aux feuilles quotidiennes, aux marchands d'habits aux débitants d'eau de Cologne, aux bijoutiers même. En voici un, M. Philipart, dont le prospectus promet, pour 22 fr. 50, six billets de loterie et six bijoux, consistant en une broche, une paire de boucles d'oreilles, un médaillon, une paire de boutons de manches, une épingle et une très jolie bague de fantaisie, chevalière ou autre.

Il est bien entendu que tous ces bijoux sont des modèles de goût et d'élégance.» Ils ne diffèrent de l'or, fait observer M. Philipart, que par *la modicité de leur prix.* » Je le crois parbleu bien!

Les hommes qui cherchent dans la bijouterie un moyen de rehausser leurs avantages physiques pour-

ront, pour 1 franc de plus, se procurer chez cet obligeant Philipart une belle chaîne de montre dite giletière, un groupe composé d'une clef et d'un cachet, une paire de boutons de manchettes, une paire de boutons pour devant de chemise, une épingle de cravate et une très jolie bague (toujours !)

Ah! j'oubliais encore de vous dire qu'on n'est obligé de payer ces objets précieux que dans deux mois, le 31 juillet.

C'est vraiment pour rien, sans compter les billets de loterie qui vous permettent de gagner deux cent mille francs par dessus le marché.

= Combien pâlit, à côté de cela, *le magasin militaire des Français en* 1859, publiant *seul* in extenso et illustrécs, toutes les nouvelles de la guerre, rédigées par une société de gens de lettres et d'officiers (*sic*).

« Aucun ouvrage, dit le prospectus, ne sera *plus moral, plus édifiant.*

. . . . Il est digne de figurer dans la bibliothèque du père de famille à côté de la bible et du code. »

Puis, si la paix venait à être conclue avant l'expiration de l'année, le *magasin* militaire prie ses abonnés d'être tranquilles.

« Il aura encore le choix de ses matières dans les victoires remportées par nos armes *depuis* les Gaules jusqu'à nos jours. »

On n'est pas plus prévoyant.

Le *magasin* donnera dans ses douze mois 748 colonnes de texte. Son directeur est M. de Launay, 3, rue Lepeletier.

= Des annonces de journaux, passons aux ventes de livres. Il s'en fait en province qui méritent un coup d'œil de la *Revue anecdotique*. Le 28 mars dernier, s'est vendue en l'hôtel de feu M^lle^ de Champfrémont, rue de Geôle, à Avranches, une bibliothèque sur le catalogue de laquelle on remarque la mention suivante (page 8) :

« 5 *ou* 600 *petits volumes* bons à vendre à la livre ou à la pochée.

« Quatres piles de livres contenant 130 volumes. Les trois premières ont peu de valeur. La quatrième peut être utile aux économistes et aux marchands. »

Malheureux économistes! comme Avranches vous traite !

Signalons également aux amateurs une circulaire de M. Ad. Gondois, ancien notaire, qui pour cause de changement de résidence, a fait vendre à Cavaillon son moblier, sa cave et sa bibliothèque. Il y est dit que la vente des objets, vins et *livres de première qualité*, commencera le mardi. »

On voit que le Vaucluse rend encore des points à la Normandie.

= Nous n'avons pas encore parlé à nos lecteurs de l'*Encyclopédie magnétique spiritualiste* de M. Cahagnet.

Ce Recueil périodique est cependant digne d'éveiller leur curiosité. Dans la trentième livraison du tome IV qui vient de paraître se trouve surtout une correspondance qui laisse bien loin derrière elle M. Berbiguier et ses farfadets. Qu'on nous permette de l'analyser.

M. Cahagnet habite Argenteuil avec sa somnambule Adèle. C'est là qu'il écrit sur le magnétisme, le spiritualisme et le swedenborgisme, des livres qui ont atteint déjà la douzaine. C'est là aussi qu'il reçoit ses adeptes et donne ses consultations.

Le 29 juin 1858, il voit arriver de Perpignan une lettre signée Méric, homme de lettres. Ledit Méric se déclare son profond admirateur, et, comme tel, il lui demande l'explication d'un fait surnaturel produit dans son propre domicile, rue du Figuier, n° 4. Ce fait, il avoue avoir tenté par lui-même d'en avoir la clef, *en actionnant quelques lucides*; mais il n'a obtenu que des réponses d'un vague peu satisfaisant.

Mais voyons ce qui s'est passé au n° 4 de la rue du Figuier. D'abord M. et M^me^ Cahagnet passent toute une nuit sans dormir. Vers une heure du matin, un bruit de pas lourds les force à faire une ronde sans résultat.

Ceci arrivait un 19 juillet. La nuit du 20 juillet, sans être troublée, ne permit pas cependant aux

époux Cahagnet de goûter les douceurs du sommeil.

Le 21 juillet, vers trois heures du matin, culbute inattendue d'un sofa placé au pied du lit conjugal. M. Cahagnet allume bien vite son bougeoir. Tout à coup il aperçoit à l'entrée de son alcôve un nuage de couleur blanc cendré, pouvant mesurer 75 centimètres. « Je devins *tout chair de poule*, dit-il; néanmoins je m'élance sur le phénomène, qui disparaît en larges rubans de fumée vers l'angle gauche de mon sofa. »

M. Méric demeure fortement inpressionné en se rappelant que depuis longtemps des sons étranges l'ont éveillé en sursaut. « Tantôt c'est un bruit de *haricots ou de pois chiches* répandus sur sa commode et sa table de nuit ; tantôt ce sont des trottinements pareils à ceux d'une légion de rats passant sur le plafond de son alcôve.

La nuit du 24 août suivant, c'est pis encore. Autour de la flamme d'une veilleuse, les époux Cahagnet voient avec stupeur rôder ce coquin de nuage cendré. Au coup de minuit, le nuage se développe et ils voient dans la glace une énorme tête, couleur porcelaine bleuâtre, présentant à l'extrémité du front un cercle pareil à celui d'un moine. M^me^ Cahagnet, stupéfaite, s'enveloppe la tête dans son drap de lit; mais lorsqu'elle s'enhardit au point de l'en retirer, tout a disparu.

Telles sont les merveilles dont M. Méric, homme de lettres, demande la solution.

Le 24 juillet, réponse de M. Cahagnet. — Il a interrogé Adèle pendant son sommeil magnétique, et Adèle a vu autour de la maison Méric un *esprit* dont voici le signalement. — Ici nous nous trouvons dans la nécessité de reproduire les termes mêmes de cette curieuse épître :

Cet Esprit, écrit M. Cahagnet, ou pour parler correctement, cet homme lui paraît être âgé d'environ soixante-douze ans,

Taille moyenne,

Corpulence maigre,

Cheveux gris,

Front bombé et très-dégarni de cheveux,

Sourcils peu marqués,

Yeux petits, regard inquiet et très-mobile,

Nez mince,

Lèvres minces,

Menton faisant saillie,

Ensemble de physionomie maigre, teint un peu jaune, ayant quelque peine à marcher,

Portant une veste longue d'une couleur bleu gris,

Pantalon marron,

Spiritualisé depuis quelques années.

Cet homme était d'un caractère très-craintif et d'habitudes casanières, ayant les idées peu harmonisées. Lorsque je lui ai demandé la cause du trou-

ble qu'il vous occasionne, il a répondu qu'il ne voulait pas être troublé lui-même. Mais, lui ai-je dit, vous êtes mort, les lieux que vous habitiez n'existent plus, que venez vous y faire?

R. On le dit que je suis mort.... J'aime beaucoup ces lieux... peu vous importe.

D. Vous troublez vos successeurs.

R. Je ne leur veux aucun mal.

Adèle dit que cet homme, sans être souillé de crimes, a cependant besoin de prières. Je lui fais dire qu'il prie lui-même, et que vous l'aiderez dans cette action méritoire. Il répond qu'il ne peut pas prier, ce qui fait dire à la lucide que cet homme devait avoir des croyances très-terrestres, et que, vu l'ordre peu harmonisé de ses idées, il doit être resté complétement dans les affections de la terre. Cet Esprit n'est pas méchant, rassurez-vous; priez le soir pour lui, et vous ne serez plus troublés.

Lorsque vos idées seront arrêtées sur cette révélation, je vous prie de m'en faire part.

Recevez, monsieur, mes salutations fraternelles.

ALP. CAHAGNET.

Perpignan, 3 août 1858.

Mon cher monsieur Cahagnet,

J'ai reçu votre bienveillante lettre datée du 24 du courant mois, en réponse à celle que je vous ai écrite le 29 juin dernier.

Votre lucide a parfaitement tracé le portrait de la personne spiritualisée qui s'est manifestée à mon épouse et à moi. Quant aux vêtements, je ne puis rien dire, puisque le buste et la statue étaient enveloppés dans une sorte de nuage cendré, qui ne nous a point permis de le distinguer. Pour l'ensemble de la physionomie, elle se trouve complétement exacte.

Suivant vos sages avis, nous avons prié, ma femme et moi, pour cette âme en peine, et qui, selon votre lucide, est restée complétement dans les affections de la terre. Il est probable que quelque chose reste encore à faire pour cette nature excentrique d'Esprit; car aujourd'hui encore, je veux dire la nuit dernière, vers onze heures, nous avons été troublés, et le bruit s'est produit comme si on lacérait la tapisserie adaptée à la muraille de notre chambre et particulièrement de notre alcôve. On aurait dit aussi que des rats trottillaient dans notre alcôve, au-dessus de notre tête, et qu'on lançait des pois chiches sur notre table de nuit. C'est ce même bruit que nous entendons depuis environ deux ans.

Malgré tous les souvenirs qu'a pu évoquer mon imagination, la personne ou l'Esprit nous est parfaitement *inconnue* à *mon épouse* et à moi.

Une telle apparition ne s'est point manifestée sans qu'il y ait un but final.

Trois lucides que j'ai actionnés sont du même avis. L'Esprit leur est complétement inconnu. Ce n'est aucun membre de notre famille. J'ai prié et fait prier ; il persiste toujours. Il faut le contraindre à se nommer et lui arracher un aveu. Peut-être serez-vous plus heureux que moi. Il y a un but, je le répète, mais j'ignore lequel ! Quoi qu'il faille faire, par avance, je suis disposé à l'exécuter.

Comme complément de renseignements, j'ai à vous dire : 1° que la maison que je possède, je ne l'habite que depuis sa reconstruction, il y aura trois ans au mois de novembre 1858.

(*La suite au prochain numéro.*)

= Voici la circulaire qui a été distribuée, ces jours derniers, dans la ville de Limoges, et dont le texte est authentique :

PRADIER-BAYARD, NÉGOCIANT A LIMOGES.

Vins de Bordeaux, Saint-Emilion, Médoc, Larose, Pommerel, Podensac, Montbarillac, Saint-Estèphe, et divers climats. — Cognacs, fine (?) Champagne.—Kirsch, rhums.

Monsieur,

Je croirais manquer à mes devoirs, si je ne venais, au début de la restauration du commerce qu'illustrèrent mes ancêtres sur la place de Limoges, vous présenter mes offres de services.

De nos jours, le commerce occupe les plus illus-

tres têtes; il aime, dans ses allures, la douce indépendance et la liberté sainte.

Pour développer ses grandioses destinées, il recherche la solidité du crédit et l'honorabilité des personnes auxquelles il s'adresse.

Se faisant diplomate, il prête, pour le repos de la patrie et l'avenir des dynasties que le ciel implanta dans divers Etats, ses puissants capitaux, qui résument ceux que la confiance lui fait formuler et verser ensuite pour l'avenir des générations futures.

Armant ses vaisseaux, il seconde les marines des diverses dynasties, leur fraye, sur l'incommensurable étendue de l'Océan, des routes autrefois inconnues aux plus habiles navigateurs, et comme lui, il lui faut des voies rapides pour porter d'un bout de l'univers à l'autre les produits suaves de la terre et les merveilles de ses gigantesques combinaisons.

Domptant l'électricité, il lui fait d'un seul bond, plus impétueux que le vol rapide de la Renommée, traverser l'espace sous ses murmures plaintifs, et remplis, par de touchants contrastes, de doucereuses harmonies;

Ne connaissant nulles bornes à l'activité qui le sollicite et à l'amour qui le dévore;

Sésostrisant sous Napoléon, et par un de ses plus nobles ingénieurs, une langue de terre égyptienne *du sein de laquelle quarante siècles contempleront le grand homme qui avait pyramidalisé la victoire,* il n'en fera point seulement un lac *Mœris;* mais, perforant la terre, la traversant d'un bout à l'autre pour porter sous le dais céleste et azuré de l'Orient son incomparable puissance; conjurant les tempêtes de l'océan Indien, ouvrant par delà les mers l'isthme de Suez qui les sépare, il les unira

pour toujours *dans l'éternité des siècles et pour l'éternité de sa puissance elle-même.*

Dans ses courses réitérées et lointaines, échangeant avec les tropiques les produits divers des climats variés;

Apostolisant, évangélisant enfin les besoins des hommes, afin d'en adoucir les maux incessants, il civilisera les divers peuples de la terre, abaissant les lignes douanières, conviant les nations à ne plus former dans l'avenir qu'une seule famille, qu'avaient rêvée dans leur sagesse elle-même les plus illustres philosophes.

En voyant, monsieur, le commerce ainsi représenté, je ne doute point que vous ne me fassiez l'insigne honneur d'en agrandir encore la puissance, par la puissance elle-même de vos ordres, toujours favorablement accueillis, fidèlement exécutés.

Daignez, monsieur, agréer les salutations empressées de votre dévoué et obéissant serviteur,

PRADIER-BAYARD,

Négociant, représentant de commerce, ex-candidat au Corps législatif.

Je recommande à M. Pradier-Bayard un joli roman que M. Amédée Achard vient de publier dans la Bibliothèque des chemins de fer sous le titre : *Les Vocations.* Après l'avoir lu, il reconnaîtra qu'il avait une vocation littéraire, et qu'il est regrettable de voir un si beau talent d'écrivain dormir derrière un comptoir. M. Pradier-Bayard était évidemment destiné à *pyramidaliser* le style et à *sésostriser* l'éloquence. S'il reste dans le commerce, les muses françaises vont prendre le deuil.

= Voici enfin une modiste selon notre cœur. Elle demeure rue d'Amsterdam, n° 49, et sur sa vitrine on lit cet avis philanthropique :

« Mme Henriette Geoffroy a pris les modes pour être elle-même l'éditeur de ses ouvrages et à l'occasion pouvoir faire une bonne action, car la vie serait une triste brutalité si on ne pouvait se rendre utile. »

Combien cette pensée est généreuse !... Seulement pourquoi faire des chapeaux. Certes la mode veut du goût et de l'intelligence chez ses ministres, mais un cabinet littéraire eut, ce nous semble, bien mieux favorisé l'écoulement des œuvres de Mme Geoffroy qui sont :

Clichy, ou les lettres de cachet au dix-neuvième siècle. 1 vol. in-12. 5 francs.

Une soirée au Gymnase-Dramatique, ou réfutation de M. Alexandre Weill.

Sainte-Pélagie, ou visite à M. Mirecourt. (Donné en prime par l'auteur.)

THÉATRES ET CONCERTS.

L'Odéon vient de clore sa saison par une pièce de M. Viennet. Cet acte en vers tartares a dû rendre son auteur bien heureux, si nous en jugeons par ce que disait en 1857 un chroniqueur de la *Revue britannique* :

« Lorsque M. Viennet a présenté M. de Falloux à l'Empereur : Monsieur, lui aurait dit S. M., j'ai beaucoup ouï parler de vos tragédies, sans les avoir jamais vues à la scène ; j'espère bien que mon règne ne finira pas avant que l'on nous en représente une. — Sire, aurait répondu M. Viennet, c'est ce que vous ne verrez jamais, règneriez vous cent ans ; car tout puissant que vous êtes, telle est la conspiration

organisée contre moi dans tous les théâtres, que je défie Votre Majesté de vaincre ce mauvais vouloir des directeurs et des comédiens. »

Les directeurs ont été vaincus..., mais le public a payé les frais de la guerre.

— L'Opéra-Comique a été mieux inspiré en donnant le *Diable au Moulin*. Livret de Michel Carré, un des bons faiseurs; musique de Gevaërt, un compositeur pétri d'aimables réminiscences.

— La Porte Saint-Martin vient de passer du *Naufrage de la Peyrouse* aux sinistres exploits des *Chauffeurs*. — Après l'eau le feu ! Pour faire réussir cette pièce par un pareil temps de canicule, il ne fallait, du reste, que les artistes et les décors de M. Max-Fournier, ce maître en fait de mise en scène. Les *Chauffeurs* sont donc appelés à brûler les planches de la Porte Saint-Martin jusqu'à la grande pièce *italienne* qu'on monte activement à ce théâtre.

— Avec la permission de l'orage, le château et le parc d'Asnières ont pu enfin brillamment inaugurer leur saison d'été. Nous n'apprendrons pas à nos lecteurs ce qu'est Asnières : c'est le seul endroit où l'on puisse se promener vraiment à l'ombre sur cette plage aimée des canotiers parisiens. Ajoutez à cette promenade l'orchestre de Marx, un restaurant et un glacier de premier ordre, des jeux de toute sorte, et vous aurez une faible idée des avantages qui invitent la foule à venir deux fois par semaine y dépenser son argent.

— Aux mélomanes qui ne tiennent pas à prendre le frais hors barrière, Musard promet en pleins Champs-Elysées, un concert-*promenade* quotidien. Ici encore glacier et jeux de toute espèce. Ce n'est pas encore le fameux Colysée du dix-huitième siècle, mais cela pourrait le devenir.

PARIS. DE SOYE ET BOUCHET, PLACE DU PANTHÉON, 2.

2e QUINZAINE DE JUIN.

Un engagement à Bobino. — M. Cicongne. — Suite des tribulations de M. Méric. — Neuf périodiques nouveaux. — Un Baraguey-d'Hilliers de contrebande. — Galimard biographe.

— *Errata :* Au lieu de Mme *Le Bruan,* lire dans notre dernier numéro Mme *E. Aroux.* — Au lieu de *M. Pagnet,* lire *Paguet,* page 245.

= Nous avons un peu hésité avant de livrer à la publicité le document qui suit. Trop long pour l'exiguité de notre cadre, il aurait d'un autre côté perdu beaucoup à être morcelé : car tout en est bon, depuis la première ligne jusqu'à la dernière. Nous nous sommes donc résolu à faire complétement les choses, ne fût-ce que dans l'intérêt de notre histoire dramatique. Les lecteurs que n'intéresse pas cette dernière y verront du moins combien peuvent coûter trente francs d'appointements par mois.

THÉATRE DU LUXEMBOURG

ENGAGEMENT

Entre les soussignés :

M. Gaspari (Auguste), Directeur privilégié du théâtre du Luxembourg ;

Et Mlle Clarisse Duclos,

Présentement à Paris, rue des Vinaigriers, n° 36.

Y demeurant, d'autre part ;

A été convenu et arrêté ce qui suit, savoir : Moi, Clarisse Duclos, je m'engage par ces présentes à jouer sur le théâtre du Luxembourg, et sur tout autre que bon semblera au Directeur, en tout temps, à toute heure, même dans plusieurs théâtres, le même jour, aux représentations d'usage, à quelque nombre qu'elles soient fixées par jour, dans tous les genres : comédie, tragédie, drame, vaudeville, opéra, pantomime, mélodrame, ballet, et tous rôles qui me seront distribués et que l'administration jugera convenables à mon physique et à mes moyens, en chef, partage et remplacement ; à figurer, chanter les chœurs, et généralement tout ce qui plaira à l'administration et sera relatif au succès de son entreprise.

Je déclare, de plus, me soumettre à toutes les obligations stipulées non-seulement dans l'article qui précède, mais encore à toutes celles contenues dans le présent engagement et dont le détail suit :

1° A me trouver à toutes les répétitions générales ou particulières, aux répertoires, assemblées, lectures, qui seront indiquées par l'administration aux heures qu'elle jugera convenables, même après le spectacle, les dimanches comme les jours ordinaires ; à me conformer à tous les règlements établis ou à

établir, ainsi qu'aux lois, ordonnances et actes de l'autorité régissant les théâtres, sous peine des amendes établies à ce sujet ;

2° A me fournir à mes frais tous les habits de ville convenables à mes rôles. Les habits étrangers et de caractères me seront seuls fournis par l'administration, *à l'exception* du linge et de toute espèce de chaussures, bas, maillots, perruques, coiffures, et je me contenterai des costumes qui me seront présentés et qui se trouveront au magasin du théâtre ;

3° A jouer partout où il plaira à l'administration, sans exiger aucune augmentation ni dédommagement, si ce n'est les frais de voiture et le transport des effets nécessaires, dans le cas où les représentations auront lieu hors de Paris, ou même dans un rayon de dix lieues. Mais, dans le cas où il plaira à l'administration de donner, pendant les mois de juin, juillet et août, des représentations dans une ou plusieurs villes de province de la France, je consens à ne toucher à la fin de chaque mois, à titre d'appointements, que la moitié de la somme qui m'est allouée mensuellement par le présent engagement, et ce, pendant toute la durée du voyage, à la condition que l'administration se chargera de tous les frais de nourriture, logement, voiture et transport des effets nécessaires ; je déclare, en outre, me contenter du logement, voiture et de la nourriture qui me seront donnés pendant toute la durée du voyage ;

4° A ce qu'il soit libre à l'administration de ne me payer que la moitié de mes appointements à dater du 1er mai jusqu'au 1er septembre, dans le cas où, la troupe ne voyageant pas, les représentations auraient lieu sur le théâtre du Luxembourg, cette moitié devant en ce cas être reversible sur les mois de décembre, janvier, février et mars, et de ne payer le mois que dix jours après la fin de chaque mois ;

5° En cas de clôture, quelle qu'en soit la cause,

prévue ou non, indépendante ou non de la direction, ne fût-ce qu'un seul jour, mes appointements seront suspendus, quand bien même j'aurais répété dans la journée, et ne recommenceront à courir que du jour où les représentations reprendront; il en sera de même en cas de clôture par force majeure ou par suite d'émeutes, de troubles, ou d'épidémie de choléra, et, dans tous les cas, je ne pourrai contracter d'engagement définitif avec un autre théâtre qu'après le terme de six mois expirés depuis le jour de la clôture ;

6° A payer la plus forte recette qu'on puisse faire au théâtre, si, par ma faute, j'empêchais une représentation ; dans le cas où je n'aurais occasionné qu'un changement de spectacle, je ne devrais que la différence de la recette que l'on ferait à la plus forte qu'il soit possible de faire au théâtre;

7° A me trouver tous les jours à la disposition de l'administration une heure avant le commencement du spectacle, lors même que je ne jouerais pas, enfin de lui donner les moyens de remplacer une pièce qu'un événement imprévu empêcherait de représenter;

8° A être toujours prêt à jouer sans répétition les rôles que j'aurais joués depuis moins de trois mois ;

9° A ne jamais m'absenter de Paris, ni jouer et paraître sur aucun théâtre, chanter ou faire ma partie dans aucun concert public ou particulier, pendant la durée du présent engagement, sans une permission expresse et par écrit du Directeur, sous peine d'une amende d'un mois de mes appointements et de tous dommages et intérêts envers le Directeur pour le tort que j'aurai pu lui causer;

10° A n'introduire aucune personne étrangère, parent ou ami, dans les coulisses, à peine de dix francs d'amende ;

11° A ne point retarder pour cause de mémoire

la représentation d'une pièce, quand j'aurai eu le temps d'apprendre sur le pied de 50 lignes par jour. sous peine de vingt francs d'amende par chaque jour de retard.

12° L'administration aura le droit de rompre mon engagement si j'encours vingt-cinq francs d'amende dans le courant d'un mois.

13° En cas de maladie quelconque qui m'éloignerait du théâtre et me ferait suspendre mon service, je devrai en justifier immédiatement par un certificat du docteur du théâtre, auquel l'administration a le droit de s'en référer *seulement*. Mes appointements seront suspendus jusqu'à parfait rétablissement; mais toute maladie quelconque qui durerait plus d'un mois, ou qui se renouvellerait au point de paralyser le répertoire et de m'empêcher de faire mon service, donnera le droit au *Directeur seulement* de rompre mon engagement sans qu'il soit tenu à payer aucun dédit ni indemnité, afin de pourvoir à mon remplacement.

14° Dans le cas où, pendant le cours du présent engagement, je manquerais deux fois à une représentation, ou ferais, par ma faute, retarder trois fois le spectacle, mon engagement sera nul si bon semble à l'administration, sans que je puisse moi-même le rompre pour ce motif; et ce sans préjudice des peines et amendes que j'aurai encourues comme les autres pensionnaires.

15° Dans le cas d'arrestation par voie judiciaire, de police, ou par suite des jugements des conseils de discipline, comme aussi pour suspension de service par suite d'indisposition qui résulterait de rixes ou d'ivresse, ou de toute autre cause volontaire et occasionnée par inconduite, mes appointements cesseront également de m'être dus pendant tout le temps de ma détention, de ma maladie, ou de mon indisposition, et ne recommenceront à courir que

du jour où je reprendrai mon service, nonobstant que, pour l'un ou l'autre de ces cas, il sera encore payé une amende de quinze francs, et que l'administration pourra, si elle le veut, rompre mon engagement.

16° Un artiste ne pourra jamais adresser la parole au public pour un fait personnel ou pour quelque motif que ce soit, pendant la durée des représentations. S'il se rendait coupable de cette infraction, l'administration se réserve *seule* le droit de rompre immédiatement l'engagement de l'artiste délinquant, ou de le condamner à une amende de 100 fr.; il sera passible de la même amende (100 fr.) s'il se présentait au théâtre pour jouer en état d'ivresse.

17° Dans le cas d'une contestation portée devant le Tribunal de commerce (reconnu par les contractants seul compétent à juger de leurs discussions), le service journalier ne pourra aucunement en souffrir.

Tout refus de rôle de la part de M^lle^ Duclos entraîne de droit la résiliation de l'engagement, à la volonté du Directeur, sans préjudice des dommages et intérêts.

18° M^lle^ Duclos s'oblige en conséquence, à satisfaire à toutes les réquisitions qui lui seraient adressées par l'administration, et notamment à payer le produit de la plus forte recette s'il elle empêchait une représentation quelconque.

19° L'artiste qui, dans l'intérieur du théâtre, se permettrait de menacer un régisseur sera passible d'une amende de 50 francs.

20° Si lesdites menaces étaient mises à exécution, même hors du théâtre, l'administration se réserve seule le droit dans ce cas comme dans le précédent de rompre sur-le-champ le présent engagement, et de retenir à titre d'amende un mois d'appointements.

21° L'artiste devra écouter avec docilité les conseils qui lui seront donnés pour la marche et l'intelligence de son rôle, et se conformer sans observations à toutes les convenances de mise en scène que l'administration jugera utiles au succès des représentations des ouvrages, et cela sous peine non-seulement de dix francs d'amende, mais encore de la rupture de son engagement, droit que se réserve *seule* l'administration.

22° L'artiste qui, dans l'intérieur du théâtre, se permettrait des injures ou des voies de fait envers qui que ce soit, payera une amende égale à quinze jours de son traitement, et l'administration aura le droit de rompre l'engagement.

23° Si Mlle Duclos, sous prétexte de maladie, refusait de jouer dans une ou plusieurs représentations, malgré le rapport du médecin constatant que la maladie est feinte, ou n'est pas assez grave pour motiver ce refus, l'administration se réserve le droit, ou de lui imposer une amende d'un mois de traitement, ou de rompre le présent engagement, sans préjudice des dommages et intérêts équivalents à la plus forte recette, dans le cas où, par suite de son refus, il aurait fallu faire relâche.

24° Je ne pourrai demander la résiliation du présent engagement dans le cas où M. Gaspari se retirerait, et je m'engage à reconnaître pour Directeurs ceux avec lesquels il transigerait de ses droits dans l'administration ; de son côté, M. Gaspari sera tenu, pour être dégagé de toute garantie envers moi, de faire reconnaître le présent engagement par ses successeurs.

25° Je consens à laisser à l'administration le droit de résilier le présent engagement dans le cours des trente jours qui suivront mon début, dans le cas où ce début ne lui paraîtrait pas suffisant. Lors même que le présent engagement serait souscrit

pour plusieurs années, il sera toujours facultatif à la Direction, et non à l'artiste, de le résilier au bout de chaque année, c'est-à-dire au 30 avril, en prévenant l'artiste trois mois à l'avance, c'est-à-dire avant le 31 janvier.

26° Je serai responsable des costumes qui me seront confiés, dans le cas où, par vivacité ou négligence, ils se trouvraient salis ou déchirés. Je serai également responsable de mes rôles manuscrits ou brochures, que je devrai rendre à l'administration, à quelque époque que je la quitte, sous peine que lesdits soient achetés ou faits copier à mes frais.

27° Malgré que mes appointements ne commenceront à courir que du jour de l'ouverture, ou de mon début, je me tiendrai à la disposition de l'administration pour les répétitions que nécessitera le spectacle d'ouverture ou de mon début.

28° Moyennant les clauses ci-dessus fidèlement exécutées, lesquelles sont applicables à tous les employés à quelque titre qu'ils le soient, et chacun en ce qui le concerne, M. GASPARI s'engage envers Mlle Clarisse Duclos à lui payer, à titre d'appointements, la somme de TRENTE FRANCS jusqu'au 30 septembre 1858 : le temps à courir de ce jour au 1er mai étant considéré comme surnumérariat ou apprentissage. En outre, les parties se réservent expressément le droit de résilier le présent engagement le 1er mai, si bon leur semble.

En outre, Mlle Duclos a déclaré avoir tous moyens d'existence assurés pendant la durée du présent engagement, qui commencera le 10 février 1858, et finira le 30 septembre 1858.

29° Il sera en outre accordé à M
dans le courant de l'année, un bénéfice, dont le produit, après prélèvement des frais ordinaires, fixés à *deux cent quarante francs*, non compris le droit des pauvres, sera partagé par moitié avec l'administra-

tion. Les frais extraordinaires, quels qu'ils soient sans exception, sont à la charge de l'artiste bénéficiaire.

30° Le présent engagement aura même force et valeur que s'il était passé par devant notaire, voulant les deux parties qu'aucune d'elles ne puisse y manquer, sous quelque prétexte que ce soit, à peine d'un dédit de la somme de deux mille francs; lequel acceptable et payable huit jours après la signature du présent; passé lequel temps, outre le dédit, tous dépens, dommages et intérêts seraient exigibles du premier contrevenant.

Avant de signer le présent, Mlle Clarisse Duclot déclare l'avoir lu dans toutes ses parties et vouloir s'y conformer de bonne foi.

ABRÉGÉ DU TABLEAU DES AMENDES

A prononcer contre les Artistes qui se rendraient coupables des infractions qui y sont indiquées et auxquelles ils déclarent se soumettre dans toute leur rigueur.

REPRÉSENTATIONS.

Ne pas être prêt au dernier coup de cloche.	1 »
Pour retard de cinq minutes.	1 50
Retard de dix minutes.	10 »
Retard d'un quart d'heure.	15 »
Retard de vingt minutes.	25 »
Retard de vingt-cinq minutes	35 »
Retard de d'une demi-heure	50 »
Pour faire faire une transposition de spectacle en manquant une pièce	100 »
Une entrée manquée.	2 »
Pour avoir ajouté à son rôle ou en avoir retranché sans autorisation.	10 à 15 »

Pour rétablissement de passages ou mots supprimés par la commission d'examen dramatique, de 20 à 100 francs d'amende, sans préjudice de tous autres

dommages auxquels pourraient donner lieu les poursuites de l'autorité.

RÉPÉTITIONS.

Pour retard de cinq minutes	» 50
Retard de quinze minutes	» 75
Retard de vingt minutes	1 »
Retard d'un acte	3 »
Retard de deux actes	6 »
Retard de trois actes	9 »
Manquer une pièce en deux actes	10 »
Manquer une pièce en trois actes et plus . .	15 »

Les amendes portées ci-dessus seront doublées aux répétitions générales.

Les lectures de pièces et collations de rôles sont considérées comme répétitions

Tout artiste quittant une répétition sous prétexte d'attente est passible de la même amende que s'il n'avait pas paru.

Paris, le 9 février 1858.

Fait double entre nous, dont un exemplaire pour l'administration, et un pour Mlle Duclos.

= L'an 1859 est fatal aux bibliophiles. Hier, on signalait la perte de M. Veinant ; aujourd'hui, on regrette M. Cigongne ; il était le doyen des amateurs de livres. Son cabinet de la rue de Provence est sans contredit l'un des plus beaux de Paris. Ancien agent de change et par conséquent passablement riche, M. Cigongne était homme de goût et fin connaisseur. Depuis longtemps, il avait la passion des livres et avait su mettre à profit des occasions

qui ne se représentent plus guère. Ses volumes, dont la plupart sont de magnifiques monuments de notre ancienne littérature, brillent par leur choix, par leur rareté et par le prix de leur reliure, sur laquelle on distingue invariablement la marque parlante de leur propriétaire, c'est-à-dire *une cigogne*. Une fluxion de poitrine a empêché M. Cigongne de jouir plus longtemps de toutes ces belles choses. Les soins les plus assidus n'y ont rien fait. Il est vrai de faire observer que M. Cigongne avait dansé sous le directoire, et que parmi ses contemporains, beaucoup n'ont pas même pu attendre une fluxion de poitrine en 1859 pour aller de vie à trépas.

= Voici la suite de l'histoire *somnambulesque* qui n'a pu trouver toute sa place dans notre dernier n° :

. . . . . .

2° Elle a été habitée, pendant environ cinquante ans, par deux bonnes et pieuses femmes, mes parentes, qui étaient des modèles de vertus, etc,; etc.

Le 7 août, une nouvelle lettre de M. Cahagnet déplace la situation. Adèle a évoqué de nouveau l'Esprit tapageur ; il ne veut point dire son nom, mais elle le croit parent des deux dames qui habitaient la maison précédemment. On est venu cependant à bout de lui faire avouer qu'il avait jadis des

prétentions sur la propriété de M. Méric. Alors Adèle, lui a fait une semonce, lui a reproché de ne pas être plus calme que la plupart de ses confrères les Esprits et l'a sommé de rester en repos.

Somme toute, Adèle prévient les époux Méric que cet Esprit paraît avoir la cervelle dérangée, qu'il est fort craintif et pourra être facilement mis à la porte si on l'en somme au nom de Dieu.

Notre littérateur perpignanais ne répond à ces nouvelles rassurantes que le 19 novembre. Il est vrai que les bruits ont cessé; mais si son domicile est calme, ses affaires sont fort embrouillées. Il lui pleut des désagréments, des procès, dans lesquels il croit reconnaître encore la malice de son persécuteur surnaturel. Pour comble d'ennui, un *lucide* de la localité lui a révélé que l'Esprit en question pourrait bien être celui de son père Joseph, décédé en 1850.

Riposte de M. Cahagnet le 24 du même mois.— Adèle a évoqué l'âme d'une marraine de M. Méric; celle-ci contredit l'opinion du *lucide* départemental, et déclare que l'Esprit cherché est celui d'un personnage étranger à la famille.

Le 2 décembre, M. Méric écrit encore. Il paraît que ses malheurs ont cessé, car il traite assez cavalièrement l'ombre de sa marraine, et ne paraît pas bien convaincu de son dire. — Mais il attend de M. Cahagnet l'indication d'une méthode

curative du croup qui ravage en ce moment toutes les communes des Pyrénées-Orientales.

Enfin, à la date du 8 décembre, arrive une dernière lettre de M. Cahagnet. Il soutient l'authenticité de la marraine et prescrit un régime à suivre pour le croup ; — régime tout terrestre de lavements, de tisanes et de cataplasmes.

Et voilà pourquoi votre fille est muette !

= Périodiques nouveaux :

La Guerre d'Italie, récit hebdomadaire illustré. Cette feuille qui est une annexe du *Journal pour Tous* paraît la mieux faite de toutes celles que nous allons nommer et qui sont toutes à peu près jetées dans le même moule :

Journal de la guerre illustré. — Une ou deux fois par semaine. — Directeur: Van Ackere, 15, rue Montmartre.

Le Courrier de l'armée. — Bi-hebdomadaire. Directeur : Prudhomme, 66, rue des Martyrs.

La Chronique de la guerre d'Italie, journal des armées franco-sardes. — Une ou deux fois par semaine. — Directeur: Tesson, 8, rue de la Tour.

Le Bulletin de l'armée, journal illustré, 13, rue de la Tour-des-Dames. — Une ou deux fois par semaine.

L'Écho de la guerre d'Italie. Rédacteur: Gustave Chadeuil.

Le Zouave paraît le dimanche. Rédacteur : Jules Moinaux, 31, place Cadet.

La Gazette des campagnes, du libraire Josse, 5, rue Cassette, peut aussi être regardée comme un nouveau journal de la guerre fait au point de vue religieux. L'intention est excellente ; seulement, nous engageons M. Josse à ne point berner ses lecteurs en leur donnant, comme dans son n° 2, un portrait de Lord Raglan pour celui du maréchal Baraguey d'Hilliers. Nous savons bien que l'occasion était séduisante, car ce portrait de Lord Raglan, qui n'avait justement qu'un bras, est sans doute un vieux cliché contemporain de la guerre d'Orient. Mais c'est aussi compter trop impudemment sur la niaiserie campagnarde.

L'*Écho du monde*, journal hebdomadaire, éditeur : Boisard, rue Montmartre. — Beaucoup de texte et de musique, mais rien de ce qui constitue un journal littéraire ayant son cachet particulier.

=Grande nouvelle artistique ! M. Galimard se fait biographe. Il ne manquait que ce fleuron à sa couronne. Nous prions le lecteur de bien considérer ce prospectus ou plutôt ce petit monument de vanité.

« Publications Européennes en préparation : Les grands artistes contemporains, *Peintres*, *Statuaires*, *Architectes*, *Graveurs*, *Compositeurs*, *Musiciens*

de France, de Belgique, d'Allemagne, d'Angleterre, etc., etc. Par Auguste GALIMARD (*judex. dicastès, pseudonymes*), *peintre d'histoire;*

« Auteur de la décoration générale du chœur de l'église Saint-Laurent, à Paris ; — de la décoration de la chapelle du catéchisme de la paroisse Saint-Philippe-du-Roule, à Paris ; — de l'un des bas-côtés de l'église Sainte-Clotilde, à Paris ; — des peintures de l'oratoire de M. le marquis de Pastoret, à Paris ; — de la personnification de l'ode (musée du Luxembourg); — de la séduction de Léda, etc., etc.

« Et l'un des collaborateurs des principaux journaux de France, d'Allemagne et d'Angleterre.

« Cette publication, traduite en plusieurs langues, aura pour épigraphe :

« *A chacun selon ses œuvres.* »

LIVRES

Champfleury. — *Les Sensations de Josquin* (Lévy). — Ce n'est pas un roman, c'est une série d'observations voyageuses qui vont de Paris à Berne par les contrées de l'est de la France. Dans ces observations, au courant desquelles nous ne nous sommes point laissé aller sans charme, on retrouve parfois un écho des *Confessions de Sylvius*, des *Quatuors de l'île Saint-Louis* et des *Excentriques*. Les fastes de l'amour timide y comptent aussi bon nombre de récits, dont le plus galant épisode se réduit presque toujours à l'hommage d'un bouquet. *Le musicien Dubois* et *Oùmène la science* sont deux histoires réellement touchantes,

L'histoire de M. T., que certains dénonciateurs ont essayé d'envenimer d'une façon misérable, reste à nos yeux ce qu'elle est, une étude fort curieuse à laquelle, pas plus que l'auteur, nous ne sentons le besoin d'accoler un nom propre. Il est malheureux que cette réserve n'ait pas été imitée par ceux mêmes qui prétendaient condamner M. Champfleury.

— *La Grammaire française et les Grammairiens au seizième siècle.* Sous ce titre, M. Ch.-L. Livet vient de publier à la librairie Didier un ouvrage où l'on trouve des analyses très-étendues et des spécimens des traités composés par Dubois (Sylvius), Ramus, Meigret, Robert et Henry Estienne, Théodore de Bèze, etc. Ce livre consciencieux, accompagné de notes nombreuses, remplacera avantageusement les textes si rares et trop souvent inintelligibles de nos grammairiens; il ne s'adresse pas seulement aux érudits, mais à toutes les personnes qui s'intéressent aux origines de notre langue.

— *Simples Chants* composés pour la salle d'asile de Rémilly (Moselle). — Derrière ce petit livre se cache une belle et fructueuse histoire, c'est celle d'un pauvre village instruit, policé, embelli, en un mot complétement transformé par la volonté d'une seule famille qui pour atteindre à son but a non-seulement employé sa fortune (elle n'eût pas suffi), mais encore son temps, son expérience, son amour du beau et du bon. Aussi est-ce merveille que de voir cette commune-modèle dont l'agreste élégance réjouit autant les yeux que la sage administration satisfait l'esprit le plus difficile en matière d'amélioration sociale. Nos lecteurs se feront relativement une idée de la salle d'asile de Remilly en apprenant que le pâtre de la commune a suivi les cours de l'école vétérinaire d'Alfort. Les *simples chants*, dont nous voulons parler ici, sont aussi remarquables sous le rapport de l'élévation de la pensée que sous celui de la simplicité de l'expression.

PARIS. DE SOYE ET BOUCHET, PLACE DU PANTHÉON, 2.

AP
20
R438
v.8

Revue anecdotique des
excentricités
contemporaines

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY